

Aux frontières de la norme

DE LA MÊME AUTEURE
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Réveille-toi, ma belle Ondine ! roman

Les Trois Sorcières, conte

Aux frontières de la norme, nouvelles

Deux soeurs : Persévérance et Trahisons, conte

À PARAÎTRE

Céline Dominik-Wicker

Aux frontières de la norme

nouvelles

Lacoursière Éditions

Lacoursière Éditions

LACOURSIÈRE ÉDITIONS

A-138 rue Saint-Vincent

Sainte-Agathe-des-Monts

Québec, Canada, J8C 2B2

www.lacoursiereeditions.fr

www.lacoursiereeditions.com

lacoursiereeditions@hotmail.com

(+1) 514 601-2579

*Dépôt légal effectué à la BANQ
(Bibliothèque et Archives nationales du
Québec) en 2021.*

ISBN version papier/ brochée :
978-2-925098-49-2

ISBN version électronique :
978-2-925098-51-5

© Lacoursière Éditions, 2021.
Tous droits réservés.

Imprimé par Lightning Source

*À tous les enfants, puis adultes extraordinaires
qui luttent pour s'insérer dans une société bien trop
normée tout en valorisant leur différence et à tous ceux
qui, refusant toute discrimination et ségrégation, leur
ouvrent la porte de leur cœur et de leur esprit. En
toutes circonstances, restons unis dans l'amour et dans
la compréhension des uns et des autres.*

SOMMAIRE

RESSEMBLANCE _____ PAGE 9

L'AUTRE _____ PAGE 39

L'ATTENTE _____ PAGE 83

SI VOUS LE VOULEZ BIEN _____ PAGE 97

HOMOGÈNE _____ PAGE 135

Ressemblance

Les rues pavées, l'air marin, l'âpreté du cidre avalé après une bonne bouchée de galette de sarrasin : mon endroit préféré ! Un lieu où pourtant un drame, encore inexpliqué à ce jour, s'est joué. De la fenêtre à côté de laquelle je suis attablé, je peux voir devant moi des morceaux de vie défiler : souvenirs passés et présentes réalités y sont mêlés comme si je voyais un mauvais film à prétention historique où les détails anachroniques affluent. Ainsi passe le facteur : il roule toujours, à la même heure, le long du trottoir, et distribue ses « Bonne journée ! » à la volée. C'est encore ce bon vieux Fernand. Puis arrive le marchand de glace dont la sonnette interpelle les enfants. J'en faisais partie.

D'ailleurs, j'y suis. Ce gamin là-bas avec la chemise trop longue et les cheveux ébouriffés, c'est moi. Le dernier né d'une famille nombreuse. J'ai toujours récupéré, à mon grand désarroi, vieux vêtements et coups de la part des plus grands. On me pousse et me voilà encore le dernier avec les filles. Je n'étais pas très costaud alors, à l'âge de huit ans. Mon regard se tourne à présent vers la nouvelle animatrice du centre aéré. Elle s'occupe de mon fils qui va passer en CE1. Elle est jeune, semble sympathique et elle a de surcroît le privilège de voir mon petit Johan plus souvent que moi. Heureusement, le fait de revenir une fois l'an dans ce lieu que j'aime tant me permet d'une certaine manière de me rapprocher de lui. Je voudrais qu'il me dise si lui aussi a joué et perdu des billes sur cette place, s'il a eu déjà droit à quelques bonbons chez la boulangère en échange d'un grand sourire, s'il a déjà croqué dans sa première pomme d'amour et bu à la sauvette quelques gorgées de cidre doux... Je peux admirer tout cela dans un seul cadre figé par le temps. C'est

ma réalité, une réalité que j'aimerais cependant pouvoir colorer de touches plus vives et plus gaies. Si cela était possible, je n'y mettrais que mes meilleurs souvenirs et effacerais mes erreurs d'hier. Mon cadre ne reflèterait que joie et lumière. Mon fils pourrait me connaître tel l'enfant que j'aurais aimé être et nous irions jouer sur la plage à lancer des galets dans l'eau ou à chercher des moules avec mon père et son grand-père. On nous aurait déjà raconté l'histoire de la princesse des vagues et du prince des marées à l'école et on se serait gentiment moqués des filles qui s'identifient à l'héroïne...

Mais rien de tout cela n'arrivera jamais dans notre monde si mesuré, si hiérarchique. On ne pourrait croiser son double que dans une autre dimension ou en rêve. Tout reprend alors sa place actuelle et naturelle. Je vois Fernand repasser en bicyclette, mais là, il a les cheveux gris. Dans deux ans, il prend sa retraite. Soudain, il n'y a plus personne. La place serait peut-être en attente d'un autre groupe qui lui serait tout aussi

attaché ? Pour l'instant, c'est la pluie et le vent qui chassent tout le monde et les renvoient aux abris. Je me tourne vers l'intérieur. Le patron de la brasserie m'a connu jadis. Il s'appelle Marcel et il ne m'aimait guère à l'époque. Pourtant c'est le frère de Christelle, une de mes meilleures amies d'enfance. Quand je suis rentré ici, il n'a pas paru me reconnaître. Effectivement, trente ans se sont déjà écoulés, trente ans de peines, de quelques joies trop rares et de manque... Ah, cette merveilleuse époque avec mes amies ! J'ai particulièrement la nostalgie de l'année, si courte, où nous fîmes la connaissance de Sophie. Et cet été fatal... Christelle, Josy et notre petite Sophie qui rêvait d'être une autre Louise Brooks. Nous étions devenus inséparables, tous les quatre. Les autres garçons m'ayant rejeté à cause de mon manque de masculinité évidente, j'avais fini par m'attacher aux filles comme un chien s'attache à ses compagnons de jeu. Au début, ce fut considéré comme un pis-aller puis j'ai développé de véritables qualités dites « féminines », selon mes frères aînés. En effet, je préférais

les promenades à la course, m'occuper de petits lapins plutôt que de me battre et surtout, j'ai appris à écouter – du moins, en donnais-je l'impression. J'écoutais les blagues de Josy, les plaintes de Christelle et les silences de Sophie. Sophie et moi, nous nous ressemblions. Nous n'étions pas d'une nature très loquace et donnions rarement notre avis. Pourquoi ? Peut-être était-ce dû à la volubilité inquiète de Josy ou aux jérémiades de Christelle ? Tant et si bien qu'on nous consultait souvent alors même que nous n'avions pas nécessairement de réponse à apporter, mais cela n'importait guère. Ce qui comptait en effet, c'était le paraître, l'image que l'on se faisait de nous. On nous prêtait ainsi un semblant de sagesse et de tranquillité.

Se taire, rester sage, observer calmement, accepter dignement les coups, ne pas répondre à ses parents, se laisser faire encore et toujours... Telles étaient les règles de ma vie. Christelle était mon contre-exemple, mon miroir déformant. J'avais besoin de la fréquenter pour savoir quel modèle

rejeter, quel modèle ne pas suivre. Bien sûr, plus jeune, je n'en avais pas conscience. Tout ce que je savais, c'était ce que ma mère me disait. Christelle était une « guenon », ce qui dans le langage de ma génitrice voulait dire une fille trop belle, trop impudente et trop facile. C'est vrai qu'elle était de ces beautés sauvages à couper le souffle. Les garçons – et même les hommes – ne pouvaient s'empêcher d'admirer en coin cette grande fille de quinze ans qui les ignorait superbement. Je la revois encore nous rejoindre sur cette même place, en retard, comme d'habitude. Ses cheveux blonds un peu fous, épais et ondulés, caressaient ses épaules bronzées, son dos de nageuse et ses fesses rebondies à chacun de ses pas. Ses T-shirts trop petits mettaient en valeur sa poitrine galbée et sa taille fine. Elle portait des shorts ou des salopettes courtes, ce qui rehaussait la longueur gracile de ses jambes. C'était le portrait de la belle fille qui était d'autant plus excitante qu'elle ne s'habillait pas en femme. Je n'avais jamais vu quelqu'un d'aussi beau et même encore aujourd'hui je peux affirmer que c'est toujours le cas. Aussi

vous pouvez imaginer mon impatience à l'idée de la revoir dans cette même brasserie après trente ans de silence volontaire. Si à huit ans on me négligeait, à quinze ans on m'enviait le privilège de faire partie de sa bande d'amis. Mes frères ne comprenaient pas qu'elle pût seulement m'adresser la parole. Quant aux garçons de l'école, ils me regardaient comme si j'étais un insecte qu'ils voulaient écraser. Mais ce que les gens ont oublié, c'est qu'elle a eu pitié de moi, pitié de mon physique peu avenant, pitié de ma solitude au milieu de mes frères, pitié de mes silences de convenance. Je ne l'ai pas su tout de suite ; j'ai vu un ange de miséricorde m'accorder sa grâce et mon visage s'était éclairé alors. Je suis passé de la misère la plus grise à l'extase totale quand mes yeux ont croisé ceux de la belle fillette aux longues nattes et en robe blanche qui m'a tendu la main alors que les autres se moquaient de ma pauvre mise et de mon visage contusionné. Elle m'a parlé et présenté à sa meilleure amie, Josy, une petite brunette au regard pétillant de malice. Et, tous les trois, nous sommes devenus les

meilleurs amis du monde à cette époque-là. Longtemps, nous avons formé un petit groupe privilégié et assez fermé. « Hé vous trois, venez par ici ! », « Vous trois là-bas, vous êtes en retard pour le cours de sport ! », « Que faisiez-vous là-bas, vous trois ? Pas en train de fumer derrière les toilettes de l'école ? ». Nous étions indistinctement trois jusqu'à ce que Christelle eût des seins. C'est à ce moment-là qu'elle s'est mise à beaucoup pleurer, seule ou avec nous et avec personne d'autre. Une tristesse nouvelle, lancinante et agaçante, s'était infiltrée en elle pour ne plus jamais la quitter. Mais tout le monde ne le voyait pas. Quand elle ne baissait pas sa garde, sa mine était presque joyeuse et ses atouts physiques, toujours aussi affolants. Pourtant, pour ceux qui savent observer, elle arrivait souvent au lycée les yeux cernés et le visage abattu. Elle nous disait être malheureuse et détester son frère aîné, le fils tant chéri, à cause de ses blagues salaces et de ses reproches injustifiés. « Tu as l'air d'une pute comme ça », « Si un jour un homme te viole, ne viens pas te plaindre », « Arrête avec tes

regards d'effrontée, on dirait une chienne en chaleur », « Maman, tu ne vas pas la laisser sortir habillée comme ça ! », « Papa, Christelle mériterait une bonne paire de claques pour t'avoir répondu comme elle vient de le faire », « Tu es la honte de la famille », etc. Cela n'en finissait plus. Josy et moi l'écoutions avec compassion au début, puis à ma grande honte, avec ennui. Je commençais à m'habituer à ses malheurs et je ne comprenais pas pourquoi elle n'en faisait pas de même. Si on ne peut changer un état de fait, mieux vaut cesser d'en parler. C'est une dure leçon que mes parents m'ont bien apprise, malgré eux. J'oubliais alors la main secourable et courageuse de celle qui s'était penchée sur mon triste sort pour me focaliser sur le visage, toujours si beau mais si triste, de la petite fille devenue femme trop tôt. Si la laideur est une malédiction, la grande beauté n'est pas une bénédiction. Christelle avait gagné une réputation qu'elle ne méritait pas. Les autres filles, à l'exception de Josy, la jalouaient et les garçons l'abordaient comme on pense aborder une fille facile. Elle avait pourtant cessé de porter

robes, chemisiers et jupes ; et elle ne se maquillait même pas. Mais, cela n'était pas suffisant. Même mal habillée, elle ne perdait rien de son *sex appeal*. Alors, elle a commencé à vraiment changer en s'évertuant à jouer un rôle qui n'était pas fait pour elle. Qu'a-t-elle donc fait, me demanderez-vous ? Elle s'est tout simplement choisi un amant : un jeune homme plus âgé qu'elle, rustre, costaud et manquant totalement de tact et de raffinement. Après cela, on voyait de temps à autre son frère avec un œil au beurre noir. Ces jours-là, Christelle avait le sourire aux lèvres, son regard semblait se perdre dans une rêverie frénétique et sa bouche formulait des imprécations inaudibles. Je ne la reconnaissais plus. Pourtant, moi aussi, je me suis caressé en rêvant d'elle dans la moite pénombre de ma chambre. Elle a été mon phantasme, un temps, bien qu'elle n'ait jamais vu autre chose en moi qu'un ami. Piètre ami, en vérité, puisque je n'arrivais pas à la plaindre. Seul mon ressentiment comptait alors ; je souffrais de ne pas être désiré, je souffrais de ne pas être *elle*. Notre amitié en a pris un coup et j'ai bien cru

qu'on allait se séparer, tous les trois. À elle seule, Josy ne pouvait cimenter nos liens distendus. Ses plaisanteries et son bagou remplissaient le vide délétère de nos tensions inquiètes. Notre groupe allait se morceler, c'était inéluctable... Mais est arrivée Sophie. Et rien ne fut plus pareil. Le groupe des Trois était devenu la bande des Quatre.

Sophie était une nouvelle élève. Elle avait quinze ans comme nous. Son regard était un peu perdu la première fois qu'on l'a vue. Ce fut en classe : notre professeur principal était venu nous la présenter, car elle était arrivée en cours d'année. Je l'ai aimée instamment. Je l'ai aimée et ai oublié alors toute ma rancœur, toute ma colère retenue à l'égard de Christelle. Je ne voyais plus que la douce rondeur enfantine du visage de cette fille aux cheveux d'ébène coupés très court. Je l'ai regardée droit dans les yeux et elle a répondu à ma prière muette en venant s'installer à côté de moi ; j'étais aux anges. Elle m'a souri et a baissé les yeux. Son pas mesuré, sa réserve

et sa timidité furent comme un baume sur mon cœur écorché. Ah, Sophie... Ma chère petite Sophie... Tu n'as jamais eu seize ans ! Comme j'aimerais que tu sois encore là ! Comme j'aimerais que le mystère de ta disparition abrupte soit, un jour, éclairci et le coupable véritable arrêté ! Bien qu'on n'ait jamais retrouvé ton corps, je sais que tu n'es plus et que la faute en revient à cet autre garçon qui t'aimait. Rien n'a jamais été prouvé, mais moi, je le sais : ce Lucas que tu as osé un jour embrasser t'a emportée dans une étreinte fatale. L'amour, la mort, les deux faces d'une même pièce. Pièce banale, si l'on peut dire, et pourtant si curieusement obsédante, où un drame s'est noué et jamais dénoué. Je continue à te chercher dans mes scénarii. Toujours, tu es mon héroïne, fragile et circonspecte. Lucas y est également tour à tour présent : il prête son visage à l'assassin, au pauvre type, au SDF. La formule fonctionne à tous les coups. Comment est-ce que j'imagine le meurtre de Sophie, me direz-vous ? Je n'ai jamais cessé de me formuler cette question. Comment en est-on arrivé là ?

Je pense que Lucas a profité de mon absence. J'avais rendez-vous avec ma chère et tendre alors qu'elle dormait chez Christelle cette nuit-là. J'avais dit à ma mère que je voulais voir le feu d'artifice avec des copains, mais elle ne m'a pas cru. Ma génitrice n'aimait pas plus Sophie que Christelle ; elle trouvait que ma petite amie ne faisait pas si oie blanche que ça. Elle m'a donc obligé, au dernier moment, à faire la plonge dans notre restaurant familial. Je n'ai pas pu prévenir Sophie. J'avais pourtant appelé chez Christelle, mais ma petite Louise Brooks était déjà discrètement partie vers le cercle de pierres, un lieu que nous affectionnions. La légende dit qu'un passage secret reliait la plage à la falaise, mais personne ne l'a jamais trouvé. Quand nous étions gamins, nous nous sommes amusés à le chercher. En vain ? Peut-être que Lucas l'avait trouvé ? C'est ce que j'imagine dans mon scénario. Lucas a pisté Sophie comme un chien piste une proie. Ils ont parlé un peu vivement. Puis, Lucas s'est rapidement énervé quand il apprit que Sophie me préférait à lui. Il n'avait pas l'intention de la

tuer, mais il ne put s'empêcher de la frapper ou de l'étrangler. En peu de temps, tout était fini. Affolé, il se rappela où l'entrée du souterrain se trouvait et il y transporta le corps de la malheureuse. Plus tard, il aura dit aux flics qu'il n'avait pu voir Sophie ce soir-là, il aura inventé une excuse. Chaque année, j'essaye de retracer le chemin que ma belle amie a dû parcourir, dans l'espoir de trouver ce fameux souterrain. Je place au milieu du cercle de pierres un bouquet de roses blanches et je pense à elle, ma muse à jamais.

Comme je vous le disais, c'est banal, mais ça marche. Pourquoi les gens sont-ils fascinés par les enquêtes policières ? Il n'y a qu'à voir le programme TV pour s'en convaincre. Sommes-nous à ce point attirés par le sordide ? À quand les histoires où il n'y aurait que des événements heureux ? Le bonheur serait-il source d'ennui ? Et pourquoi craindre *ce monstre délicat* ? Est-ce l'ennui qui nous pousse au crime ? Est-ce l'ennui qui produit des drames ? En attendant, le drame fait

toujours vivre (vibrer ?) Paul Simon. C'est le nom littéraire que j'ai adopté et qui me va comme un gant. Suffisamment connu tout en étant très commun. Je suis devenu un Monsieur Tout-Le-Monde célèbre. Je ressemble à Paul, je ressemble à personne et nul ici ne me connaît sous le nom de monsieur Simon. Tout comme ce Lucas, ou même mes diverses Sophie, j'ai plusieurs visages et je les choisis en fonction des circonstances. En ce moment, et seulement si l'on m'aborde, c'est le père de Johan qui revient au pays et accessoirement l'écrivain à succès. Plus tard, je serai ce riche divorcé parisien que des femmes s'arracheront. Mais pas ici. Ici, mon masque vole parfois en éclats. Ici, il m'est difficile de faire durer très longtemps les faux semblants. Les préjugés ont la vie dure. Bizarre de continuer à aimer ceux qui nous détestent, ceux qui nous rejettent. Telle la mouche attirée par la lumière de la bougie, je risque de me brûler les ailes à chaque fois que je reviens. Le jeu n'en vaut peut-être pas la chandelle, mais il reste excitant. Je sais également me rendre invisible. Et puis, plusieurs éléments

jouent en ma faveur. Ma mère, à moitié folle, ne me reconnaît plus. Quant à mes frères, cela fait longtemps que nous n'avons plus de liens ; on se ressemble si peu. Je n'ai jamais vraiment aimé mon ex-femme et mon fils ne me connaît presque pas. Pour lui, je suis surtout ce bonhomme habillé de rouge qui le couvre de cadeaux à Noël. Je ne manque à personne. Non, pas même à Christelle ou Josy. Pourtant, je ne peux m'empêcher de faire un court séjour annuel dans ce lieu où souffrance et joie font étrangement bon ménage. Tel un pèlerinage, un rendez-vous secret que je ne manquerais pour rien au monde. Vous l'aurez deviné, je reviens toujours pour la fête du 14 juillet, le jour où Sophie a disparu. En général, je ne fais rien de spécial avec quiconque. Je ne contacte même pas la mère de mon fils et, la veille, je me contente d'entrevoir Johan dans la cour de son centre aéré. Le soir, je marche seul sur la falaise en direction du cercle de pierres, j'y passe la nuit, puis je médite au petit matin sur la plage. Ainsi les choses se sont-elles passées jusqu'à maintenant. Cette année marque néanmoins

un changement notable puisque Christelle m'a donné rendez-vous. Elle aurait quelque chose à me montrer. Pourquoi maintenant ? Sait-elle que je viens ici chaque année ? La curiosité se mêle à l'inquiétude dans mon esprit. Je n'ai peut-être pas été aussi discret que je l'imagine. Je regarde ma montre. Encore en retard. Sur ce point, elle n'a certainement pas changé. À quoi ressemble-t-elle maintenant ? Est-elle toujours aussi belle ? Encore une gorgée de cidre. Si elle n'est pas là à la suivante, je m'en vais. J'ai mon chemin annuel à parcourir, et, tel le pèlerin en quête de rédemption, je ne veux pas rater mon rituel, mon rendez-vous avec le passé. Je regarde à nouveau ma montre, je lève les yeux et soudain un visage familier s'approche de moi. C'est un visage en forme de cœur avec de grands yeux vides et une bouche fine sans lèvres, presque sévère quand elle est close. Dans mon souvenir, le regard de Josy était expressif, même impavide, et sa bouche continuellement en mouvement. Je l'appelais « langue folle » ou même « langue emballée ». Je suis donc surpris de la voir silencieuse et je ne

sais que dire moi-même. On s'est regardés un long moment. Je me surprends à étendre la main vers elle tel un peintre approchant son pinceau de sa toile. Alors, soudain, la lueur malicieuse que je lui connais si bien revient animer ses grands yeux bruns.

« Sophie aurait dit que tu ressembles toujours à un hareng, même avec des rides en plus et des cheveux en moins. Ma parole, mais tu deviens chauve ! dit Josy en s'installant lourdement face à moi sans même enlever son manteau. Oh ! Ne rougis pas, tu sais bien qu'elle te nommait ainsi de temps à autre.

— Rarement. Et elle plaisantait. D'ailleurs, si elle pensait vraiment que j'avais l'air d'un poisson, elle ne serait pas sortie avec moi.

— Toujours aussi susceptible à ce que je vois. Tu n'as pas changé... Tu te souviens quand même que tu n'étais pas le seul. Ce 14 juillet, elle allait retrouver ton rival au beau milieu de notre soirée-pyjama.

— Non, c'est avec moi qu'elle avait rendez-vous. Lui, il l'a suivie. Tu sais comment ça s'est fini. Tu devines ce qu'il lui a fait.

— Non, je ne le sais pas. Mais je ne crois plus en la culpabilité de ce garçon. D'ailleurs, il n'a même pas été inculpé. Ce que je sais, c'est qu'il avait appelé pour prévenir Sophie qu'il ne viendrait pas. Il a fallu qu'elle sorte quand même. Pourquoi ne pas l'avoir cru ? »

Elle approche ensuite son visage du mien en disant : « Finalement, il n'avait pas le regard d'un meurtrier ». Puis, s'affalant à nouveau sur son siège, elle allume lentement et tranquillement une cigarette.

« Tu continues toujours à travailler pour la télévision ? », reprend-elle.

Je hoche la tête.

« Raconter des histoires de naze ne te fatigue pas trop ? Oh ! Décompresse, bon sang ! Tu sais quand même que je ne suis pas du genre à flatter qui que ce soit. Je ne cherche pas non plus à manifestement te blesser. Je dis seulement la vérité : tes nanas sont toutes débiles ; on se

demande où tu les pêches. Peut-être dans certains contes d'autan ? C'est la Bretagne qui t'inspire ?

— Mes héroïnes sont pures et innocentes, elles représentent ce qu'il y a de plus beau et de fragile chez la Femme.

— Ah, j'avais oublié à quel point tu étais arriéré. Mon pauvre Hareng ! Tant que tu n'accepteras pas une image plus libérée de la Femme, tu resteras seul. Plus jeune, tes idées étaient d'une naïveté touchante, mais maintenant elles sont carrément pathétiques.

— Tu confonds *arriéré* et *romantique*. Je te rappelle que mes histoires me font quand même vivre. Il y a des spectateurs qui les apprécient.

— Ouais, bien sûr. Il y a aussi des spectateurs qui regardent la télé-réalité sans jamais l'admettre.

— Je ne vois pas le rapport.

— Je veux dire qu'on regarde tes enquêtes policières quand on s'ennuie. En plus, on peut zapper facilement et revenir au film : la trame est tellement simple qu'on peut bien manquer quelques

scènes.

— Si c'est pour m'insulter que tu es venue me voir, je préfère partir. Du reste, j'avais rendez-vous avec Christelle, pas avec toi. »

Josy se penche vers moi et pose sa main sur la mienne.

« Elle savait que si tu pensais me voir, tu ne serais pas resté. Non, pitié, ne te cherche pas d'excuses. Tu as toujours eu peur des filles qui t'indifféraient surtout si elles étaient susceptibles d'être amoureuses de toi. Ne t'en fais pas, je n'ai plus quinze ans et je ne ressens plus rien pour toi. Je suis venue t'apporter un cadeau de la part de Christelle. Elle est très malade et elle ne voulait pas que tu la voies comme ça. La chimio... Mais bien sûr, tu l'ignoraes. C'est ce que tu fais le mieux. »

Sur ces mots, Josy jette un petit paquet sur la table. Dubitatif, j'examine le cadeau de Christelle sans oser le toucher comme s'il s'agissait d'un charbon ardent. Je sens le poids du regard interrogateur de mon ancienne camarade sur moi. Elle semble s'amuser à mes dépens. Oh,

je t'en prie, pensé-je, parle la première, dis-moi ce que c'est, dis-moi pourquoi mon cœur bat soudain la chamade.

« C'est le journal intime de Sophie », dit Josy très lentement comme si elle voulait mesurer l'effet que produit chacun de ses mots sur moi.

Je suis clairement foudroyé. Comme je demeure silencieux, les yeux baissés vers l'objet sacré qui avait appartenu à ma sainte Sophie, les mains toujours en retrait, mais cette fois-ci par dévotion sincère et scrupuleuse, Josy reprend la parole.

« Ce 14 juillet-là, si tu t'en souviens, nous avions décidé – nous, les filles – de passer la soirée ensemble à regarder le feu d'artifice depuis la chambre de Christelle, puis à voir des films pendant le reste de la nuit. Tu n'avais pas apprécié d'être mis à l'écart. Ne t'en défends pas, tu as toujours eu du mal à dissimuler tes émotions. Je te revois encore : tu faisais clairement la gueule ! Et quelque part, lâche-t-elle avec malice, tu avais raison. Quelque chose se tramait bien.

Sophie avait l'intention de te laisser tomber. Elle te trouvait bizarre et...

— C'est faux... archifaux... Tu mens, dis-je en secouant compulsivement la tête. »

Josy semble interloquée un instant comme si elle venait de comprendre quelque chose. Je tente alors de reprendre mon calme.

« Tu as le regard fuyant, dit-elle. Tu dois pourtant savoir que c'est vrai, au fond de toi. Avoue-le. Ce journal ne fera que te le confirmer. »

Comme je me refuse toujours à toucher le paquet qu'elle m'a apporté, elle poursuit :

« Tu ne te demandes même pas pourquoi ce journal était en possession de Christelle ? Ce fameux journal que tu aurais tant voulu feuilleter jadis... »

Je garde toujours les yeux obstinément baissés. Surtout ne pas croiser son regard, pensé-je.

« Savais-tu que Sophie l'avait sur elle très souvent, pour ne pas dire tout le temps ?

— Pourquoi l'avoir conservé aussi longtemps ? Pourquoi ne pas l'avoir donné aux flics à l'époque ? explosé-je.

— Imbécile, dit Josy en secouant la tête, tu ne comprendras jamais rien aux femmes. »

Elle fronce les sourcils avant de reprendre :

« N'as-tu donc jamais rien su ? Je n'étais pas la seule à avoir un faible pour toi. Christelle a été ma rivale. Mais comme nous étions amies, nous avons décidé d'être avant tout loyales l'une envers l'autre et de jouer franc jeu. Apparemment, elle n'avait pas réussi à faire passer le message. Les filles aussi peuvent être idiotes : nous semons des signes et sommes vexées lorsque les garçons ne les comprennent pas. Et quand Christelle s'est fait violer par son frère... »

Je ne peux m'empêcher de lever le visage vers elle. Son regard ne cille pas.

« Oh ! N'écarquille pas tant les yeux. Soit, tu étais idiot, soit tu es resté volontairement aveugle. Quoi qu'il en soit, Christelle avait perdu de sa pureté. Elle n'était plus..., comment dirais-je, *innocente*, et tu l'as jetée à la manière

d'une vieille chaussette qu'on jette à la poubelle. Comme je t'ai détesté alors ! J'ai tenté de persuader Christelle de t'exclure de notre groupe, mais en vain. Et puis, lorsque tu nous as imposé Sophie, cette fille au regard de biche et aux airs de sainte nitouche, on a d'abord pensé que c'était toi qui nous quittais et on s'est dit qu'on allait te laisser faire. Mais Sophie n'avait clairement pas les mêmes idées que toi et elle avait besoin d'avoir des copines. La première fois qu'on l'a trouvée sympathique, c'est quand elle a remarqué que tu avais un peu la face d'un hareng. Je ne l'avais jamais vu. Pour moi, tu étais le garçon blond au regard d'azur, certes un brin maigre – voire chétif – mais craquant d'une certaine manière. J'avais envie de te consoler et de te serrer dans mes bras. Tu détournes encore les yeux ? Ma parole, tu inventes des héroïnes éplorées et tu ne supportes pas de regarder en face une vraie femme qui ressent des émotions. Je ne m'étonne plus que Sophie se soit jouée si aisément de toi. Elle faisait du théâtre après tout et elle était douée. Non, ne t'en va pas, il faut que tu

entendes tout jusqu'au bout et ne fais pas seulement semblant d'écouter : Sophie ne t'aimait pas... Elle avait juste besoin de s'exercer. On s'en doutait, mais on ne t'a rien dit, car... on t'en voulait trop. »

Mes yeux se remplissent de larmes malgré moi. Quelque chose se casse dans mon esprit et je me mets à haïr la personne en face de moi de toutes mes forces. Mes mains tremblent. J'ai soudain très envie d'atteindre ce cou si gros, si disgracieux et de le serrer, et serrer encore, jusqu'à ce qu'il bleuisse et que la lueur de ces yeux détestables, tel un phare dans la nuit, s'éteigne à tout jamais. Pendant tout ce temps, Josy semble m'étudier attentivement, le sourire aux lèvres.

« Tu n'es pas si idiot finalement, reprend-elle, mais tu préfères ton illusion à la réalité. Au fond, tu savais qu'elle te trompait. Dire qu'on ne t'a même jamais suspecté. C'est l'autre qui a été interrogé par la police. Il avait beau dire qu'il n'avait pas vu Sophie de toute la nuit, personne ne le croyait. Au début, je pensais

moi-même qu'il mentait. Au début seulement. Après, j'ai lu le journal...

— Ne le plains pas, il a été vite relâché, sifflé-je peut-être un peu trop hâtivement.

— Oui, pas de corps, pas de meurtre. C'est pratique. On se demande comment le meurtrier l'a fait disparaître. Pas de suggestion ? Étrange, c'est toi pourtant qui écris des enquêtes policières pour la télé. Tu n'as donc rien à me dire après tout ce temps ? C'est pas le Hareng qu'on aurait dû t'appeler, mais la Carpe, dit-elle avec une colère à peine feinte. »

Comme je n'ose toujours pas toucher le journal de Sophie, Josy arrache brusquement le paquet qui l'enveloppe et me le jette dans les mains. Je ne peux m'empêcher de sursauter comme si j'avais été brûlé. Elle se lève ensuite en me disant sèchement : « Tiens, lis maintenant, tu comprendras peut-être que Christelle aura bêtement voulu te protéger. Il y a aussi une photo de nous quatre, elle te rappellera de bons souvenirs. » Elle fait quelques pas vers la sortie, s'arrête

pour me lancer une dernière fois sans se retourner : « Ah ! J'oubliais, tu devrais cesser d'emprunter le prénom d'un autre, même comme nom de plume, il te va si mal. » Je la vois partir sans mot dire. Je suis toujours insensiblement fiévreux ; je n'ai pas encore repris complètement le contrôle de moi-même et je risquerais de me trahir. Se taire, toujours se taire. Ne rien dire, ne rien laisser paraître. Merci Maman, dans ta folie, tu m'as transmis quelque chose d'utile. Que faire de ce manuscrit ? Si je l'ouvre, je me perds pour toujours. Si je commence à le lire, je ne pourrai plus écrire. Jamais. Mais la tentation est trop forte...

L'homme attablé près de la fenêtre feuilleta fébrilement le carnet posé devant lui. Peu à peu, son visage changea de couleur, ses lèvres se pincèrent, ses mains tremblèrent. Tout son corps semblait secoué d'une fureur qu'il avait peine à réprimer. Il eut alors un haut-le-cœur, se leva précipitamment, renversant son carnet, sa chope et ses couverts par terre, pour se diriger vers la porte. Des passants le virent emprunter le chemin de la gare

en courant. Le patron de la brasserie poussa un juron, mais ne put le retenir. Un des serveurs entreprit alors de nettoyer la place qu'avait occupée ce drôle de bonhomme à l'allure dégingandée. En tombant, son carnet avait laissé échapper une photo. On y distinguait un groupe de jeunes adolescents : trois filles et un garçon. C'était l'été, ils étaient beaux et bronzés, et ils étaient installés à cette même brasserie, à une table dehors. Tous les quatre souriaient et semblaient heureux. Au dos de cette photo, le serveur lut l'inscription suivante : « La bande des Quatre : Christelle, Josy, Sophie et... Lucas. »

L'Autre

— J e comprends ce que vous ressentez. Même mes proches ne m'ont jamais trouvé très avenant, dis-je avec un petit rire (qui n'est pas nerveux, je le souligne) comme pour détendre l'atmosphère.

L'Autre reste toutefois dans l'ombre, derrière une large commode. J'entends sa respiration ; je sens son odeur et sa tension. Que puis-je lui dire pour le rassurer ? À l'évidence, ma haute taille doit lui paraître imposante. Mais est-ce moi qui suis si grand ou bien lui qui est trop petit, au final ? Même si je ne l'ai entrevu qu'un moment, pendant sa fuite, il m'a semblé assez jeune, plus jeune que moi. C'est un esprit immature. Il va me falloir développer des trésors de patience

pour l'amener à me faire confiance.

— Je ne vous veux aucun mal. Je ne suis pas là pour ça, vous savez. Sortez de votre cachette, voyons. Vous m'avez bien considéré, avec tous mes défauts, mais moi je ne distingue guère mieux qu'une silhouette. Les miens ne sont pas connus pour leur bonne vue. Promis, je ne vous bondirai pas dessus. Allez, sortez. Je ne vous mangerai pas. Pas cru en tout cas, ajouté-je en riant.

Mais l'Autre ne semble pas trouver mes bons mots amusants. Les comprend-il seulement ? Je sens qu'il va se montrer obtus et je n'aime pas rencontrer des obstacles sur ma route. Mon travail est de rassurer ces gens, non de les apeurer. Serait-ce si difficile pour certains d'entre eux de s'en rendre compte ?

Mais pourquoi sursaute-t-il d'un coup comme ça ? Je n'ai pourtant rien fait... Ah, si, j'ai poussé un soupir malgré moi. Je sais à quel point on peut être bruyant, surtout quand on a ma voix et mon souffle. Je vais me calmer même s'il

m'agace un peu. Inutile de l'affoler davantage.

— Bon, reprenons depuis le début, je vous prie. Bonjour, on me nomme Kjeen Kokury Krjup, mais Kjeen suffira. Je viens de l'autre côté de la Frontière, comme tant d'autres. Et vous, d'où venez-vous ? On se demande, parmi les miens, si vous ne proviendriez pas d'une ferme par hasard. Vos vêtements, les traces de vos chaussures sur le sol, semblent indiquer que notre hypothèse n'est pas foncièrement inenvisageable. Pourtant, bien que je vous perçoive toutefois assez mal, je dirais que vous n'êtes pas tout à fait assez jeune pour demeurer dans une ferme. Est-ce que je me trompe ? Notez bien que je n'ai pas dit que vous étiez âgé – encore que rencontrer une personne âgée à l'heure actuelle me ravirait. Alors, dites-moi, viviez-vous quand même dans une ferme ? Si c'est le cas, le sort a dû vous favoriser d'une manière ou d'une autre. Est-ce un hochement de tête que je détecte ?

Pas sûr. Cela ne pourrait être qu'un simple mouvement ou geste qui ne veut rien dire. Mais je décide malgré tout de prendre ça pour un

signe. Pourvu que je ne m'emballe pas. J'ai encore tant d'autres questions à lui poser.

— Si vous venez bien d'une ferme, pourriez-vous me dire laquelle ? Et puis, vous deviez avoir des liens là-bas, non ? Il doit y avoir des êtres qui vous sont chers ? S'agit-il des propriétaires de la ferme ou bien des employés ?

Toujours aucune réponse. J'essaye de m'avancer subrepticement pour au moins pouvoir observer son visage. bercé par ma voix, j'espère qu'il ne verra pas mon astucieux jeu de jambes qui m'amène à m'approcher un peu plus de sa piètre cachette. La pièce n'est pas bien éclairée, mais je commence à distinguer ses traits. Un regard azur impénétrable, un faciès sans expression aucune. Étrange. Pourtant, je sens qu'il est effrayé au fond, même si seuls son souffle rapide et une subtile tension dans ses traits trahissent ses émotions. Les autres sont en général différents. Je n'ai encore jamais fait face à un tel mur. Peut-être m'imité-t-il ? Je ne suis pas, en effet, reconnu pour la grande diversité de mes expressions faciales. Ma famille non plus. Mais

jusqu'alors, cela ne nous a pas trop dérangés. Après tout, grâce à cette particularité, j'ai obtenu ce poste de Rapporteur sans mal. Mes supérieurs ont dans l'idée qu'un visage quasiment imperméable est moins intimidant pour les personnes interrogées.

— Vous avez bien des amis qui s'inquiètent pour vous, qui vous attendent quelque part. Peut-être pouvons-nous vous réunir ?

Le silence perdure. Alors, je me décide à tout simplement le scruter pour forcer son œil à se focaliser sur moi. C'est une des astuces que j'ai apprises lors de ma formation. Cela peut susciter la parole comme causer une crise de panique ; mais même une crise serait pour moi une réaction satisfaisante. Tout plutôt que ce silence pesant ! Au bout d'un moment, je sens comme un soupçon d'ouverture et ce sont des yeux, à la fois méfiants et naïfs, qui osent se poser furtivement sur moi. Je suis au bord du gouffre : c'est aussi exaltant qu'angoissant. Un faux mouvement de ma part, un mauvais phrasé et l'homme se referme définitivement telle une huitre. Il n'y

a plus d'espoir de conversation possible.

Je soutiens ce regard presque insolent et j'essaye d'attendre avec sérénité que quelque chose se produise. Lors de mon examen, je m'aperçois que l'homme semble paradoxalement las. Las de vivre ? Las de courir ? Peut-être un peu des deux. Je n'aime guère cet état psychique chez un sujet. La lassitude n'est pas la sérénité. Plus rien n'est susceptible de le toucher ; aussi pourquoi parlerait-il ? Il me faut tenter une nouvelle approche. Et si je lui racontais mon histoire personnelle ? Cela pourrait éventuellement lui permettre de ne plus se polariser sur la sienne et, sait-on jamais, peut-être pourrait-il éprouver une certaine empathie pour moi, pour ce que je cherche à accomplir. Si l'empathie peut l'amener à me faire confiance... Je sens à quel point nous sommes différents, déjà physiquement, mais nous pourrions toujours, avec de la patience et de la bonne volonté, nous entendre sur certaines choses. Et puis, en règle générale, on ne se méfie guère de la personne que l'on croit connaître.

— Je sais que vous avez peur et j'en suis désolé, dis-je l'air contraint. Je vous accorde volontiers que certaines personnes, parmi les miens, ne demanderaient qu'à faire une bouchée de vous. Mais, ne vous en faites pas, je ne vous ferai rien personnellement. Je voudrais juste que vous compreniez qu'il n'y a ni gentils, ni méchants. Le mal est rarement un but et seulement un moyen. C'est une question de point de vue. Des envahisseurs justifient leur invasion en invoquant la barbarie des autochtones. Quant à ces derniers, s'ils sont un jour entendus, ils feront valoir leur statut de victime en invoquant la barbarie des envahisseurs... Mais je pressens que je vous embrouille et tel n'est pas mon dessein. Ce que j'essaye de vous dire, très maladroitement, c'est que, même si nous ne venons pas du même monde, même si nous ne partageons pas nécessairement les mêmes valeurs, nous pouvons toujours trouver un terrain d'entente. Je cherche à vous assister, comprenez-le, et ce au risque de passer pour un paria aux yeux de ma communauté. Si vous étiez avisé de tout ce que j'ai déjà

fait pour aider vos semblables, vous ne vous méfieriez plus de moi. Et, parce que l'on ne peut construire des relations durables que sur des bases saines, je suis décidé à jouer la carte de l'honnêteté avec vous. Je vous avouerai donc avoir occupé le poste de Rectificateur dans le passé. Oui, je sais, ce nom ne sonne pas bien à vos oreilles. Néanmoins je ne faisais que ce pour quoi j'étais formé et payé : je me chargeais de chiffres, de nombres et de statistiques sans conscience aucune de leur réalité sur la population humaine. C'est la division du travail qui veut ça ; votre peuple l'a aussi connue. J'ajouterai que, nonobstant mon occupation d'alors, j'ai toujours eu un grand respect pour la Vie, quelle qu'en soit la forme. Et je ne suis pas le seul. Les miens éprouvent un profond amour pour les animaux et nous ne leur faisons pas de mal. Pourtant, il est vrai que nous avons opéré un classement des races pour juger lesquelles, à nos yeux, méritent le plus d'affection. Au bout de ce classement se situent les races les moins appréciées, celles que bien souvent nous mangeons. Vous ne pouvez

pas nous le reprocher. Ne trouvez-vous pas un chaton plus adorable qu'un requin ? Mais peut-être ne savez-vous pas ce qu'est un requin ? Je sentis comme un mouvement de tête dans la pénombre. Était-ce un « oui » ou un « non » ? Quoi qu'il en soit, cela me rassérène : on dirait que le sujet comprend les mots que j'emploie.

— Je suis désolé si je vous ai perdu. J'ignore l'étendue de vos connaissances et votre silence prolongé ne me permet guère d'éclaircir ce point. J'en suis donc réduit à faire des suppositions. J'espère que vous me les infirmerez ou confirmerez quand vous aurez pris suffisamment d'assurance pour oser parler. Si nous pouvions communiquer un minimum, vous pourriez m'aider et, en retour, je vous apporterais mon assistance. Car vous en avez bien besoin, n'est-ce pas ?

Je devine plus que je ne vois un hochement de tête. Le sujet se trouve toujours dans la pénombre, mais il commence peu à peu à se relaxer. Je me félicite de pouvoir percevoir ce genre de chose. C'est bon signe. Je m'avance

donc d'un pas de plus, tout en faisant très attention à ne pas l'effrayer. Je peux enfin envisager la faisabilité d'un échange constructif entre nous.

— Vous devez avoir soif, faim et peut-être froid ? J'ai du pain, une pomme, un pichet de lait et une couverture à vous proposer.

Deux bras timides se tendent alors vers moi pour recevoir la manne que je leur offre, puis se rétractent aussi vite que possible, telles les pattes d'une araignée, en prenant garde de ne pas m'effleurer.

— Mangez et soyez tranquille. Pour l'heure, vous êtes à l'abri.

Le sujet s'enroule dans la couverture et avale mes victuailles avec avidité. Je me demande depuis combien de temps il a le ventre vide, depuis combien de temps il court sans s'être proprement restauré. Et, surtout, quelle distance a-t-il pu parcourir dans cet état ? Viendrait-il de... Non, je ne veux pas l'envisager. Quant à imaginer qu'il proviendrait d'une zone plus civilisée, les probabilités sont encore plus faibles. C'est bien

trop loin à pied. La solution de facilité reste la ferme – et il y en a certes quelques-unes à une distance modérée – mais bizarrement je n’arrive pas à y adhérer. Je n’abonde pas dans le même sens que les autres. Il y a une question qu’ils ne se posent pas. Que viendrait donc faire cet individu dans un établissement aussi éloigné des habitations, aussi proche du désert, un endroit qui, de surcroît, dégage une atmosphère ennuyeuse et sans charme ? Cela n’a pas de sens.

Une fois sa faim rassasiée et sa soif étanchée, l’homme se risque à sortir de sa cachette pour enfin me dévisager à son aise et aussi, j’imagine, pour considérer la pièce où nous sommes cantonnés. C’est une sorte de petit cagibi avec deux portes, deux fenêtres et, pour meubles, un bureau, un haut placard et une commode. Sur le bureau se trouve un de nos ordinateurs virtuels, un véhicule vivant et intelligent avec lequel nos esprits peuvent se connecter directement (nous en mettons partout). Cela nous arrive de faire ici notre comptabilité, mais c’est surtout un lieu de

passage pour certains sujets. Et, pour l'instant, nous y sommes seuls. À ma vue, l'Autre ne peut réprimer un rictus de dégoût ou de peur (je suis très laid, je vous l'ai laissé entendre, et aussi très grand). Mais – et c'est tout à son honneur – il passe vite outre cette première émotion, sans doute instinctive, pour adopter un air de façade. J'en profite pour l'examiner à mon tour. Il est effectivement encore jeune – pas si jeune toutefois. Il est sale, dépenaillé et ses vêtements ont déjà été rapiécés maintes fois. Pourtant, maintenant qu'il est calmé, il n'a pas l'air honteux de sa mise. Les miens prisent tellement la propreté que se retrouver face à ce nid à bactéries nous est presque douloureux. S'il ne vient pas d'une ferme, il a forcément volé l'uniforme d'un employé. Et si effectivement il ne vient pas d'une ferme, alors il me faut, malgré moi, envisager un lieu alternatif, un lieu que l'on n'ose imaginer ou même penser. Même le nom qu'on lui donne n'est pas formellement un nom. Les miens le désignent comme étant l'au-delà de la Barrière. Des restes de tribus de sauvages y vivent encore en dépit

de la présence de déchets radioactifs produits par des générations d'humains négligents et stupides. Je ne peux m'empêcher d'avoir un léger frisson à cette pensée. On dit que les rares humains qui crouissent là-bas sont rudes, violents, indisciplinés et, ce qui n'arrange rien, en très mauvaise santé. Certains ont même physiquement muté en véritables monstres. Ils ont perdu l'usage de la parole et ne communiquent que par des grognements. Ils ne sont plus que l'ombre de la civilisation à laquelle ils ont appartenu jadis. Ai-je donc affaire à un mutique ? L'idée d'avoir attrapé un sauvage ne m'enchant guère. Mais, et cela me rassure, s'il venait de l'au-delà de la Barrière, il aurait certainement déjà trouvé un moyen de s'évader sans mon aide. Les sauvages ont tellement plus de ressources que les autres humains ! Non, vraiment, il doit venir d'une ferme et une fois qu'on aura localisé la bonne, le mystère de son *âge avancé* nous sera expliqué en long et en large.

— Êtes-vous à votre aise ?

Le sujet pousse un soupir, à ce qu'il me semble.

— Pouvez-vous maintenant répondre à mes questions ?

Il me regarde dans les yeux sans mot dire. Je ne décèle rien. A-t-il l'esprit ailleurs ou bien est-il diablement intelligent ?

— Si vous ne pouvez parler, pouvez-vous au moins, en guise de réponse, hocher ou secouer la tête ?

Je sens comme une lueur traverser ces pupilles immobiles. Serait-ce un « oui » ?

— Voulez-vous me montrer sur une carte d'où vous venez ?

Le sujet secoue frénétiquement la tête sans me quitter des yeux. Enfin une réponse directe et franche qui a le mérite de me faire sourire !

— Je veux vous aider. Je vous en prie, dites-moi...

De nouveau, il secoue énergiquement la tête. Puis, il tire de sa poche une photographie qu'il me lance. Surpris, je l'examine. Voilà bien une relique d'une technicité rudimentaire complètement

passée à la trappe. Je n'imaginai même pas qu'on pût encore en trouver. Qui, en effet, prendrait aujourd'hui des photos quand nous pouvons projeter des images ? Malgré tout, cela prouve que l'homme n'est pas tout à fait stupide. Et, comme beaucoup de ses congénères (mais pas tous), je conçois qu'il peut communiquer par le biais de pictogrammes à défaut d'utiliser sa voix. Il est touché par le pouvoir des images même s'il ne les projette pas. Ce que je ne saisis pas, en revanche, c'est l'utilité de me montrer cette scène d'une navrante banalité. Il ne s'agit, en effet, que d'un des spectacles possibles auxquels vous pourriez assister si vous alliez visiter une ferme (chose que l'on fait souvent avec notre progéniture) : des bébés retirés à leurs mères après leur première tétée. La viande des bêtes est meilleure ainsi quand elle est gorgée d'un lait dont nous raffolons. Nous buvons avidement le lait des mères et nous mangeons leurs rejets. C'est de l'élevage. À cela j'ajouterai que nous égorgions proprement les bébés en veillant à ne pas trop les faire souffrir (leur stress pourrait gâter le goût de

leur viande). Rien d'extraordinaire à cela. Et pourtant le sujet me regarde avec un air à la fois perturbé et accusateur. Sa respiration s'accélère à nouveau et des gouttes de sueur commencent à mouiller ses tempes puis ses joues. Pourquoi est-il à ce point bouleversé ? Est-ce à cause des bêtes que nous tuons ? Des femelles que nous tuerons à longueur de journée ? D'aucuns diraient que nous ne faisons que ce que notre statut de race animale supérieure nous permet de faire – à savoir élever et manger des mammifères sous-évolués. Telle n'est pourtant pas notre philosophie. Nous préférons penser que nous les maintenons en vie en tant que race en assurant leur propagation mesurée. Sans cela, nous aurions cessé de faire des saillies, il y a des décennies de cela, et la race se serait naturellement éteinte. Heureusement que nous avons encore besoin de leur viande et de leur lait ! Notre besoin assure leur survie. Sans nous, ils ne seraient plus là. Par ailleurs, n'est-ce pas ainsi que les humains d'antan considéraient leurs vaches et leurs cochons ? Le sujet est-il seulement en mesure d'appréhender

cette réalité ?

Le regard qu'il porte sur moi est brusquement dur, étrangement appuyé pour une créature si chétive qui me paraissait, en outre, morte de peur il y a peu.

— Nous ne sommes pas des barbares, dis-je comme pour contester son silencieux réquisitoire. Pour ma part, j'ai fait partie d'un groupe qui s'est battu pour donner aux mammifères le droit de mourir avec dignité. Nous ôtons certes la vie aux bébés – les mâles pour la plupart – mais sans chercher à les faire délibérément souffrir. Tous les humains n'ont pas eu ce tact, cette humanité à l'égard des autres races animales. À ce titre, nous faisons preuve de plus d'*humanité* que les humains – bien que nous préférions le terme de mimésianisme, étant nous-mêmes des Mimésiens.

À ces mots, l'homme semble bouillir de colère ; ses joues deviennent écarlates et sa respiration devient saccadée. Voilà bien un changement spontané et intéressant qui mérite

d'être observé ! Sans craindre de me toucher cette fois-ci, le sujet met le doigt sur la photo qu'il m'a donnée comme pour attirer à nouveau mon attention dessus, comme si j'avais manqué un détail. Je dois être visiblement étonné, mais j'imagine qu'il ne peut interpréter mon expression faciale. Je pose donc derechef mon regard sur ladite photographie en poussant un soupir. Qu'ai-je omis de voir ? De longs bras velus viennent de retirer un bébé du sein de sa génitrice. Celle-ci est manifestement éplorée – chose que j'ai toujours du mal à comprendre (je considère, en effet, qu'elle aurait dû en prendre l'habitude même si bizarrement ce n'est jamais le cas). Ou alors n'est-elle pas suffisamment sédaturée ? (Dans ce cas, et s'il s'agit d'une erreur du service vétérinaire concerné, je ne manquerai de faire remonter l'information dès que j'en aurai l'opportunité). On ne voit pas tout bien sûr. Ce n'est qu'une image fixe (quelle antiquité !). Mais je connais évidemment toutes les étapes de la procédure. On emporte le nouveau-né pour le déposer sur un tapis roulant qui mène à l'abattoir.

Comme nous sommes profondément mimésiens, nous ne voulons pas que la génitrice assiste à cette scène plus que désagréable (mais nécessaire, je le souligne). Sur l'image, les doigts de la femelle effleurent encore les doigts de son petit. C'est peut-être un tort de notre part de laisser l'enfant à sa mère pour une première et dernière tétée... Toutefois, il ne s'agit pas là d'un acte de cruauté gratuite ; il nous faut bien stimuler la lactation d'une façon ou d'une autre. Le visage de la femelle est horriblement défiguré par la douleur. J'ai déjà assisté à ce genre de scène. Certains sujets ne sont même plus capables de crier. Elles ouvrent grand la bouche et restent ainsi, comme paralysées, prêtes à étouffer. Le bébé, quant à lui, semble tendre les bras vers sa mère. Mais cela ne doit être qu'un réflexe ou une interprétation mimésiologique de ma part. D'aucuns voudraient tellement faire de ces créatures des entités proprement sentientes. Pour ma part, je n'ai pas encore d'avis défini.

Cette photo est obscène. C'est comme si le photographe avait attendu de graver sur la pellicule la pose la plus grotesque qui fût. Et tout cela dans quel but ? Qui a bien pu prendre ce cliché ? Je doute fortement qu'il se soit agi de l'un des miens. Ou alors peut-être était-ce un stagiaire ou un touriste désireux d'essayer une vieillerie ? Ou encore un sympathisant à la cause des humains (il y en a beaucoup dans mon groupe) ? Sinon, peut-être un domestique à qui la famille aurait donné un appareil photo comme jouet ? Ma dernière supposition serait un des reproducteurs de la ferme qui aurait volé, on ne sait quand et comment, un appareil à un visiteur. Quoi qu'il en fût, l'homme face à moi se retrouve en possession d'un cliché qu'il n'aurait jamais dû avoir, ni même apercevoir. Le mâle est, en effet, sciemment tenu dans l'ignorance de ce qui se passe autour de la naissance. Il nous faut bien maintenir une certaine harmonie au sein des troupes ! Et, pour cela, nous avons recours à certains moyens. Les humains sont, par exemple, très sensibles aux images. C'est ainsi qu'on les distrait

dans leurs longs moments d'attente avec des projections de scènes joyeuses et bucoliques, accompagnées d'une musique d'ambiance, simple et enjouée. Mais cette photo-là est tout ce que vous voulez : insignifiante, ennuyeuse, terrifiante pour certains – tout, dis-je, sauf joyeuse. Et l'Homme, pour être calme, a besoin de se faire projeter des images répétées de scènes tranquilles, comme par exemple un train (encore une antiquité) qui défile à travers une jolie campagne (nous avons d'ailleurs une expression qui dit que lorsque les femelles regardent passer le train, elles vont bien). Tout pour éviter l'ennui. Car, nous avons appris que l'Homme est grandement perturbé par l'ennui. Et la perturbation donne lieu, au mieux, à des bêtises, au pire, à des catastrophes.

Je pose à nouveau mon regard sur ce silencieux interlocuteur. Non, décidément, je ne suis pas touché par cette détresse révoltée. Ses yeux ont beau se remplir de larmes, les miens, j'en suis sûr, restent limpides et sereins. J'essaye alors, à mon tour, de l'amener à remarquer

d'autres détails de la photo qu'il a négligés, comme le confort de la chambre, l'exquise beauté des décorations ou le plateau gastronomique servi aux parturientes. La femelle est, en effet, bien nourrie, bien divertie, rarement fatiguée et, normalement, jamais stressée. Que demander de plus de la vie ? Elle passe le plus clair de son temps installée dans un lit confortable aux couleurs vives et gaies à regarder des images animées, pour son plus grand plaisir, tandis qu'un appareil la traite à heure fixe. Elle n'a presque jamais besoin de quitter sa couche – sauf pour les saillies. Tout est fait pour assurer son bien-être. On vient la laver, la changer, la nourrir, lui faire faire des exercices pour entretenir ses muscles, etc. Tous les humains ne peuvent prétendre à pareil luxe ! Quand je songe aux reproducteurs qui vivent nus, à plusieurs, dans un enclos en sous-sol... Certains parmi les miens, épris de justice, trouvent le sort des femelles trop enviable par rapport à celui des mâles. Malheureusement, il nous faudra encore du temps pour altérer les mentalités à ce sujet. On y travaille beaucoup toutefois. Le

groupe dont je fais partie cherche notamment à éveiller les consciences. Nous intervenons dans les écoles et nous organisons régulièrement des manifestations. Cet homme le sait-il seulement ? Non, bien sûr, il ne retient de tout ça que le spectaculaire, le drame figé sur un cliché, telle l’empreinte marquante du fer rouge sur la peau. Nous n’avons pas besoin de cette photo pour prendre conscience que la femelle connaît une grande détresse à chaque fois qu’on lui retire un petit. Et nous sommes aussi sensibles au fait que cela peut durer des semaines, voire des mois. Or, une tristesse prolongée influe sur la production et la qualité du lait. Nous nous sommes donc trituré les méninges pour amoindrir la douleur des mères. On commença par utiliser un ressort purement chimique suffisamment puissant pour que les parturientes ne se rendissent plus compte de ce qui se passait. Cela aurait pu être une solution satisfaisante, mais notre gouvernement a dû, par la suite, essuyer les attaques répétées de redoutables lobbies qui militaient contre la consommation (et la vente) de viande bourrée

d'additifs chimiques. Aussi, avons-nous dû abandonner les drogues dures pour choisir un léger sédatif qui donne de moins bons résultats. Je présume que la femelle de la photo tombe dans la catégorie des sujets pour qui le sédatif ne fait aucun effet. Une autre solution possible serait de privilégier la sphère pédagogique : il s'agirait d'expliquer aux femelles le bien-fondé de nos mesures. Mais cela supposerait qu'elles puissent suivre le raisonnement de nos pédagogues. Cette décision ne fait donc pas l'unanimité. D'autres, parmi les miens, envisageraient de créer une nouvelle religion qui tiendrait les humains dans un étau serré, et ce, afin que ces derniers acceptent de leur plein gré d'offrir leurs services gracieusement en échange d'une après-vie glorieuse et idyllique. Si nous n'avons pas encore trouvé de solution miracle, si nos efforts n'ont pas été jusqu'à présent couronnés de succès, il ne faut pas nous en vouloir ! Ce qu'il faut retenir, avant tout, c'est que nous faisons de notre mieux pour améliorer la situation. Cette photo et ce regard, surtout, sont une insulte à mon

intelligence et à mon mimésianisme.

Je sens le rouge me monter aux joues et cela ne me ressemble pas. Heureusement, sous mon duvet touffu, la peau de mon visage n'est pas visible. J'ai envie de déchirer la photo, mais je ne le fais pas. Je ne voudrais pas sortir de mes gonds. Les Mimésiens ne sont pas réputés pour se mettre en colère. Si peu en vérité, ou alors seulement par jeu. Pourtant, je n'arrive pas à taire mon irritation lancinante. Pour qui se prend cet effronté ? A-t-il seulement le droit de me juger – de *nous* juger ?

— Nous ne sommes pas *ça*, m'écrié-je soudainement en jetant brutalement la photo dans sa direction. Je crois que vous n'avez rien compris de ce que nous sommes. Nous nous nommons « Mimésiens », car, vous vous en êtes peut-être rendu compte, nous aimons imiter, toute proportion gardée, les races que nous colonisons, et ce, dans le but de perfectionner leurs mœurs, d'améliorer leurs jeux, de corriger leurs abus et, surtout, d'éliminer leurs incohérences. Nous ne

supportons pas l'incohérence. Et laissez-moi vous dire que votre race, en particulier, se montra scrupuleusement illogique. C'est sans sourciller que vous avez amené votre propre planète au bord de la ruine la plus complète. Vous vous êtes comportés telle *votre* oie de fête de fin d'année qui vit comme si aujourd'hui ressemblait à hier et comme si demain était un autre jour sans surprise. Or, votre propre planète vous a pris par surprise et, sans notre arrivée impromptue et salvatrice, je n'ose imaginer ce qu'il serait advenu – même de vous. Surtout de vous. Vous semblez dubitatif. Ou alors, vous avez peut-être un insecte sur le nez ? Je vais vous donner le bénéfice du doute et conjecturer que vous pouvez me suivre.

Je ne peux m'empêcher de soupirer à ce moment-là. La victimisation des pauvres humains est un des thèmes qui m'agacent au plus haut point et je n'ai pas fini d'en parler – que cela soit aux membres de mon groupe ou même à ce malheureux sujet. Je me figure bien qu'un individu peut faire preuve de faiblesses qui lui attireront la sympathie ; il sera pris en pitié. Mais les fautes

de sa race dans son ensemble sont inexcusables.

— Vous ne savez pas ce qu'est la Logique, continué-je. Alors, oui, bien sûr, vous vous êtes construit des logiques parallèles pour pouvoir faire fonctionner vos systèmes, mais la seule Logique qui vaille et que vous avez toujours éludée est celle qui assure l'avenir de son espèce. Si vous aviez songé à la survie de votre espèce avant tout, alors vous n'auriez jamais toléré qu'un objet puisse avoir une valeur autrement plus importante que n'importe lequel de vos pairs. Contrairement à ce que fut la vôtre, notre société est centrée sur les Mimésiens, leurs joies, leurs peines, leurs besoins. Or, du temps où votre espèce colonisait l'espace de cette planète, le commerce prévalait sur tout. C'est un peu comme si vous aviez inventé un jeu qui vous a dépassés pour mieux vous contrôler. Aucune valeur noble ne lui arrivait à la cheville. Et tout ce qui pouvait être vendu trouvait sa place naturelle sur le marché des transactions. Vous regorgiez de produits nocifs et inutiles que vous déversiez sur la nature et, pour faire bonne mesure, sur vous-

mêmes. Cela pourrait paraître comique, avec le recul, si les conséquences sur l'environnement, sur la Terre, n'avaient été aussi désastreuses (et elles le sont encore aujourd'hui). Vous nous avez bien facilité la tâche sans même vous en rendre compte. Vous n'avez pas tant été vaincus par une force extérieure que par vous-mêmes. Et vous avez tout perdu ce jour lointain où vous avez abdiqué votre humanité au profit de la Rentabilité, le jour où vous avez privilégié le mensonge à la vérité. Que d'exemples je pourrais vous donner pour prouver mes dires ! Vous avez protégé des sommités qui s'étaient fourvoyées, mais qu'on ne pouvait désavouer à cause de leurs relations. Vous avez invalidé des recherches judicieuses pour sauvegarder la réputation d'un nom ou préserver l'intérêt d'un marché. La rentabilité plutôt que la santé ? Cela n'a pas de sens et vous ne vouliez pas le voir. Comment pouvions-nous vous considérer comme des êtres intelligents ? Vous étiez si primaires. Vous n'avez jamais été matures en tant que race – ou si peu. Un être mature (et adulte) a la capacité de se remettre en

cause. Or vos adultes ont, en majorité, agi sans logique, de façon complètement puérile, pour préserver leur ego au détriment du bien-être de l'espèce dans son ensemble. Pourquoi était-ce si difficile pour vos ancêtres de dire « je me suis trompé » ? Étiez-vous à ce point fermés à toute notion de vérité ? Nous n'arrivons pas à éclaircir cela et c'est ce qu'on essaye de corriger en recréant vos sociétés pour les améliorer. Alors, au lieu de vous plaindre, au lieu de me jeter cette photographie à la face, demandez-vous donc une bonne fois pour toutes : en quoi est-ce que votre race mérite de survivre ?

Je suis allé trop loin. Le sujet se met à sangloter franchement. Il produit, à ce moment-là, des sons gutturaux que je ne comprends pas. Non seulement je l'ai complètement perdu, mais je l'ai aussi désarmé. Il ne sait pas de quoi je parle. Il ne peut le savoir. Et plus je m'énerverai (au risque de l'épouvanter) et moins j'obtiendrai sa coopération. Je ne sais comment réagir face à cette peine. J'entends les battements de son cœur

s'accélérer. Il n'accroche plus mon regard. Il semble prostré, en retrait. Croit-il donc sa dernière heure arrivée ? Mon apparence doit lui paraître terrifiante. Il faut que je me calme. Je me suis égaré dans des digressions qui ne le concernent pas individuellement. A-t-il compris chacune de mes paroles ou bien seulement ma colère ? Tout ça à cause d'une satanée image ! Ah si j'avais été, en outre, accompagné d'un superviseur... Passons. Que puis-je dire maintenant ? Je ne peux laisser tomber. Il me faut simplement changer de sujet en douceur. Ignorer mon éclat. Revenir sur des bases saines. Parler de mon groupe. Oui, c'est ça, se concentrer sur eux. Ils ont souvent aidé des sujets comme celui-là dans le passé. Enfin pas tout à fait comme celui-là non plus.

— Où en étions-nous ? dis-je laconiquement en guise de transition (car je n'attendais évidemment pas de réponse). Je vous ai un peu parlé de mon groupe, n'est-ce pas ? Notre but est de sauver, de protéger des archives, des artefacts ainsi que des spécimens comme vous. En cela, nous sommes bien mimésiens, dis-je avec un sourire.

Ajoutons à cela que les membres de mon groupe ont, en plus, à cœur de faire attention à ce que les protocoles divers qui règlent la vie des humains soient proprement éthiques, proprement mimésiens. Non, bien sûr, vous ne pouvez vous rendre compte de toute l'étendue de notre travail. Et c'est grand dommage, en vérité, car vous vous apercevriez alors que ce que nous faisons n'est ni inique ni illogique. Ceci est le fait d'un manque de compréhension, sans doute, et de communication purement verbale. Après tout, des sujets parlent, d'autres non. (Peut-être existe-t-il des télépathes parmi vous, mais je n'en ai jamais encore rencontré). Les plus loquaces, à l'évidence, sont les domestiques qui vivent au sein de familles mimésiennes. Êtes-vous un domestique ? demandé-je soudainement, une pointe de doute dans ma propre voix.

S'il s'agissait d'un domestique en fuite, me dicte ma raison, nous en aurions entendu parler. Un signalement auprès des services sociaux aurait été fait. D'ailleurs, il n'est même pas pucé. Et puis son âge, son grand âge pour un humain, qu'est-ce

que j'en fais ? Mes soucis principaux avec ce sujet sont, certes, sa provenance, mais aussi son âge. Il est trop vieux pour être consommé, trop vieux pour être un reproducteur (leur date de péremption ne dépasse pas les vingt-cinq ans) et finalement même trop vieux pour être un domestique (les familles adoptent un animal domestique en moyenne de sa naissance à ses quinze ans, parfois dix-huit, avant de le conduire à l'abattoir et d'en prendre un autre). Son âge se rapprocherait plus de celui d'une femelle, mais comment cela se peut-il ? Seules les femelles ont la plus grande espérance de vie (trente-cinq à trente-sept ans à peu près).

— Vous ne voulez toujours pas répondre. Cela vous simplifierait pourtant la vie. Nous aimons tellement, nous-mêmes, simplifier les choses. N'avons-nous pas rendu la vie des hommes beaucoup plus simple ? Vous êtes soit des animaux domestiques stérilisés, soit des bêtes de somme. Vous ne devriez donc pouvoir être issu que de deux endroits possibles : d'un foyer si

vous êtes domestiqué ou d'une ferme si vous êtes un reproducteur. Mais, si malheureusement vous n'êtes pas civilisé, alors il me faut également envisager que vous puissiez provenir de l'au-delà de la Barrière – même si, d'un côté, cela me paraît fort improbable. Ah, je vois que vous n'êtes pas d'accord. Mais que niez-vous, la probabilité ou l'improbabilité d'être originaire de cette zone ?

J'attends une réponse qui ne viendra sans doute pas (ou plus). L'homme ignore le moyen de communication privilégié de ma race et, alors même que je m'exprime dans la langue commune des humains, il est peut-être juste de penser que ses connaissances à ce sujet sont partielles, d'où son absence de paroles. Serait-il, dans ce cas, inculte ou déficient ? Est-il seulement utile de poursuivre ? Bien sûr, les miens ne m'en voudront pas si je n'obtiens pas de réponses tout à fait satisfaisantes à mes requêtes, mais j'aimerais tant... Et, en même temps, j'ai conscience que j'avance dans un tunnel obscur. Je ne suis sûr de rien, mais cela vaut mieux que l'inaction. Et puis, qui sait ? Peut-être un geste ou une mimique

le trahiront-ils ?

— Vous ne voulez pas me dire d'où vous venez ? Très bien. Je prendrai donc mon mal en patience. Peut-être serez-vous disposé à me donner cette information à un autre moment ? Laissez-moi donc, pour le moment, vous parler de notre projet.

Est-ce un semblant de sourire que je détecte ? Les mimiques faciales de ce sujet ne sont guère variées et, en outre, elles sont déroutantes pour un Mimésien. Donnez-moi plutôt de la joie, de la colère ou de la tristesse ! Voilà bien des émotions toutes humaines que l'on sait reconnaître et catégoriser. Ah, quel dommage que je ne puisse entendre ses pensées !

— Pour faire simple, je peux vous dire que nous avons rencontré et protégé des spécimens qui vous ressemblent.

Le sujet semble m'écouter. Il lève le menton vers moi.

— C'étaient des spécimens humains, excessivement poilus, à la peau burinée et plus grands que d'ordinaire. J'ai personnellement

senti chez eux une tentative de communication télépathique encore assez primaire, selon nos standards, mais tout à fait prometteuse.

On dirait que le sujet fronce les sourcils (suis-je en train de l'imaginer?), mais il ne dit toujours rien.

— Sachez donc que ces êtres sont libres ! martelé-je soudainement agacé devant une telle obstination silencieuse. Les membres de mon groupe et moi-même les avons fait relocaliser dans un lieu adapté à leurs besoins. Et nous cherchons maintenant à aider également la race sans poils, c'est-à-dire vous. Que diriez-vous d'appartenir à une colonie ? On ne ferait que vous observer de loin sans vous déranger. Vous auriez votre propre espace. N'est-ce pas là une troisième voie exaltante qui s'ouvre pour l'humanité ?

Le sujet n'est pas gagné par mon enthousiasme. Il semble ailleurs. Je ne saurais dire s'il m'a écouté et compris ou s'il n'a fait que laisser le bruit de mes paroles atteindre ses tympans

sans broncher. Il a récupéré la photo que j'avais laissée tomber à terre et l'a remise dans sa poche de chemise. Il la caresse de temps à autre d'un doigt distrait, comme un précieux trésor. Son visage ne trahit nulle expression. Il baisse les yeux, les ferme puis les lève à nouveau vers moi, après avoir pris une profonde inspiration. Et là, il me scrute presque sans cligner des paupières, pleinement, intensément, comme si le temps lui appartenait. Je ne comprends pas ce regard. Je ne sais que dire de plus. Je viens de lui tendre une perche qu'il ne cherche manifestement pas à saisir. Et puis le moment passe. J'ai l'intuition d'avoir raté quelque chose, mais je ne vois pas quoi. Le sujet a cessé de me scruter. À la dérobée, ses yeux se tournent vers la porte rouge. Pas celle par laquelle nous sommes entrés. Pourquoi la regarde-t-il ? Étrange comportement, en vérité. Un sujet « normal », connaissant bien l'endroit où nous nous trouvons et cherchant à le fuir, choisirait sans doute de passer par une des fenêtres rectangulaires, proches du plafond (bien qu'il doive faire preuve d'une grande souplesse

pour réaliser un tel exploit, ce dont je doute). Alors, pourquoi la porte rouge si c'est bien ça qu'il est en train de fixer ? Nous n'autorisons que des sujets proprement tranquilisés à la franchir – ou, du moins, sédatisés si nous n'avons pas d'autre choix (et nous avons des sédatifs puissants que nous mélangeons à la nourriture et à la boisson). Cela ne me serait donc pas venu naturellement à l'esprit qu'un humain lambda cherche à la passer. C'est un vrai coup de chance qu'un garde ait entendu des bruits inhabituels par ici et que, moi-même, je me sois attardé dans mon bureau plus longtemps qu'à l'ordinaire. La perspective d'aller manger une viande aussi savoureuse que tendre à la cantine était toutefois séduisante, mais quand le devoir nous appelle...

L'homme se laisse aller à terre pour s'accroupir. Il regarde ses genoux et ne m'accorde plus sa vacillante attention. Qu'est-ce que cela signifie ? Considère-t-il seulement ma proposition ? Il a séché ses larmes au fur et à mesure que je parlais et seuls quelques soubresauts à la

poitrine témoignent encore de l'intensité des émotions qui l'ont secoué. Et s'il garde le visage baissé comme une proie qui offre sa tête au chasseur, il a curieusement l'air un peu plus tranquille. Tel le reflet de mon propre miroir, il s'est calmé à mesure que je me suis calmé. Je décide de me taire et de simplement l'observer. Je lui relève délicatement la tête à l'aide de l'une de mes pattes. Il ne proteste même pas. La tempête est passée. Son regard si bleu, si limpide, si tranchant, se noie dans l'invisible. La lueur qui l'avait animé semble l'avoir quitté pour céder, à nouveau, le pas à une indéchiffrable lassitude. Focalisé sur un point au sol, il donne l'impression d'être en train de se déconnecter. Il paraît éteint et peut-être plus soumis. J'ai le sentiment que je devrai m'en satisfaire. Pourtant, et cela me surprend malgré moi, cette torpeur silencieuse m'a l'air plus insupportable, plus démesurée qu'un impatient énervement ou de tempétueuses larmes. L'Homme ne serait-il autre chose qu'excessif ? Les livres d'histoire des humains (encore une antiquité) nous dépeignent des êtres avides

de terres, de pouvoir et de gloire. Toute leur psyché pourrait se résumer en une seule phrase : l'Homme désire intrinsèquement se placer au-dessus des autres. Tout ce qui découle de cette réflexion donne lieu à des émotions stériles et délétères puis à des exactions en tout genre, mues par la jalousie et l'envie : injustices, crimes, meurtres, etc. Mais l'Homme n'est-il vraiment que ça ? Où est l'avidité dans ce regard vide, curieusement serein ? Comme si ce sujet n'attendait plus rien. Il n'est plus désespéré ; il est au-dessus de ça. Désespéré ? Un étrange mot dans notre pensée et dans notre langue. L'expérience m'a appris que, même en apparence désespéré, l'être humain s'accroche à quelque chose. À un dieu quelconque qui viendrait le sauver. À la pitié de son agresseur. À un incident naturel qui ferait diversion et lui permettrait d'échapper à son sort. À tout, mais surtout pas à rien. Car le néant ne s'embarrasse pas de la tristesse, même extrême. Le rien appelle à la tranquillité. S'il n'y a rien à attendre d'une situation, alors pourquoi crier, se lamenter, tempêter en se disant désespéré ?

Ce mot est vide de sens. Ou bien il a été mal employé. L'homme qui pleure sur son sort n'est pas désespéré. Au fond de lui-même, il appelle encore « au secours » même s'il dit ne plus y croire. Il a toujours une attente. Le désespoir véritable, c'est l'absence d'attente. Jamais je ne me serais représenté un être humain capable d'atteindre cet état si prisé chez les Mimésien. Or ce sujet n'est même plus physiquement stressé. Son corps n'est plus voûté. Il a la tête haute et son regard, une dernière fois tourné vers le mien, semble me traverser les chairs comme s'il voyait au-delà de moi, comme si je n'existais déjà plus. Je me hasarde à lui toucher le bras. Sa peau est lisse et sèche. Elle ne frémit pas. On dirait qu'il n'est plus tout à fait là, comme s'il avait trouvé de lui-même, et sans mon aide, le moyen de partir. Je ne m'attendais pas à cela. Voilà bien le premier « sur-humain » que je rencontre ! Est-ce un spécimen unique ou pourrions-nous reproduire cette expérience ? Savons-nous vraiment tout ce qu'il y a à connaître sur les humains ou bien nos interprétations sont-elles parcellaires ?

Le sujet se relève. Étrangement
tranquillisé, imperturbable même ; il attend.
Est-il prêt à me suivre ? Je fais un bond souple
en avant pour dérouler toutes mes pattes qui
s'étaient un tant soit peu ankylosées en raison
de mon immobilité prolongée et je m'avance
vers la porte rouge. L'homme m'emboîte le pas.
Me fait-il dorénavant confiance ? Ou alors est-
ce une illusion ? Est-il vraiment serein ou est-ce
que je perçois encore un léger tremblement de
sa part, sans doute irrépressif, qui subsiste ? Je
suis sans doute un tantinet nerveux moi-même,
mais je dois quand même m'avouer satisfait de
l'issue de notre entretien. Je n'aurais pu rêver
mieux, je pense. Je donne deux coups précipités
puis un troisième plus discret à la porte. C'est
mon code. Une sentinelle, à l'extérieur, nous
ouvre. Bien qu'entraînée à rester impassible, elle
ne peut s'empêcher de jeter un regard surpris au
sujet. D'un claquement de langue, je la rappelle à
l'ordre. Puis, j'invite le sujet à prendre le chemin
de la liberté. Un autre subalterne me rejoint
alors. Je lui fais un signe de tête ; mes directives

n'ont pas besoin d'être verbalisées. Le sujet, quant à lui, ne tremble plus et j'en suis soulagé. Je le vois avancer lentement, sans peur dirait-on, libre comme l'air. Il faut qu'il y croie. Quelques minutes encore et son calvaire prend fin. Quelques minutes encore et il n'a plus à se soucier de rien.

*À tous les poussins mâles qui, vivants, sont broyés
Au nom de notre très sainte Rentabilité,
À tous les cochons que nous engraissons,
Pour notre seul bénéfice, dans des prisons,
À toutes celles à qui l'on ne permet d'être mères,
Parce qu'elles ne sont que des vaches laitières,
À tous les animaux dont la seule existence
N'a de but que de nous remplir la panse,
À tous ces Autres à qui le droit est dénié
De marcher, sans maîtres, à nos côtés et
De partager ce même sol que, tous, nous foulons,
Je dédie humblement cette histoire.
Pussions-nous la garder en mémoire,
À chaque fois que nous est présentée notre pitance,
Saupoudrée de chimie et de souffrance.*

L'attente

Un couple d'une trentaine d'années dîne aux chandelles, un soir d'été, sur le balcon de leur appartement niçois. L'homme est au téléphone. Son épouse attend patiemment.

— Merci d'avoir appelé, maman. Tiens-moi au courant, surtout, s'il y a du changement et même s'il est tard.

— Alors, Alphonse ?

— Toujours rien de nouveau. Son état, au moins, reste stationnaire. Pour l'instant. Je n'ose imaginer ce qu'il en sera quand elle saura pour les enfants.

— Oui, oui, bien sûr, dans un premier temps, c'est normal. Après, si jamais elle s'en

sort, elle aura suffisamment de souci avec sa santé pour ne pas, en plus, s'encombrer avec le passé.

— Que veux-tu dire, par là ?

— Ne me regarde donc pas ainsi, voyons, Alphonse. N'as-tu pas appris à me connaître après dix années de mariage ? On ne se refait pas et je n'ai jamais eu l'hypocrisie de te cacher ce que je pensais, même si et surtout quand c'est loin d'être politiquement correct.

— Et tes remarques m'ont fait sourire, je sais, mais là il s'agit de ma sœur et de mes neveux.

— C'est justement parce que je ne l'oublie pas que je me permets d'être franche.

— Franche ? Oui, la plupart du temps. Tu arranges assez souvent la réalité à ta sauce.

— Tu ne peux t'empêcher de faire ta mauvaise langue ! Mais tu m'as quand même fait un demi-compliment ; je saurai m'en contenter.

— Comme d'habitude, tu ne prends jamais au sérieux mes remarques. Comme mes sentiments. Particulièrement en ce moment. À croire

que ma peine est extraordinaire, à tes yeux.

— Mais ai-je dit qu'elle était anormale ? Non. Alors, sois triste et pleure un bon coup si ça te chante. Vide ton sac, cela te fera du bien... jusqu'au prochain coup de fil.

— Mais est-ce un monstre sans cœur que j'ai épousé ?

— Alors quand cela touche la famille du voisin, mes critiques te paraissent censées et amusantes, mais quand il s'agit de ta sœur et de ses satanés gosses, alors là, je deviens un monstre. Mon esprit reste pourtant le même.

— Piquant et acerbe, oui, comme toujours, il est vrai. C'est moi qui n'ai pas dû me rendre compte assez souvent à quel point.

— Garde tes adjectifs pour toi. Je suis seulement franche et je ne fais que dire tout haut ce que la majorité pense tout bas, de honte.

— Mais qu'est-ce que les gens pensent tout bas, ma chérie, concernant ma pauvre sœur ? J'aimerais bien le savoir.

— Voyons, même si le sujet est viscéral pour toi, tu dois bien avoir eu conscience des

difficultés de ta sœur à élever seule des enfants handicapés. Cet accident de voiture est une bénédiction pour elle, pour eux, pour toi et ta famille, et surtout pour la société. Qui a envie de porter un poids toute sa vie ? Oh, je sens que c'est le moment où tu vas me traiter d'égoïste et pourtant je ne fais que partager d'honnêtes sentiments.

— Alors, si on doit se débarrasser d'enfants handicapés parce qu'ils seraient une gêne, un « poids » pour la société. Que dire des gens malades comme moi ?

— Toujours dramatique, Alphonse. Un cancer, ce n'est pas de l'autisme.

— Attends, attends. Suivons un peu ton raisonnement. Je représente moi-même, à ma petite échelle, un gouffre financier pour la sécurité sociale. Mon traitement est exorbitant et on ne sait même pas si je vais m'en sortir.

— Et que veux-tu que je réponde à ça ? Si tu fais appel à la logique dans un moment d'émotion égarée, vu ce que je fais dans la vie et vu ce que je pense, tu vas être déçu (ou étrangement

rassuré) par ce que je pourrais suggérer.

— Tu as failli me laisser sans voix. M'aimes-tu seulement ?

— Oh, l'amour, l'amour... C'est étrange, tu as toujours connu mon point de vue à ce sujet et tu ne l'as jamais critiqué. L'amour est conditionnel. Au moins sur cette Terre, ou dimension, appelle ça comme tu veux. On dit toujours (ou on le pense), « Je t'aime parce que... » Sans cela, cela n'aurait pas de sens. Et oui, bien sûr, je t'aime, sinon je ne serais pas avec toi. Mais je reconnais aussi que tu es un poids dans une certaine mesure, pas comme l'étaient tes neveux ou comme l'était ta sœur, mais...

— J'apprécierais que tu n'enterres pas ma sœur trop vite. Elle a une chance de s'en tirer.

— Une chance de s'en tirer ? Tu plaisantes, là ! Sans jamais pouvoir marcher un jour ? Elle passerait de mère d'enfants handicapés à handicapée tout court ? Tu crois que c'est la vie qu'elle veut pour elle ? Elle n'en a déjà pas eu jusqu'à présent. N'en a-t-elle pas suffisamment bavé ? Seule au RSA. Personne d'autre que ses

gamins anormaux avec qui converser de la journée ?

— Oh, là, tu vas trop loin ! Tu vas te taire ou bien je...

— Tu vois, tu t'étouffes tout seul. Tu ne diras pas que c'est la cigarette qui t'aura tué au final. Les émotions, n'oublie pas, les émotions sont toujours mauvaises conseillères. Garde-toi bien de t'énerver pour rien. Quelle quinte de toux, quand même ! Ne veux-tu pas t'allonger un peu et ne plus songer à tout ça.

— Non, on n'en a pas fini. Même si tu n'as jamais aimé mes neveux, tu n'as pas à manquer de respect à leur mémoire.

— Oh, ne t'en fais pas, je respecterai leur mémoire puisqu'ils ont enfin rendu service à la nation. Il était temps !

— Comment pouvais-je espérer des excuses de ta part ? Mais là, les bras m'en tombent quand même. J'ai besoin de reprendre mon souffle.

— Oui, bien sûr, c'est moi qui ai le mauvais rôle parce que je dis la vérité. Les gens bien-pensants

n'en font pas plus que moi, mais ils pensent mieux, par définition, n'est-ce pas ? Car je ne t'ai pas vu beaucoup les aider, tes neveux ou ta sœur, quand ils étaient vivants. On ne les invitait pas à partir en vacances avec nous parce que, tu comprends, les garçons étaient trop remuants et on voulait éviter leurs troubles du comportement en public. Tu les appelais de temps à autre, comme le faisaient ta mère ou tes tantes, mais pourquoi, au fond ? Pour les « soutenir » moralement ? Foutaise. Pour ce que cela sert. Non, c'était, bien sûr, pour te donner bonne conscience, pour te dire que tu faisais quelque chose, quand tu ne faisais rien, comme moi.

— Comme toi ? Tu oses me comparer à toi ?

— Arrête de t'offusquer. Tu ne sais faire que ça. C'est navrant, à la fin. Quand as-tu jamais proposé d'aider ta sœur financièrement ? Quand lui as-tu jamais proposé de venir lui donner un coup de main ? Quand as-tu jamais invité tes neveux à séjourner avec nous ?

— Tu n'aurais jamais voulu...

— Exactement ! Mais toi non plus. Rappelle-toi pourquoi nous n'avons pas eu d'enfants. Ben oui, après ta sœur, pourquoi pas nous ? C'était trop risqué.

La sonnerie du téléphone d'Alphonse retentit.

— Bonsoir Ghislaine. Non, il ne peut vous répondre maintenant. Une nouvelle quinte de toux. Mais dites-moi... Ah, c'était à prévoir. Oui, bien sûr, je suis désolée. Je le lui dirai, ne vous en faites pas. Merci et essayez de dormir quand même.

— Parce que tu es vraiment désolée ?

— Mais, bien sûr que je suis désolée pour ta mère et ta famille. Ils se sont inquiétés. Ils ont espéré. Ta mère est même restée tout le temps à l'hôpital. Tout ça en vain, alors, oui, je suis désolée. C'est une réaction normale.

— J'ai du mal à respirer. J'aurais voulu être là-bas aussi. Même quand il y a très peu de chances, on espère toujours. Un peu. Comment cela s'est-il donc passé ? Elle ne s'est pas du tout réveillée ?

— En fait si, le temps de prononcer des mots certainement inintelligibles, mais ta mère a cru entendre les noms des garçons.

— Et tu en doutes ?

— Mais enfin, j'en sais rien. J'imagine qu'elle n'était pas complètement consciente avant de mourir, c'est tout. C'est une possibilité logique. Et puis, on a toujours tendance à forcer l'interprétation. Allez, pleure, je vois bien que tu en as envie. Et tu en as besoin. Ta voix est plus enrouée que jamais. Laisse-toi donc aller.

— Devant toi qui es d'un calme olympien ?

— C'est ta sœur, voyons, pas la mienne. Je ne peux changer ma façon d'être pour elle. Tu me connais quand même.

— Et c'est justement pour ça que je n'arrive pas à me laisser aller. Mais, bizarrement, c'est peut-être aussi grâce à cela que j'arrive à faire preuve d'une certaine résilience.

— Ah, enfin un compliment ! Tu vois que tu te bonifies à mon contact. Oh, ne me regarde pas ainsi, je plaisante.

— Pas toujours évident de le voir.

— Pourquoi ? Parce que tu me trouves cynique ? Mais suis-je cynique ou bien réaliste ? Tu as trop mal à la gorge pour répondre ou bien ne veux-tu tout simplement pas répondre ? Enfin, passons. J'ose espérer que tu reconnais quelques fois ma valeur, au moins en ton for intérieur. Après tout, je t'aide à garder les pieds sur terre. Je t'apporte une certaine objectivité qui te manque au quotidien afin de mieux appréhender le monde.

— Le monde ? Quel monde ?

— Parce qu'il y en a plusieurs, peut-être ?

— Oui. Selon ta façon de le voir.

— Mais arrête avec ta philosophie à deux balles ! Il n'y a qu'*un* monde, celui qu'on construit et améliore au jour le jour : par notre travail, notre ténacité et notre discipline. Sans ces boulons en parfait état de fonctionnement, le système tout entier s'écroulerait.

— Mais dans quel monde vis-tu ?

— Ah, ça, c'est la meilleure ! C'est plutôt à toi de te poser cette question parce que tu ne

comprends absolument pas le monde dans lequel on vit. Notre société, pour être rentable et fonctionnelle dans la durée, a besoin d'individus courageux qui agissent, qui font leur part. Elle n'a que faire des pièces défectueuses.

— Que faire, dans ce cas, de tes parents à la retraite, et tous les retraités par ailleurs, dans un tel monde ?

— Remettre mes parents sur le tapis, c'est ta petite vengeance ? Bien piètre, en vérité. Mes parents sont toujours actifs, à leur manière, ils ne sont pas un poids mort, comme la plupart des autres retraités, car ils consomment toujours.

— Ah oui, j'avais oublié ce trait humain si fondamental. Être consommateur, c'est fonctionnel.

— Bien sûr.

— Et les bébés, les enfants ?

— Ils font consommer leurs parents. Ils ont toujours besoin d'un tas de trucs et de bidules, c'est un marché juteux, au fond. Puis, par l'éducation, on leur fait comprendre très vite ce que rentabilité, compétition et consommation

veulent dire. Sans la compréhension et l'application de ces concepts, notre société irait à vau-l'eau. Arrête de me faire dire ce que tu sais déjà.

— Je voulais être sûr que tu aies bien résumé ce qui, à tes yeux, faisait toute la richesse et la complexité de l'âme humaine. Et bien, si ça, c'est ton monde, je ne veux plus en faire partie. Ne crois pas que c'est un coup de tête. Je songe à te quitter depuis longtemps. Pas seulement par altruisme, je l'avoue — j'ai aimé que, par amour, tu aies pris soin de moi, quand tu l'as pu. Mais aussi, à cause de la douleur. Malgré la morphine, la douleur est là, tapie dans un coin, toujours prête à resurgir, telle une vipère aux aguets. Et, enfin, par manque de foi ou d'espoir. Je préfère avoir choisi de te quitter. C'était plus facile de le faire devant toi. Ce dîner aux chandelles, c'est mon dernier pied de nez.

— Mais Alphonse, pourquoi enjambes-tu le balcon ? Non, ne fais pas ça ! Tu es fou, tu as perdu la tête !

Je suis sous le choc, c'est normal, reconnaissons-le. Je sais que cela passera. N'oublions pas d'être

*pragmatique avant de se laisser envahir par le chagrin
(normal, mais, sur une vie, momentané) d'un tel départ.
Au fait, est-ce qu'il ne vaudrait mieux pas parler
d'accident plutôt que de suicide auprès des assurances ?*

Si vous le voulez bien

— **A**h, c'est vous qu'on m'amène aujourd'hui. Entrez et installez-vous confortablement dans mon fauteuil. Vous m'avez bien entendu. Et si vos menottes vous gênent, vous m'en aviserez. Pardon, qu'essayez-vous de dire ? Vous souhaitez savoir ce que je suis en train de faire ? Bien, mon rôle, pour l'instant, est de m'allonger sur ce divan et de vous parler. J'en profite pour prendre mes dossiers ; je n'ai pas un ordinateur en tête (et je n'en veux pas). Alors, voyons, qu'avez-vous donc fait ? Est-ce un crime ou un délit ? Non, ne me dites rien. J'ai tout là, bien notifié sur mes fiches. Je me targue d'être ordonné, voyez-vous.

Je m'y retrouve en un rien de temps. Ah, voilà la vôtre. Hmm, hmm, en effet, c'est grave. Comment avez-vous pu en arriver là ? Comment peut-on encore se permettre de faire ce que vous avez fait, à notre époque ? C'est tout à fait singulier de la part d'une personne normale. Mais je suppose que vous avez déjà tout raconté au juge. Désolé, je ne suis plus les procès ; il y en aurait trop et j'ai beaucoup de travail. De toute façon, vous n'êtes plus là pour parler, mais pour écouter. C'est à moi qu'il appartient de faire preuve de pédagogie pour tout vous réexpliquer depuis le début puisque, à l'évidence, quelque chose s'est mal passé dans votre éducation. Personnellement, je ne sais pas trop à quoi cela va vous servir, mais je ne peux aller à l'encontre des ordres de l'Ordonnateur, n'est-ce pas ? Peut-être que voir la lumière est source de bienfait quand, au demeurant, on arrive au bout du chemin. Quoi qu'il en soit, tout doit être bien consigné dans votre dossier, tel que le prévoit la loi du Supra-Gouverneur, et je me dois de noter scrupuleusement la façon dont vous avez reçu mon enseignement.

Je suis le Révélateur, après tout, et même si vous en avez déjà été informé, je doute que vous sachiez exactement en quoi mon rôle consiste.

Là, je prends un moment pour examiner attentivement l'individu. Je guette une réaction inattendue qui, jusqu'à présent, n'est jamais venue. En général, les personnes comme lui ne soutiennent pas mon regard. Et, effectivement, celui-ci ne déroge pas à la règle : il ne me laisse pas considérer le miroir de son âme ; ses yeux se posent sur le sol.

— De ce gouvernement, reprends-je, je suis le membre qui passe le plus inaperçu, même si, dans notre système égalitaire, nous avons veillé à ce que chacun ait un rôle d'égale importance. Ce sont juste les médias, et *a fortiori* le peuple, qui me méconnaissent. Mais, entre nous, je peux bien vous avouer que cela est tout à fait à propos. Ma propre importance dépend de ma discrétion. Et je suis quelqu'un de très, très discret. D'ordinaire. Car aujourd'hui, spécialement et de façon exceptionnelle, je vais pouvoir vider mon sac et me décharger de certaines lourdes

responsabilités qui m'incombent et dont je n'ai le droit de parler à quiconque. Sauf à vous.

L'homme qu'on a installé à mon bureau a un faciès des plus normaux. Je le dévisage un instant. Des cheveux ternes, d'une couleur indéfinissable, coupés au carré. Des petits yeux noirs, un front étroit, un long nez droit et des lèvres très fines. C'est à peine si on le remarque. Ni beau ni laid. Il passerait inaperçu dans une foule. C'est à la fois profondément déconcertant et fascinant de se rendre compte que la normalité est le terreau sur lequel fleurissent les pires criminels. Le monstre, au contraire, sera détecté en un rien de temps. Il est visible. Pas l'homme normal. Cette pensée me fait frémir. Je plonge mon regard dans le dossier sur mes genoux pour m'aider à faire bonne contenance. Je me dois d'être calme, froid et direct. Je ne suis pas censé m'investir émotionnellement dans ce que je fais.

— Désolé si je vous donne l'impression de vous faire la leçon, mais... en fait, oui, c'est exactement cela ; je vous fais la leçon. Et à dessein.

On va commencer par mon nom. Vous rappelez-vous comment les choses fonctionnent ici ? Une fois intégrée au système du pouvoir, notre fonction devient notre nom, et ce, jusqu'à ce que nous changions de fonction, dans cette vie ou dans je ne sais quel au-delà. Vous pouvez donc simplement m'appeler Révéléateur. Mes proches me nomment Rêve également et je trouve ce diminutif à la fois poétique et approprié. Car quel Révéléateur n'offre-t-il pas du rêve – le rêve de l'information dont nous sommes tous friands. Je suis le maillon du système qui en sait le plus et qui en diffuse le moins. Je choisis, en effet, toujours avec grande circonspection les informations à diffuser. Le tout est surtout de ne rien dire qui puisse incriminer la responsabilité d'une personne du gouvernement. Dans notre royaume, c'est le système, dans son ensemble, qui est responsable, pas l'individu.

Je m'arrête un instant pour contempler l'effet de mes paroles. Je dois dire que j'en suis assez fier, depuis le temps que je les travaille.

L'homme me regarde alors avec une insolence non feinte. Quelle surprise ! Comment ose-t-il seulement ?

— Oui, je sais, vous êtes un individu vous-même et vous êtes coupable. Mais vous ne faites plus partie du système ! martelé-je. Vous êtes seul et personne ne vous représente. C'est quand même vous qui avez osé écrire...

Je n'arrive pas à me souvenir des mots les plus marquants du criminel et je ne me hasarde pas à faire une citation approximative. Je jette un œil à mon dossier.

— On vous a finalement attrapé. Dites-moi, vous vous êtes permis des propos bien cavaliers, voire carrément infamants. Vous avez été taxé de négationnisme. Il était temps qu'on vous trouve. Il faut éviter de farcir la tête des gens avec des idées... par trop révolutionnaires. Tous les gouvernements, même les démocraties d'hier, ont toujours fonctionné selon ce principe de base. On fait semblant d'éduquer, pour mieux désinformer. Et par l'éducation qu'on pourvoit, on crée un moule, une norme, et chacun se doit

d'être fier d'y appartenir.

— Même s'il s'agit d'un mensonge ?
rétorque l'homme, l'œil mauvais.

Sa voix me déconcerte quelque peu. Elle sonne tel un croassement rauque. L'homme se frotte la gorge tant bien que mal. On a été rude avec lui, avant de me l'amener. Je n'apprécie guère ces démonstrations de violence, mais je suppose qu'elles sont parfois nécessaires.

— C'est le groupe qui fait la fierté de l'individu, expliqué-je. Peu important les fables ou demi-vérités, elles ont leur utilité, elles sont porteuses de leçons. Et la leçon la plus élémentaire à retenir est tout simplement celle-ci : à plusieurs, on est plus forts. Ensemble, on est unis. N'est-ce pas tout ce qui compte ? N'avons-nous pas là la seule vérité à connaître ? Vous l'avez d'ailleurs déjà sue, il n'y a pas si longtemps. Vous faisiez partie du groupe, je vous le rappelle, et non pas des Rebut. Vous n'étiez pas un si mauvais maillon non plus, en outre. Quel gâchis, ne trouvez-vous pas ? Vous auriez pu prospérer dans un monde ordonné de façon quasi parfaite.

Comment en êtes-vous donc arrivé là ?

L'homme ne me quitte plus du regard. Il ne répond pas, mais je crois que, finalement, je n'en ai cure. Toutes les questions que je peux lui poser n'ont pas pour ambition réelle d'obtenir une réponse. Telle est l'affaire du juge. Pour ma part, j'ai besoin d'une personne qui m'écoute plus que d'un interlocuteur dans ces moments de stress intense lié à un travail pour lequel je suis pourtant parfaitement formé.

Je me lève un instant. Les pauses ne m'incommodent guère. Il m'arrive même, parfois, de m'assoupir pendant ces longues séances. Et, bien qu'il m'appartienne de retranscrire tout ce qui se passe entre cet homme et moi, je n'ai, pour une fois, pas de plan prédéfini à suivre. Je peux accélérer les choses (et cela m'est déjà arrivé), comme prendre mon temps. Par la fenêtre, je peux voir des gens s'aligner devant un véhicule en partance pour une destination inconnue de tous. Des Rebutés ! Un léger frisson me parcourt le dos. Mon regard se tourne à nouveau vers l'homme

attablé. Comprend-il pourquoi il est là ? Il ne croit visiblement pas qu'il peut obtenir non pas sa libération, bien sûr, mais plutôt sa rédemption. Et bien au-delà de sa rédemption, ce qui importe est la pérennité du bien-fondé de notre système.

— Ce soir, dis-je, permettez-moi de vous raconter une histoire, ou plutôt la partie d'une histoire que vous ne connaissez pas. Laissez-moi vous convaincre, à travers *mon* histoire, à travers *mon* travail et celui de *mes* collègues, que notre système est absolument fondamental. Et, je daignerai vous poser des questions, non pas parce que votre histoire m'intéresse personnellement, mais parce que vos réponses sont susceptibles d'abonder dans le sens de ma démonstration. Alors, pour commencer, je vous dirai que je suis finalement un homme simple. Mon mode de vie est lui-même simple et discret. Je classe des fiches. Cela fait aussi partie de mes tâches. J'aime l'ordre et ce que je fais me satisfait. Mes numéros sont toujours parfaitement tracés. Mes dossiers sont toujours bien rangés. J'ai même inventé un

système de couleurs et de chiffres pour mettre bien tout à sa place. Tout a une place bien définie. Notre bonheur consiste à en avoir conscience pour s'en contenter. Un être insatisfait est un être malheureux. Et j'ose espérer qu'ils ne sont pas légion. Nous aimons savoir que les gens sont contents de leur sort. C'est tellement plus agréable, non ? Chacun profite ainsi davantage des plaisirs à sa portée. Comme tout le monde, j'aime jouir de menus plaisirs moi-même, une fois le seuil de la porte franchi. Le soir, je rentre chez moi pour apprécier un délicieux repas décongelé que j'arrose d'un bon verre de limonade, tout en guettant les nouvelles sur l'écran géant de mon salon. J'en suis très fier ; j'ai réussi à obtenir l'écran le plus grand de tout l'immeuble ! Il mesure deux mètres de haut et quatre mètres de large. Comme vous le savez, l'écran a remplacé l'obsolète poste de télévision. Il reste allumé quasiment en permanence ; c'est devenu une coutume chez moi. Je me dois d'être toujours prêt à recevoir les nouvelles de mes superviseurs, collègues ou subordonnés. Une réunion, par

exemple, peut être décidée au dernier moment par n'importe lequel des membres du gouvernement – il n'y a pas d'ordre de préséance. Aussi avons-nous le besoin vital d'être toujours connectés. À plusieurs, nous sommes plus efficaces. Les individualistes d'antan, au contraire, ne recherchaient qu'une gloire transitoire et égoïste qui, bien souvent, ne bénéficiait pas au groupe dans son ensemble. On travaillait par ailleurs trop vite comme si vitesse et rendement étaient synonymes. Depuis, nous avons appris à travailler lentement. Autrefois, tout allait trop vite et nous ne prenions même plus le temps d'apprécier quoi que ce fût. Aujourd'hui, nous sommes fiers d'avoir appris à décomposer chacune de nos tâches, même la plus simple, et à tout faire vérifier par un superviseur, lui-même supervisé par un collègue que, dans nos nouvelles hiérarchies circulaires, nous pourrions très bien être en train de superviser nous-mêmes. L'idée première, donc, est que le superviseur est un supervisé. La symbolique de la pyramide dans notre société a cédé le pas à celle du cercle. D'ailleurs,

tout ce qui est arrondi est plus beau, vous ne trouvez pas ? Nos immeubles sont ronds, nos locaux sont ronds, nos moyens de locomotion sont ronds. Le cercle est devenu l'emblème de la beauté suprême dans le royaume de Fange. Nous étions une république il y a quelques décennies de cela, mais, suite à une élection où personne n'avait voté, le pays est devenu un royaume avec une monarchie de Gouverneurs qui se succèdent de génération en génération. Et comme nous faisons bien les choses, le Gouverneur, lui-même, est supervisé par un Supra-Gouverneur, lui-même surveillé par le Révélateur, c'est-à-dire votre serviteur. Mon rôle n'est donc pas des moindres, même si j'ai moi-même mes propres superviseurs qui sont l'Ordonnateur et le Rectificateur.

— Nous avons appris également à décomposer les ordres, reprends-je, après un silence. C'était mon idée et je n'en suis pas peu fier. Par conséquent, si le Gouverneur a un ordre impopulaire à donner, il n'en

est pas responsable. Il ne fait que mettre en œuvre et signer un projet inventé par le Supra-Gouverneur, un autre superviseur-supervisé qui tombe directement sous mes ordres et qui, lui, ne signe jamais rien (il n'est ainsi pas responsable des projets qu'il fait signer). Le rôle du Supra-Gouverneur, fondamentalement, est de méditer. Il médite et je vérifie qu'il médite bien. Puis, il me fait part du fruit de ses méditations et je l'aide, par le biais de nos échanges, à y trouver de l'ordre. Je suis le révélateur du fil rouge de sa pensée, en quelque sorte. J'ai eu donc ainsi l'honneur de lui révéler sa propre inquiétude liée à la surpopulation des indésirables. Trop de gens à alimenter, à faire fonctionner quand il y a de moins en moins d'emplois pour tous... Je lui ai alors glissé une idée que je vous soumetts également sous forme de questionnements : de qui peut-on honnêtement se passer dans une société rentable ? Qui donc ne correspond pas (ou plus) à la norme souhaitée ? Nous étions, en effet, trop nombreux à profiter des largesses que le pays avait à offrir. Il nous fallait réfléchir à ce que

l'on allait faire des indésirables, des Rebutés (et ce, pour leur bien, évidemment). Les Fangeais, de par leur nature, présentent l'homogénéité. Ils ont donc horreur de la différence, vous auriez dû vous en rendre compte. Le Supra-Gouverneur a été proprement emballé par ces réflexions dérivées de notre fructueux entretien. Et quand il est passionné par un sujet, on sait tous que l'on va faire du bon travail. De ce fait, on a continué à creuser sa pensée ensemble. Et celle-ci s'est focalisée, naturellement, sur les anormaux. Ce fut son grand travail. Il a songé, en particulier, aux autistes. En effet, notre monde n'est pas fait pour eux. Ils pensent différemment. Ils ne voient pas ce qu'on voit. Ils sont trop francs, trop honnêtes, trop doués dans ce qui accapare leur attention. Certes, leur quotidien ritualisé a du bon, mais le gros souci avec eux, c'est que, contrairement aux normo-pensants, ils n'obéiront jamais à un ordre qu'ils ne comprennent (et n'acceptent) pas. Or, on ne s'attend pas à ce que des boulons soient doués de raison. Les enfants qu'on envoie à l'école sont juste censés s'insérer plus tard

dans une société façonnée pour eux (et non par eux). On leur demande de suivre un chemin balisé et de ne surtout rien révolutionner. Il n'y a que la « norme » qui compte ! D'ailleurs, vous êtes-vous déjà amusé à chercher les antonymes de ce même terme dans un dictionnaire ? Vous n'y trouverez que des mots extrêmement péjoratifs comme « bizarrerie », « aberration » et « difformité ». Voilà bien qui prouve que l'être humain ne supporte pas ce qui va à l'encontre de la norme. Le contraire de la norme, c'est le mal. Vous êtes soit un normo-pensant, soit un monstre. Il n'y a pas de milieu. N'est-ce pas là une pensée profonde ? Mais ce que je vous dis là n'a pas été couché ainsi sur le papier. Il nous a fallu du temps pour mûrir notre réflexion. Initialement, le Supra-Gouverneur a juste dit à son subordonné, « Il faut faire quelque chose pour les autistes, sans oublier les autres handicapés. » Le Gouverneur eut ensuite pour tâche de préciser la pensée du Supra-Gouverneur. Il annonça donc à l'Assembleur, « En ce qui concerne les autistes et autres incurables, ils coûtent de

l'argent à l'État, ils ne sont qu'un fardeau pour eux-mêmes et pour les autres. Si nous les retirons de la société fangeuse, tout le monde en bénéficiera.» Puis, il décomposa l'ordre donné en plusieurs étapes, suffisamment vagues pour que chacun de ses subordonnés pût y mettre son grain de sel en donnant un ordre précis à son propre subordonné, un ordre qui dans les grandes lignes suivît la stratégie déployée par le Gouverneur (nous avons des idées, chacun à notre poste, mais nous laissons nos subordonnés les mettre en œuvre). Son subordonné direct, l'Assembleur, rassembla les handicapés et certains membres de leurs familles (on ne sait jamais, au cas où le handicap serait contagieux). Puis, vint le Trieur qui se chargea de catégoriser les handicapés. L'Assembleur et le Trieur ont donc eu pour tâche de trouver des places dans des centres de réhabilitation à ceux que l'on pourrait nommer les « anti-consensuels ». Ils ont commencé par les aveugles, les malentendants, les handicapés physiques et puis, surtout les autistes. L'autisme devenait un problème grandissant

dans notre société. Chaque année nous trouvions de plus en plus de cas et nous ne savions qu'en faire. Non, ne m'interrompez pas, s'il vous plaît. Je me rends compte que le problème est loin d'être réglé, mais nous progressons. Je récapitule donc. Après les autistes, vint le tour des dysphasiques, sans perdre de vue les dyslexiques, les dyspraxiques, les dyscalculiques, les hyperactifs, les déficients intellectuels, les trisomiques, ceux qui lisent trop, les enfants précoces et j'en oublie. Le Classificateur s'est ainsi chargé de catégoriser ces gens en fonction de leur pathologie. Il leur a ensuite donné un signe distinctif à coudre sur chacun de leurs vêtements, en fonction de leur handicap. Le Correcteur a corrigé les erreurs éventuelles du Classificateur. Le Rectificateur a corrigé les erreurs éventuelles du Correcteur. Puis, le Trieur a trouvé les wagons adéquats pour faire partir ces gens dans des lieux tenus au secret par le Révéléateur – votre serviteur. Le Révéléateur, devenu un champion de la recherche de destinations secrètes, a trouvé les lieux idéaux pour tous et en a donné les clefs

au Supra-Gouverneur. Ce dernier ne sachant pas à quoi servaient celles-ci (voilà une chose convenue dans notre système), les a rangées dans un tiroir de son bureau, prévu à cet effet. Personne n'est alors responsable de quoi que ce soit. À la fin, l'Annonceur du gouvernement avertit le Supra-Gouverneur que le problème des handicapés et des autistes est, presque complètement, réglé. Notre chef et guide peut donc ensuite se reposer et méditer à un autre problème qui mérite une solution plus ou moins urgente.

— Que deviennent ces clefs ? Qu'est-ce qu'en fait le Supra-Gouverneur si le tiroir déborde ? s'enquiert l'individu, un peu abruptement à mon goût.

— Vous m'en demandez trop. Je l'ignore tout simplement. Il y a sans doute une personne assurant le ménage qui les déplace dans un autre tiroir. Cela relève de l'autorité de quelqu'un d'autre. Ce n'est plus mon problème.

— Mais ces clefs, il y a bien des gens qui les utilisent régulièrement ?

Je le regarde alors une minute. L'homme semble en effervescence, mais il est difficile de dire s'il est surexcité, exaspéré ou profondément anxieux.

— Je me trompe ou vous nourrissez un intérêt pervers pour les handicapés, peut-être pour les autistes. Si c'est bien le cas, il y a de quoi s'interroger. Ce n'est pas une distraction normale.

— J'ai un fils autiste.

Ah, j'avais omis ce détail. Cela doit forcément figurer dans son dossier. Honte à moi ! Cela ne me ressemble pas d'être si négligent.

— Vous en aviez un ? demandé-je.

— Non, s'insurge le criminel, j'en *ai* un ! Il n'est pas mort ! On me l'a juste enlevé. La police a débarqué un soir sans explication dans la rue des rosiers...

— Ah oui, je vois à quel évènement vous faites allusion, dis-je après un instant de réflexion. Un terrible dysfonctionnement ! Pas assez de pédagogie ! Si cela peut vous rassurer, c'est le Trieur qui a dérapé. Il a été depuis

remplacé et se trouve maintenant en centre de réhabilitation.

— Et mon fils ? Et les autres enfants ? Où sont-ils ?

— En lieu sûr. Ne vous faites pas de souci pour eux. Tout va pour le mieux.

— Mais où exactement ? Et qui s'occupe d'eux ?

— Je n'en dirai pas plus. Mais n'ayez pas l'air si contrit, tout va bien. C'est plutôt pour vous qu'il faut s'en faire. Vous vous êtes rendu coupable de sérieux délits tout de même : distribution de tracts interdits, manifestations illégales (alors que chacun sait qu'une manifestation aujourd'hui ne peut être composée de plus de dix personnes), complotisme avéré (vous avez remis dogmatiquement en cause notre système et notre classe politique au lieu de les comprendre), etc. Mais, là où vous vous êtes complètement fourvoyé, c'est lorsque vous vous êtes inspiré de ce texte d'un pasteur allemand, qui n'a plus pignon sur rue de nos jours (loin de là !), pour protéger des Rebutts. Vous avez l'air surpris. Est-ce que

je me trompe ? Est-ce bien vous qui avez diffusé les lignes suivantes... Attendez, j'avais le passage sous les yeux. Ma vue n'est plus ce qu'elle était. Ah, oui, le voilà :

« D'abord, ils sont venus chercher les autistes, et je n'ai rien dit, car je n'étais pas autiste.

Puis, ils sont venus chercher les handicapés moteurs, et je n'ai rien dit, car je n'étais pas handicapé moteur.

Ensuite, ils sont venus chercher les mal pensants, et je n'ai rien dit, car je n'étais pas mal pensant.

Enfin, ils sont venus me chercher, et il n'y avait plus personne pour s'exprimer ouvertement en mon nom. »

— Ah, c'était bien vous, je vois que nous sommes d'accord. Alors, pouvez-vous me dire ce qui vous a pris ? Vous connaissiez pourtant

la volonté du Supra-Gouverneur à l'égard des êtres qui... enfin, je veux dire, qui ne sont pas comme nous. Cela a été annoncé dans tous les foyers de Fange, à plusieurs reprises. Vous n'avez pas pu manquer pareille nouvelle !

C'est à s'en arracher les cheveux ! Voilà que je me dois maintenant de justifier la juste éviction des Rebuts de notre société (une éviction qui, malgré tout, n'est la responsabilité de personne en particulier, je tiens à le rappeler). Comme si nos livres d'histoire et d'éducation civique ne l'avaient pas déjà fait !

— Vous recherchez des monstres, c'est ça ? demanda l'homme laconiquement. Partez donc en chasse de vous-même !

— Mais quelle arrogance ! m'insurgé-je soudainement. Nous ne sommes pas des monstres ! Nous réhabilitons les Rebuts pour qu'ils puissent s'occuper de certains secteurs d'activités un peu oubliés de l'économie. Certes, ils ne sont pas vraiment intégrés à la société. Certes, ils vivent loin de nous. Mais ils ont

toujours une utilité. Le Classificateur note bien que les secteurs d'activité liés au bois et aux fleurs sont en plein essor grâce à eux. Comment ? Je l'ignore et je m'en fiche. Ce qui compte, c'est ce qui est inscrit sur mon papier.

L'homme me regarde soudainement avec une profonde tristesse mâtinée d'un je-ne-sais-quoi d'assez perturbant. Serait-ce de la pitié ? Je secoue la tête malgré moi. Cet homme a juste perdu de sa superbe et c'est normal, vu les circonstances. Envolé le cynisme. L'affliction peut bien l'abattre maintenant. Il aurait dû réfléchir, avant, aux conséquences de ses actes. Mais comme je suis loin d'être un *monstre*, je peux bien me permettre de lui apporter un certain soutien moral. Cela ne mange pas de pain et cela l'aidera à se sentir un peu mieux.

— Voyons, voyons, n'ayez pas l'air si catastrophé. Je ne suis pas votre ennemi et je ne suis pas responsable de ce qui est arrivé à votre fils (qui va quand même bien, je le souligne). Je ne suis pas dans la tête du Supra-Gouverneur et je n'ai aucune prise sur ses décisions. Je me

contente de le superviser.

— Mais qui révèle ses désirs sinon vous ? N'êtes-vous pas la personne la plus importante du gouvernement ?

— Non, non. Du tout. N'avez-vous pas écouté ce que je vous ai dit sur notre hiérarchie circulaire ?

— Cela reste anecdotique.

— Anecdotique ? Mais c'est ce qui fait la richesse de notre système. Rien ne dépend de la décision d'un seul individu. Nous formons une entité constituée de plusieurs personnes dont aucune ne peut véritablement prévaloir d'un pouvoir supérieur aux autres. C'est un système égalitaire et équitable, une hiérarchie sans hiérarchie. Le rêve devenu réalité !

— Il n'en reste pas moins qu'on laisse à une personne le soin d'avoir des idées.

— Oui, mais des idées vagues. Ce sont plutôt des prémices d'idées, je dirais.

— Des idées tout de même et des idées que vous contribuez à façonner.

— Non. À révéler ! Il y a une différence. C'est en discutant avec le Supra-Gouverneur que je l'aide à formuler ses prémices d'idées (j'insiste sur ces mots). Allongé sur le divan de mon cabinet, je l'invite régulièrement à me faire part de ses joies, de ses tourments liés à la vie politique. Et je prends des notes. Sachez que bien souvent, ces notes ne donnent rien de concret. La révélation des idées est un travail de longue haleine et un travail qui peut le plus souvent s'avérer stérile. Pour accoucher d'une seule petite idée, il nous faut des heures et des heures de discussion, parfois même des jours, des semaines. Vous ne voulez pas vous en rendre compte et c'est fort dommage !

Je ferme les yeux et me laisse aller à un instant de détente, plénier et mérité. Répéter sans arrêt les mêmes choses à des renégats est exténuant. Quand je les ouvre à nouveau, je découvre avec stupéfaction que mon prisonnier me fait face, debout, sans ses menottes, avec une arme à la main, pointée vers moi. C'est le plus grand coup de théâtre de ma vie !

— Je vais vous poser les deux questions qui m’importent, calmement. Où est mon fils et qui s’occupe de lui ?

Que répondre à cela ? Je risque ma vie à ne pas répondre, mais, si je lui dis la vérité, restera-t-il lui-même imperturbable ? Appuiera-t-il quand même sur la gâchette ? Je dois me répéter que ma vie n’a que peu de poids. C’est une pensée rassurante qui doit me permettre de gagner du temps afin de continuer à bien faire mon travail. Après tout, ma vie a été longue et, d’ici à trois ou cinq années, j’aurais été obligé de laisser ma place à quelqu’un d’autre pour faire moi-même un grand saut vers l’inconnu : envisager la réhabilitation. Quel gâchis tout de même ! Quand je pense à mon expérience, à ma façon d’agir et de travailler... Tout cela réduit à néant ! Mais, trêve de sentimentalité ! Je ne suis pas de ceux qui fléchissent, qui perdent foi en notre système. Ces pensées ne devraient pas me traverser l’esprit, même en ce moment. Réfléchissons à la marche à suivre. C’est difficile, car rien ne m’y préparait. Rien de tel n’était jamais arrivé ni à moi ni

à aucun autre Révéléateur avant moi. Que faire ? Allons, un peu de courage, il nous faut bien improviser pour lui donner le change. Finalement, cela n'a que peu d'importance que lui, prisonnier du système, sache ce qui est advenu de son fils, non ? À condition qu'il n'ait aucune chance de le répéter.

Mais, pour l'heure, je ne trouve plus mes mots et l'homme me lance un sourire narquois, à ce qu'il me semble. Comment ai-je pu tomber aussi bas ?

— Je suis patient, reprend le prisonnier, mais cela ne veut pas dire que j'hésiterai à faire ce qui est nécessaire à notre cause.

— Votre cause ? Quelle cause ?

— Vous croyez peut-être que j'en suis venu là, seul ? Nous sommes nombreux. Vous faites partie du gouvernement, d'une petite élite, d'un régime que vous nommez « égalitaire ». Toutefois, nous, nous sommes les petites mains et vous ne saurez jamais combien nous sommes. Ainsi, malgré votre parfait système de surveillance, vous

n'étiez pas au fait que plusieurs de nos gens travaillent directement dans ces lieux. Cette clef ne vient pas de nulle part. Cette arme n'est pas tombée du ciel. On me les a données. Vous semblez perplexe. Cela fait du bien de vous voir sous un angle peu familier. Craignez-vous de perdre votre fonction ?

— Il y aura toujours un Révélateur, quoi que vous fassiez.

— Peut-être. Mais cela ne serait plus vous.

— Cela n'a pas d'importance. Ce qui compte, c'est que le système perdure. Je m'appelle Révélateur et mon nom est immortel !

— Oui, je m'en doutais. C'est pour cela que ce n'est pas votre vie qui est en jeu.

Et sur ces mots, l'homme, par une succession de gestes rapides, me prend la main, y dépose l'arme à feu et la pointe vers lui. Il a une telle force que je ne peux ni baisser le bras ni me débarrasser de l'arme. J'ai l'impression d'être devenu une marionnette dont les fils se sont emmêlés. Que s'est-il passé ? Comment puis-je être si gauche que je n'arrive plus à réagir

convenablement ? Mon regard reste fixé sur l'arme dans ma main, pendant un temps indéfini, une minute ou une heure, je ne sais plus. Enfin, je me surprends à lever les yeux vers l'individu. Je ne pensais pas qu'un homme si commun était capable d'une telle inflexibilité et d'une telle vigueur. Que veut-il m'obliger à faire ? À le tuer ? J'en suis incapable. Je me refuse d'être responsable de ça. Cet homme doit être proprement exécuté, comme l'a prévu le système. Mais pas comme ça. Et certainement pas de ma main. Je ne suis pas et je ne serai jamais un bourreau (je ne me suis pas, d'ailleurs, dirigé vers cette voie professionnelle à dessein).

— Où est mon fils ? La voix de l'homme sonne dure, cassante, sans concession.

— Je n'ai pas son numéro de série. Honnêtement, je ne sais plus. J'ai des troubles de la mémoire que je cherche à compenser depuis des années. Mais, son dossier se trouvera forcément aux archives. Et j'ai tout rangé numériquement !

L'homme semble pousser un soupir de lassitude.

— Il n’y a pas de nom ?

— Non.

— Alors, comment faites-vous pour...
Enfin, comment retient-on des séries de chiffres ?

— On ne les retient pas, dis-je en évitant son regard.

— Rassurez-moi sur un point au moins :
il doit y avoir un nombre assez limité de lieux où
se trouvent ces personnes ?

— Assez limité, on peut le dire ainsi. Je
peux faire un effort pour m’en souvenir.

— Qui s’occupe de lui et des autres ?

— Ah ça, je sais ! Ce sont les âmanalystes.

— Les âmanaquoi ?

— Vous voyez que vous ne savez pas
tout, malgré l’usage de vos *petites mains*. Les
âmanalystes. C’est une secte secrète qui s’occupe
de gérer les Rebuts. Nous les apprécions
beaucoup. Ils sont carrés, prévisibles – ce ne
sont pas des rebelles. Leurs théories reposent sur
une tradition qu’ils ne remettent jamais en cause.
Et, cerise sur le gâteau, ils sont discrets. Ils ne
laissent jamais filtrer la moindre information sur

ce qu'ils font. Difficile pour vous de les espionner. D'autant plus qu'ils n'acceptent jamais de nouveaux membres qui ne soient complètement et sincèrement assujettis à leur doctrine.

— Mais quelle est cette doctrine ?

— Oh, on ne sait pas vraiment. Ils observent les émotions, la volonté, les motivations – notre psyché, en quelque sorte, pour qui y croit encore. Et, grâce aux déductions de leur fondateur, ils bâtissent des interprétations et les couchent sur le papier pour compiler des livres qui circulent entre les membres de la secte.

— Ils observent ? Ils interprètent ? Mais, mon fils n'est pas l'objet d'une expérience. Ce n'est pas un cobaye, ce n'est pas un animal de foire !

— Je vous l'ai déjà dit : peu importe. Du moment que tout reste entre eux. Ils s'occupent et c'est déjà bien. On n'a pas besoin d'en savoir plus.

— Comment ça, peu importe ? hurle brusquement l'individu, sans aucune retenue. Un enfant, pour un père, est l'être le plus cher au monde !

Je ne peux m'empêcher de sursauter. Je n'ai pas l'habitude d'être confronté à un tel déferlement d'émotions. Cet homme n'est décidément pas raisonnable. Pour un peu, un coup de feu serait parti et je n'ose en envisager les conséquences. Ah, satané pistolet !

— Alors, qu'attendez-vous ? Allez-y, tirez !

Voilà bien un ordre inattendu ! Mon interlocuteur aurait-il suivi le fil de ma pensée ? Non, bien sûr, il voit juste où porte mon regard.

— Non, je ne le peux pas, je ne veux pas de ça. Je n'ai jamais voulu de ça.

— La dure réalité des choses vous fait peur, mauviette ! Vous préférez les chiffres, hein ? Allez, du cran, que diable ! Vous n'avez qu'à appuyer sur la gâchette. C'est sans doute dans vos cordes, non ? Surtout si on vous explique le mode d'emploi.

— Non ! crié-je, tout en étant déconcerté par l'intensité du son qui sortit de ma bouche.

Je parviens enfin à me détacher de son emprise (ou alors m'a-t-il lâché ?) et, sans

surprise, je tombe à terre, telle une poupée de chiffon, l'arme toujours précieusement serrée dans ma main. Complètement choqué, je reste là recroquevillé sur le sol, plongé dans une brève rêverie hallucinante où les valeurs sont inversées et notre régime, perdu. Mais cela ne dure guère. L'homme me relève assez rudement pour me laisser choir, sans ambages, sur le divan, à côté de mes feuillets. De surprise, j'ai lâché l'arme.

— Écrivez-moi les noms des lieux dont vous vous souvenez, ordonna brutalement l'homme. Et pas d'entourloupe !

Il se tait alors un instant avant de murmurer, dans un souffle : « Je n'ai plus rien à perdre. » Je me mets à gribouiller quelques noms, fébrilement et machinalement, sur le verso d'une feuille provenant d'un dossier quelconque, posé sur mes genoux. Des parties de mon corps malmené me font mal, mais je me focalise sur ma tâche, ignorant la douleur. Comment puis-je obéir ainsi sans broncher ? J'ai l'impression d'habiter une mécanique devenue, à l'évidence, défectueuse, et de l'observer agir sans pouvoir

en rien influencer sur ses mouvements. Qu'est-ce qu'un Révélateur est censé faire dans semblable situation ? Rien. Rien n'a jamais été prévu. Je ne sais rien faire d'autre que d'attendre. Attendre de l'aide... L'alarme est proche. Je lève alors les yeux de mon stylo. L'homme, après la tempête qui l'a animé il y a peu, semble plus posé tandis qu'il me tourne soudain le dos. J'ai juste besoin de me pencher un peu plus en avant pour atteindre la table basse et appuyer discrètement sur un bouton dissimulé. Aussitôt, je sais qu'une alarme inaudible pour les personnes en présence retentit à l'extérieur. Les choses devraient aller très vite, à partir de là, et je retrouverai alors mon rôle, mon vrai rôle. Ou presque. Car on pourra se demander comment cet épisode sera interprété par la suite. Quel éclairage nouveau apportera-t-il sur ma carrière et sur ma personne ? Tant que les choses tournent bien, personne ne trouve jamais à redire sur qui que ce soit. Mais, quand ce n'est plus le cas, quand le rouge se grippe, que dire en ce cas de mon avenir ?

Sur cette réflexion, des gardes entrent prestement. Tout se passe très vite, et presque sans violence. En quelques instants, l'homme est mis hors d'état de nuire. Je n'ai même pas le temps de prononcer un seul mot. Plutôt que reprendre mon rôle avec l'aisance qui m'était coutumière, j'ai l'impression d'assister à une scène de théâtre où chacun connaît bien son texte, le méchant comme le gendarme. Nul besoin de souffleur ni de metteur en scène. Sauf peut-être pour moi. C'est comme si j'étais de trop. Comment est-il possible d'être aussi impassible ? Il y a anguille sous roche. Je ne sais plus. Mais, que se passe-t-il soudain ? Me manquerait-on à ce point de respect pour ne pas me demander la permission de sortir, même pour emmener un prisonnier ? Non. Rien. Ni adresse verbale ni regard interrogateur. Je ne peux pas tolérer ça. J'ordonne alors aux hommes de main engagés pour nous défendre de me laisser m'entretenir, une dernière fois, avec l'homme qui, il y a peu, me menaçait encore.

— Vous ne pensiez pas honnêtement pouvoir vous en sortir ?

Il me fit un « non » catégorique de la tête.

— Mais alors, quel était le but de tout ça ?

— Demandez plutôt « qui ».

— Plutôt « qui » ? dis-je en fronçant les sourcils. Comment cela « qui » ? Qui, alors ?

— Vous !

— Moi ? Moi ? répétée-je presque à voix basse, en jetant un œil discret à nos gardes. Je ne comprends pas. Je ne suis même pas des vôtres. Que pensiez-vous faire ?

— Je vous laisse seul entrevoir les réponses à vos questions. À ce stade, je ne sais si ma mission est une réussite ou un échec ; mais, vous, vous le saurez bientôt. Parfois, il ne faut qu'un seul grain de sable...

Nos hommes armés sont prêts à partir avec leur prisonnier. Ce dernier ne se débat pas. Il se laisse faire. Tranquillement ? Bizarre. Après ce que j'ai vécu, je crains le pire. Va-t-on le délivrer au dernier moment ou bien va-t-il passer sa dernière nuit en prison, comme prévu ? Est-ce que l'un des gardes ferait partie de son réseau de renégats ? Hmm, des visages fermés. Impossible

d'y lire quoi que ce soit. Dois-je m'attendre à un dernier rebondissement ?

— Je suis désolé, ne puis-je m'empêcher de dire avant que l'homme ne franchisse finalement le seuil. Je ne peux rien pour vous. À mon petit niveau, vous savez...

— À votre *petit* niveau, vous êtes Dieu. Seulement si vous le voulez bien.

Homogène

Une étrange jeune fille faisait ses premiers pas dans son nouveau lycée. La rentrée avait eu lieu la semaine précédente et, c'est dans un silence de plomb qu'elle découvrait, gênée, sa salle de classe, un lundi matin. Elle avait souvent déménagé le long de la Frontière, mais c'était la première fois qu'elle se retrouvait dans une école urbaine, si loin de ses chères montagnes. Ah, la Frontière, ne la reverrait-elle jamais ? Là-bas, elle n'avait pas cette impression prégnante d'être aussi différente alors qu'en ville, elle se savait à part, déroutante, peut-être même cocasse, voire carrément ridicule. Elle n'était à nulle autre pareille avec sa queue de cheval haute, son sweatshirt uni

noir, son jean serré et ses tennis blanches, toutes simples, sans marque. Elle ne portait, en outre, nul maquillage et ses cheveux de jais n'étaient ni décolorés, ni méchés. Tout dans sa mise reflétait simplicité et confort sans ostentation aucune. Et, pourtant, malgré elle, à chaque fois qu'elle arrivait à un nouvel endroit – que cela fût un magasin, une rue, un cinéma – elle devenait le point de mire de tous les regards.

Vingt-six visages éberlués étaient tournés vers elle. Ils se ressemblaient tous. Les filles avaient les cheveux longs, soigneusement nattés sur le côté droit de la tête, avec une frange coupée juste au-dessus des yeux – et pas un centimètre de plus. Elles étaient toutes vêtues de la même chemise « Marie-Antoinette », sur une jupe « Marie-louise », chamarrée de rubans aux couleurs de l'arc-en-ciel, avec des bas noirs provenant de la célèbre boutique « LaTache ». Les garçons, quant à eux, avaient en apparence les cheveux laqués et brossés dans tous les sens ; mais une âme attentive pouvait distinguer,

dans cet enchevêtrement pileux, une trame similaire. Ils portaient tous, de surcroît, le même pull bleu qui était la marque de fabrique de « ElTorero » sur un pantacourt en jean « Lavache », ainsi que des baskets « Nice ». Tous, songeait la jeune fille avec une certaine amertume, devaient être fiers de découvrir que, tous les matins, ils avaient eu la même idée quant à la façon de s'habiller et de se coiffer. Le besoin d'appartenance social leur était primordial – voire vital. Pourquoi ne le vivait-elle donc pas comme eux ? D'après ce qu'elle entendait dire autour d'elle, c'était sans doute dû à l'implant qui, chez elle, s'avérait vraisemblablement inefficace. Cela se produisait parfois, même si c'était rare. Elle savait également que des bruits de couloir accrédaient la rumeur que des faux circulaient... Mais il était impossible que cela la concernât. Elle ne pouvait imaginer que son père, un capitaine de l'armée de terre, ait pu falsifier des documents administratifs pour éviter à son enfant une procédure médicale obligatoire.

La jeune fille considéra ses nouveaux camarades avec une méfiance non feinte ; elle restait sur la défensive. L'idée qu'elle s'était faite de la ville ne correspondait pas à la réalité. Depuis son arrivée avec sa famille, on l'avait souvent comparée – ouvertement ou derrière son dos – à une Originale. Serait-ce également le cas à l'école ? Une Originale, ce n'était pas encore un Rebut mais on n'en était pas loin. Elle regrettait cet état de fait. Cela aurait été plus facile, pour elle, d'être identique aux autres ; même si, pour cela, il lui fallait troquer ce qu'elle était pour une personnalité qu'elle n'avait pas encore. Avancçant vers le bureau de son enseignante, qui se trouvait au fond de la salle, la jeune fille essaya de feindre l'indifférence et la désinvolture. Elle se positionna, le dos bien droit, devant une adulte au visage fermé, perchée sur de très hauts talons, qui la dévisageait en dodelinant de la tête, et, comme les convenances l'exigeaient, elle attendit qu'on lui adressât la parole.

— Tu as une fiche pour moi ? demanda froidement l'enseignante.

La jeune fille lui tendit, un peu nerveusement, la feuille qu'elle tenait entre les mains. L'adulte la parcourut rapidement en écarquillant parfois les yeux.

— Ton prénom n'est pas Stéphanie ? Tu es pourtant née en 2051, comme les autres. C'est surprenant ! dit l'enseignante à l'adresse des autres jeunes filles de la classe.

On entendit alors des cris, à peine étouffés, de consternation et de réprobation. Les joues de la jeune fille se colorèrent sous l'humiliation et elle ferma les paupières un instant.

— Comment est-ce que tes professeurs t'appelaient là-bas ?

La nouvelle venue nota que son enseignante avait évité de nommer l'endroit d'où elle était issue, sans doute pour ne pas effrayer les autres élèves. Grandir au sein des différents postes de l'armée, en bordure de la Frontière, voilà bien une expérience que les citoyens ne pouvaient imaginer qu'avec appréhension. Seuls des Originaux, quelques fonctionnaires et des soldats pouvaient accepter un sort aussi misérable.

Pourtant, la jeune fille ne voyait pas les choses ainsi. Elle avait conscience que le mode de vie, là-bas, était un peu plus rude, moins confortable, mais elle retenait, surtout, une région magnifique où la nature semblait presque avoir oublié l'existence de l'Homme.

— Div, dit doucement l'élève interrogée, la tête baissée.

— Comment ? Qu'as-tu dit ? Dix ?

— Non, Div.

— Div ? Mais ce n'est pas un nom.

— C'est le diminutif de mon prénom.

— *Ils* ont choisi de t'appeler par ton diminutif ?

— Non, c'est moi qui ai choisi ce nom.

— Mais quelle insolence ! s'écria l'enseignante, complètement estomaquée. On ne verra pas une telle chose ici, n'est-ce pas ? ajouta-t-elle en plissant dangereusement les yeux. Ici, on ne s'affuble pas de noms ridicules !

Div entendit des éclats de rire tout autour d'elle. Elle serra les poings, mais ne dit rien.

— Ah, ces Originaux ! soupira l'enseignante, satisfaite de l'effet produit par ses paroles. Pourquoi donc être venus ici ?

— On n'avait pas le choix, fit Div qui s'offusqua à la mention du terme « Originaux ». Ma mère avait besoin de soins intensifs alors il nous a fallu nous rapprocher d'un hôpital.

— Ah, ces Originaux ! répéta l'enseignante. Tous les mêmes, dit-elle aux autres élèves. Quand ils vont bien, ils critiquent le système et quand quelque chose cloche, vers qui se tournent-ils ? Vers le système !

— Mais, nous ne sommes pas des Originaux, Madame. Je vous assure ! Nous ne nous sommes même jamais liés à eux.

— Oui, oui, on dit ça. Pourtant, vous n'en étiez pas très éloignés. De plus, si vous faisiez vraiment, complètement partie des Homogènes, tu aurais eu des petits frères et des petites sœurs. Deux enfants, c'est la règle en ville, mais c'est beaucoup plus ailleurs, non ?

— C'est à cause des problèmes de santé de ma mère. Si elle n'avait pas souffert de...

— Suffit, coupa l'adulte, les excuses ne m'intéressent pas. Sache juste que, dans ma classe, il n'y a pas d'Original. Pas un seul ! Tu devras t'efforcer de te conformer aux autres, d'être plus homogène. Revenons à ton nom. Évidemment, on ne t'appellera pas Div, pas plus qu'on utilisera ton prénom de naissance. Normalement, parce que tu es dans cette classe, on aurait dû te nommer Vingt-sept. Toutefois, comme je souhaite te guérir de ton insolence, on t'installera au dernier rang à droite près de la porte et tout le monde, ici et même ailleurs (je préviendrai tes parents), t'appellera DRD. C'est clair, DRD ?

— Oui, dit la jeune fille à mi-voix, Madame... ? hésita-t-elle, car elle ne connaissait pas encore le nom de son enseignante et elle ne voulait pas commettre de maladresse. Elle savait que certaines personnes, en ville, avaient pour prénom leur propre statut social, mais elle ne savait pas si c'était le cas des professeurs.

— Je suis Madame Huit Heures et, comme tu t'en apercevras quand tu auras bien lu tous les documents qu'on t'a remis, c'est moi qui suis en

charge de l'éducation civique. Tâche de t'en souvenir et de ne pas me confondre avec Madame Onze Heures ou Madame Treize Heures. Cela ne serait pas du tout apprécié. Maintenant, va à ton pupitre, DRD. Le cours va commencer.

La jeune fille se tourna vers ses nouveaux camarades en évitant leurs regards appuyés, sans pour autant baisser la tête. Elle entendit les mots « péquenot » et « ignare » sur son passage, mais elle parvint à ne pas s'empourprer. Elle repéra facilement la place qui lui avait été assignée. On cherchait manifestement à l'humilier, à la punir parce qu'elle n'était pas comme les autres. Aussi serait-elle seule, deux rangs derrière tout le monde. Elle en éprouvait, à la fois, du soulagement et de la tristesse. Elle s'assit lourdement sur son siège, sortit ses affaires et les posa, sans façon, sur son pupitre. Quelques têtes curieuses, troublées par le bruit qu'elle venait de causer, se tournèrent vers elle. Si elle avait été petite fille, elle leur aurait tiré la langue. Mais, elle ne savait pas comment les adolescents de la ville

devaient se comporter. Elle n'avait pas encore adopté leurs us et coutumes et elle-même se sentait si gauche, si empruntée. Comment se ferait-elle un ami parmi ces photocopies ambulantes, ces fantoches inspirés de deux modèles uniques, vantés par le pouvoir et la mode comme étant les archétypes mêmes de l'adolescence ? Son père lui avait dit qu'en ville régnait une compétition féroce pour être le plus homogène possible. Tout le monde cherchait, à tout prix, à personnifier des spécimens fantasmés. Il ne s'agissait plus de filles et de garçons, mais d'une fille et d'un garçon dupliqués à l'envi. Et, elle savait qu'elle rencontrerait, à peu près, les mêmes exemplaires ailleurs dans la cité. Seule la campagne était un peu épargnée, et encore plus les bordures de la Frontière où le manque de magasins et de publicité faisait chuter la consommation. Les gens là-bas pouvaient toujours ainsi dire aux policiers qu'ils s'efforçaient d'être homogènes, mais que les circonstances ne le leur permettaient pas. Les gardiens de la paix et les militaires le savaient bien, d'ailleurs. Ils étaient

les premiers concernés. On notait alors l'effort sans le juger. Cependant, les choses étaient différentes en ville et Div, si elle l'avait compris intellectuellement, commençait à en prendre émotionnellement toute la mesure. Car, quelle adolescente pouvait sereinement se contenter d'une vie d'ermite ? Certes, son choix de relations sociales était profondément limité, mais c'était le seul qu'elle avait à sa disposition. Alors, quel serait l'heureux élu vers lequel elle tenterait une approche à la récréation ? Elle osa regarder, sans fléchir, ces visages toujours tournés vers elle. Guettaient-ils le signal de l'enseignante pour se focaliser, à nouveau, sur leur feuille ? Tous pareils, soupira Div. Même l'expression faciale était une copie de copie de copie. Mais, attendez un instant... La jeune fille retint une envie de se frotter les yeux. Un des garçons avait une mèche rebelle qui bouclait au-dessus de son œil gauche alors que tous les autres avaient le front dégagé. Était-ce une coïncidence ? Pour l'heure, c'était toujours un indice intéressant. Elle savait qui aborder et elle pouvait maintenant tenter

de se concentrer sur les paroles de l'enseignante qui discourait sur les mérites de la hiérarchie circulaire.

Div avança timidement vers un attroupement de garçons assis sur des bancs dans la cour de récréation. Ils étaient en pleine discussion et ne faisaient pas attention à elle. Mèche Rebelle n'était pas parmi eux. La jeune fille balaya la cour du regard et le vit soudain sortir par une porte qui donnait sur l'extérieur. Il était sans doute allé aux toilettes. Prenant une profonde inspiration, elle se dirigea franchement vers lui et, arrivée à sa hauteur, le salua sans préambule. Ce dernier, déconcerté d'être accosté d'une manière aussi cavalière – de surcroît, par une Originale – ne sut que bafouiller quelques mots dont la teneur, en résumé, indiquait qu'il l'avait déjà vue en classe et qu'elle n'avait pas besoin de lui parler.

— Bien sûr que si j'ai besoin de te parler, s'écria Div. Je ne connais encore personne.

— Pas mon problème ! répliqua le garçon qui tenta de la repousser pour rejoindre ses camarades.

— S'il te plaît, écoute-moi un instant, dit la jeune fille en retenant son bras, rien qu'un instant !

— Cela ne m'intéresse pas, fit le garçon en dégageant son bras.

— Tu es différent, lâcha alors brutalement Div.

— Pardon ? répondit son camarade, une note d'inquiétude dans la voix.

— Ta mèche de cheveux ! Tu ne la coiffes pas comme les autres.

Le garçon déglutit malgré lui. Il regarda à droite, à gauche. Il craignait que l'on remarquât qu'il discutait avec une Originale.

— Tu as l'intention de le dire aux autres ?

— Ben, je ne comprends pas, ils doivent bien le voir.

— Non. Ils ne l'ont pas constaté ou alors ils font semblant. Certains savent que j'ai du mal avec cette mèche, mais ils ne l'ébruiteront pas

par politesse. Ils savent bien que je fais tout mon possible pour être homogène. Mais, malgré tous les gels et tous les sprays que j'ai pu acheter, il faut toujours qu'elle retombe.

— Et si tu la coupais, dans ce cas ?

— Je ne vais pas me défigurer quand même, dit le jeune homme qui était devenu cramoisi. Pour le coup, je ne serais plus du tout homogène !

— Pardon, je ne souhaitais pas t'offenser.

— Je te croirais si tu ne dis rien et si tu promets de ne parler de ma mère à personne !

— Sinon ?

— Quoi ? Tu oserais me faire du chantage ?

— Non, pas du tout, mais...

— Soit tu me fais du chantage et je te demande ce que tu veux, soit tu ne m'en fais pas et je m'en vais.

— Waouh, comme tu es rigide !

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Ben, tu me dis « c'est ça » ou « c'est ça ». Il n'y a pas de milieu donc ?

— Heu, non. Tu apprendras (j'espère) qu'on encourage les Homogènes à avoir des avis tranchés. Cela forge le caractère et cela prouve que nous sommes résolus, déterminés. Bref, nous ne sommes pas des girouettes.

— Justement, je veux apprendre. Tu veux bien m'aider ?

— Je t'aide et tu gardes ce que tu as remarqué pour toi ?

— Oui, soupira Div qui n'avait jamais eu l'intention de le dénoncer à qui que ce fût.

— Alors, je n'ai pas le choix. Très bien, je t'aiderai. Mais il me faudra trouver, avant, une excuse pour le faire. Personne, sinon, ne le comprendrait et j'ai ma réputation à préserver quand même !

— Et, si tu leur rétorquais que tu étais curieux d'en savoir plus sur d'où je viens ?

— Oh, tu sais, répondit-il en faisant une moue dédaigneuse, la campagne et les fermes n'intéressent personne en ville.

— Et, si je te disais que je venais de la Frontière ? Enfin, de plusieurs campements et

villages proches de la Frontière.

Le garçon regarda la jeune fille, sans ciller et sans mot dire, pendant un instant.

— Non, c'est pas possible. Personne de là-bas ne vient jamais ici, en principe. Tu me racontes des salades, n'est-ce pas ?

— Demande donc aux professeurs ! Demande-leur si je mens ou pas.

Mèche Rebelle se pinça involontairement les lèvres. L'idée d'interroger les professeurs sur un tel sujet ne lui était manifestement jamais venue à l'esprit.

— Cela ne se fait pas, finit-il par dire.

— Pourquoi ?

— Personne ne le fait tout simplement. Ce ne serait pas homogène.

— On ne pose pas de questions aux profs ici ?

— Pas beaucoup. Et ce sont des questions que d'autres ont déjà posées, qui sont donc homogènes.

Div leva les yeux au ciel en songeant qu'elle aurait beaucoup de mal à rentrer dans le moule.

— Et comment sais-tu si ta question va être homogène ?

— On a des vidéos que l'on regarde depuis tout petit. Tu n'as jamais vu le fameux « Théâtre de Péchuchet » ?

— Non, désolée. On ne captait presque pas la télévision à la montagne.

— Dommage ! C'est avec cette émission que l'on apprend quoi dire dans telle ou telle situation.

— Même celle que l'on est en train de vivre ?

— Non, grimaça le garçon. Les seules fois où l'on y voit des Originaux, on ne les entend pas vraiment parler. Ils grognent beaucoup, ils sont stupides, souvent ivres et ils font rire.

— Je crois que tu as trouvé ton prétexte pour me parler, même si je ne suis pas une Originale.

— Pardon ?

— Ben oui, tu diras que je suis comme dans l'émission, que je te fais rire...

— Mais tu deviendras encore plus ridicule !

— Ben, je le suis déjà, non ? Et puis, avec un peu de chance, mon père sera, un jour, muté ailleurs et je pourrai tout recommencer sur de meilleures bases, dans une nouvelle école.

— Ok, si tu veux. Merci, en tout cas, de m'avoir aidé à trouver un prétexte qui me mette en valeur en me permettant de devenir plus homogène.

— Ah bon ? C'est homogène de se comporter ainsi ?

— Ah oui, très ! Se moquer des Originaux est presque un sport. C'est même une des conversations les plus prisées du savoir-vivre. Comme dit la citation, « Rions de tout, tant que ça arrive aux autres ! » et on préfère rire des Originaux plutôt que d'en avoir peur, c'est plus sain ! Cela ne nous rend pas moins tolérants, bien au contraire. Comme dit Péchuchet : dans une société homogène, on est plus tolérants, car on n'a pas besoin de l'être.

— Bien sûr, dit Div qui fit semblant de saisir la signification de ce qu'elle venait d'entendre.

— Je te propose que l'on se retrouve à la prochaine récréation, à la fontaine. Là, il faut que j'explique des choses à mes copains. En attendant, rapproche-toi des filles et essaye de capter leur bavardage de loin. Instruis-toi ! Si les profs le voient, ils apprécieront sans doute et ils finiront par changer ton nom. Vingt-sept, c'est quand même mieux que DRD.

— Ok. À tout à l'heure. Attends, comment est-ce que je t'appelle, au fait ?

— Treize ! Il y a treize garçons et je suis le plus jeune.

Prenant en compte le conseil de son camarade, Div s'installa sur un banc, à quelques mètres des treize filles de la classe, agglutinées sur un muret. Elle fit mine d'étudier avec circonspection les fiches que la directrice, aussi aimable qu'une porte de prison, lui avait remises et qu'elle n'avait eu le temps de lire, pour mieux laisser traîner ses oreilles. Les filles l'avaient distraitement remarquée tout en faisant semblant de l'ignorer superbement.

— Vous avez lu la dernière interview de Bobèche ? dit une fille qui se démarquait un peu du lot par sa position, debout face au troupeau, telle la chef d'un orchestre improbable.

— Oh ouais, il était trop homogène, y'a pas photo ! répondirent douze voix en même temps. Oh, c'est drôle, reprirent-elles en gloussant, on a toutes le même avis, comme d'habitude !

— Ben, c'est qu'on est homogènes, dit la meneuse du groupe en jetant un regard discret à Div pour implicitement inviter ses camarades à se comparer à elle.

— Ah, nous, on a de la chance, c'est sûr ! renchérit une autre fille. Ce n'est malheureusement pas le cas de tout le monde.

— Ben, c'est sûr !

— C'est clair !

— C'est pas faux !

— Y'a pas photo ! répondit encore une autre fille en écho.

Div se demanda si ses camarades rivalisaient de zèle pour déterminer laquelle proférerait la

parole la plus éloquente, la plus profonde. Évidemment, c'était peine perdue puisque, de toutes les façons, leurs répliques se devaient d'être homogènes.

— Moi, reprit la meneuse, je serais d'avis que l'on considère les Originaux comme des Rebutés.

— Tu es sûre que l'on peut avoir cette idée ?

— Oui, oui, j'ai entendu le Rectificateur en parler. Vous savez bien qu'il dîne parfois à la maison, ajouta-t-elle en jetant un regard empli de fierté à Div.

— Ah, ça va alors... Mais, il n'y a que lui qui dit ça ? demanda aussitôt une de ses compagnes.

— Non, non, bien sûr. D'autres en parlent et bientôt, j'en suis sûre, ce sera le tour de Bobèche et Ravanna.

— Ah, Bobèche, qu'est-ce qu'il est beau ! lâcha une jeune fille qui réalisa trop tard qu'elle venait de commettre un impair.

— Pardon, cela m’a échappé. Je...

— Qu’aurait-elle dû dire ? demanda Div qui ne put s’empêcher d’intervenir.

Les yeux plissés, les jeunes filles dévisagèrent Div avec hostilité. Comment osait-elle seulement leur parler ? Toutes lui tournèrent la tête. Seule leur meneuse daigna lui répondre sur un ton sec.

— De quoi tu te mêles, Rigrine ? Allez, va-t’en et sois contente qu’on ne te lance pas des cailloux. Quelle audace ! Non, mais...

— Rigrine ? C’est quoi ? fit Div en fronçant les sourcils.

— Non, mais, quelle ignorante ! Rigrine ou Rigin pour Original. Cela te dit vraiment rien ? J’y crois pas ! Je t’aurai, au moins, appris quelque chose, alors. File, maintenant ! fit la meneuse en lui tournant le dos.

Div ne savait pas combien de temps le mur qu’elle s’était érigé pour ne pas pleurer tiendrait. Elle prit une profonde inspiration avant de s’exprimer à nouveau.

— S'il vous plaît, les filles, ne me rejetez pas ! dit-elle, rougissant sous l'humiliation. Je ne suis pas une Originale. Je veux m'intégrer et je ferai des efforts. C'est la première fois que je viens en ville et je ne connais pas encore grand-chose sur votre façon de vivre.

— Alors, déjà, tu ne dis plus « les filles », mais « les gueuses ». Tu as l'air de vouloir te distinguer quand tu dis « les filles », c'est d'un baroque ! Et crois-moi, ce qui est baroque n'est pas homogène. Ensuite, ce n'est pas *notre* façon de vivre. C'est *la* seule façon de vivre. Mais, franchement, d'où sors-tu ?

— Des abords de la Frontière, murmura Div. Mon père est militaire.

La réponse de la jeune fille eut l'effet escompté : ses camarades laissèrent échapper un cri de surprise à peine étouffé. La meneuse eut, elle-même, du mal à trouver à dire quoi que ce fût. On ne leur avait pas appris à réagir à pareille situation. Qu'aurait dit le célèbre Dogberry à ce sujet dans un de ses spectacles ? Ou alors la famille Vertdebois dans la fameuse série

éponyme ? On savait se moquer des Originaux et des Rebutés – et on ne s’en privait pas – mais il n’y avait même pas de nom pour désigner ceux qui vivaient au-delà de la Frontière. Était-ce encore des humains ? Comment ne pouvait-on pas perdre toute son humanité quand on n’était plus intégré à un système civilisé ? Certes, DRD ne faisait pas partie de ceux qui n’avaient plus de noms, mais elle provenait d’un endroit dangereusement proche de leur territoire. Comment savoir si elle n’avait pas été contaminée ?

— As-tu un implant comme nous ? demanda brusquement la meneuse, les yeux légèrement froncés.

— Oui, bien sûr.

— Alors, pourquoi n’es-tu pas habillée comme nous, coiffée comme nous ? Et pourquoi ne t’es-tu pas teint les cheveux ? Ravanna dit qu’il n’y a que le blond qui soit acceptable. Le brun, c’est pour les garçons. Et pour les yeux, ils doivent être bleus sinon on porte des lentilles.

— Je vois bien que je suis différente et, ok, je vais faire un effort. Mais, j’ai besoin

d'aide. Les choses ne fonctionnent pas tout à fait comme ici, à la Frontière, tu sais. On m'a dit que mon implant me permettrait de m'intégrer, mais on ne m'a pas dit comment. Depuis que nous sommes arrivés ici, on me dit juste qu'il ne doit pas bien marcher. Je ne comprends pas pourquoi. Ce n'est qu'un moyen pour repérer plus facilement les maladies sur le plan individuel, non ? Depuis la Grande Maladie de 2032 et la faillite des antibiotiques, on n'a pas trouvé mieux. C'est bien ça ? C'est ce que l'on nous apprend à l'école là-bas, en tout cas. En quoi l'implant peut-il alors renforcer l'homogénéité d'un groupe ? En quoi peut-il m'aider à vous ressembler davantage ? Aucun prof ne nous l'explique.

— C'est pas possible comme ils sont ignares, ces péquenots ! reprit la meneuse à l'adresse de ses compagnes qui gloussèrent aussitôt. Il n'y a pas que l'école, dans la vie, hein ? L'écran, il ne t'apprend rien, peut-être ?

— Ben, déjà, il ne fonctionne pas toute la journée, chez nous.

— Comme ton implant, murmurèrent quelques filles en riant sous cape.

Div ignora ce commentaire vipérin et soupira avant de poursuivre.

— Tu sais, dit-elle à son interlocutrice, il y a encore beaucoup de travail à faire pour rattraper le niveau de vie d'ici. Il n'y a pas que la Grande Maladie, il y a aussi les Grands Drames qui se sont ensuivis... Et puis surtout, on n'est pas assez nombreux là-bas.

— Oui, oui, les grands tremblements de terre, on sait tout ça. Mais regarde, en ville, on y est arrivés. Nous avons un style de vie très moderne.

— Que veux-tu que je te dise ? fit Div agacée par le tour que prenait la conversation. Ce n'est pas le cas partout ailleurs.

— Bon, d'accord, je veux bien l'entendre. Mais, rassure-moi, tu as, au moins, entendu parler de Bobèche et Ravanna ?

— Les deux vedettes populaires ? Oui, bien sûr. On a même quelques posters.

— Ouf, tu ne viens donc pas complètement de Mars ! Alors – et je ne te le dirai qu’une seule fois, car je suis sympa aujourd’hui – informe-toi de ce qu’ils disent. Ce sont des mines d’information sur notre mode de vie. Tiens, par exemple, on parlait de la dernière interview de Bobèche qui portait hier sur un sujet on ne peut plus important.

— Ah oui ? Et lequel ?

— Je me doutais que cela t’intéresserait aussi. Allez, on lui dit, les gueuses ? Il s’agissait de : « comment se brosser les dents de façon homogène ». Tiens, je te laisse le magazine. Prends-en de la graine ! Vous venez les gueuses ? Nous devrions nous revernir les ongles avant la fin de la récréation.

— On te suit, Dix-Huit, dirent douze voix à l’unisson.

Sur ce, les élèves qui étaient assises se levèrent d’un seul coup pour avancer dans le sillage de celle qui leur faisait office de chef, abandonnant Div sur place.

Div était confuse, frustrée et en colère. Encore une fois, on ne répondait pas à ses questions et on se moquait ouvertement d'elle. Encore une fois, on la laissait dans le brouillard, avec plus de questionnements qu'elle n'en avait eu au départ. Pourquoi la différence devait-elle être si grande entre les habitants des villes et les autres ? En montagne, « homogène » voulait dire « rester simple, sans fard, sans artifice ». Elle croyait ainsi avoir réussi à correspondre à un idéal promu avec fierté par les siens, sinon par le système. Pourtant, songea-t-elle douloureusement, même les *péquenots* écoutaient les chansons de Bobèche et de Ravanna. Tout le monde dansait joyeusement sur l'air de « Je me brosse les dents », chanté en duo par le couple vedette. Et, personne n'avait oublié les couplets de « Je fais la table » ou encore « Les courses, c'est super ! ». Les travaux champêtres, dont les fruits sustentaient les gens des villes, étaient rythmés aux sons des musiques modernes produites dans ces lieux mêmes où la culture, alimentée par le culte de l'uniformité et de l'abondance, était censée

développer les esprits. Mais, si l'abondance souriait aux uns, elle tournait le dos aux autres. Tout le monde voyait bien comment Bobèche et Ravanna étaient habillés, coiffés, pomponnés dans leurs clips et interviews vidéo ; toutefois, tous ne pouvaient délibérément les imiter. Le rêve permettait, alors, à certains de suppléer une réalité peu chatoyante, quand il était devenu, pour d'autres, une évidence des plus tangibles. Un rêve de matérialité, certes, mais un sujet de conversation, tout de même, qui remplissait la vie de ceux qui trimaient loin des villes. Div commençait à comprendre pourquoi ces deux mondes ne devaient jamais se rencontrer. Il était hérétique d'imaginer construire ne serait-ce qu'un semblant de trait d'union. Et, pourtant, pour préserver sa propre santé mentale, l'adolescente était prête à sacrifier un peu de sa personnalité afin d'être acceptée. Elle était trop jeune encore pour assumer sa solitude : elle avait besoin de détecter, dans le regard de l'Autre, le reflet d'un amour qu'elle ne ressentait pas pour elle-même. Du reste, peut-être qu'en fin de compte, elle

ne faisait que troquer un modèle qu'elle n'avait pas choisi pour un autre qui lui semblait antinomique, mais qui reposait sur la même base, celle de l'homogénéité. Il avait fallu qu'elle arrivât en ville pour s'en rendre compte. Ainsi avait-elle perdu tous ses repères, elle qui, auparavant, n'avait pas l'impression d'avoir de souci pour se faire des amis. Si, au moins, elle portait un uniforme reconnaissable par tous, les choses seraient peut-être plus faciles. Son père, vêtu de sa tenue d'officier, en toute circonstance, où qu'il se trouvât, était toujours clairement identifié. Mais, Div et sa mère, tels des poissons hors de l'eau, étaient, faute de labellisation adéquate, considérées avec méfiance. Elles étaient si singulières, si grotesques, pour les citadins ordinaires, qu'elles avaient forcément quelque chose de vicieux à cacher. Sans étiquetage approprié, vous pouvez aisément susciter la peur, la violence et la haine – bref, le rejet. Tout le monde craint l'inconnu, car celui-ci résiste à la catégorisation.

Assise, à nouveau, sur son banc au milieu de la cour, Div déprimait sans pouvoir l'exprimer, sans avoir une oreille à qui se confier. Son père serait impuissant face aux problèmes qu'elle rencontrait et de toute façon, trop préoccupé par l'état de santé de sa mère pour pouvoir faire autre chose que l'encourager verbalement à ignorer les paroles désagréables de ses nouveaux camarades. « Le silence est le meilleur des mépris », lui avait-il déjà dit, ce matin, quand elle lui avait fait part de ses craintes. Quelle piètre consolation donner à qui subissait humiliation sur humiliation ! De même, contacter ses anciens amis ne servirait pas non plus à grand-chose : ils n'avaient jamais vu la ville. À la rigueur, ils pouvaient lui apporter un soutien moral, mais pas l'aide concrète dont elle avait désespérément besoin si elle voulait s'intégrer. Div était donc seule. Elle ne pouvait compter que sur elle-même et, peut-être également, sur ce garçon qui lui paraissait étrangement sympathique. Il était vrai qu'il ne l'avait pas fusillée du regard, contrairement aux filles de la classe. Il avait, surtout, semblé

apeuré à l'idée d'être *vu* en train de lui parler, mais il n'avait eu ni le ton dédaigneux ni l'attitude moqueuse de Dix-huit et de ses clones. Peut-être deviendrait-il un véritable ami, un confident ? La jeune fille avait besoin de se raccrocher à cet espoir même si elle avait conscience qu'elle aurait à faire beaucoup d'efforts avant que cela n'arrivât. Car, il y avait peu de chances qu'elle se liât d'amitié avec qui que ce fût tant que tous la considéreraient comme une Originale. « Très bien, songea-t-elle, je verrai ce que je peux m'acheter comme vêtements à la mode, après l'école, et je me ferai même faire quelques mèches blondes, s'il le faut. J'espère qu'un tel geste de ma part sera apprécié. » Toute à ses pensées, elle fut surprise et soulagée d'entendre la cloche sonner la fin de la première récréation. Au moins, la classe offrait un répit salutaire à son esprit embrumé et c'est presque avec entrain qu'elle prit la direction de la salle de Monsieur Dix Heures dont le cours traitait de questions philosophiques. D'après le programme de son cursus cette année, elle commencerait par étudier les

maximes de Sangloss. Peu d'écrits de ce philosophe avaient été retrouvés – surtout des bribes d'un texte glosées à l'extrême – et on les célébrait comme cela se devait. Div se demandait s'il s'agissait du même Sangloss de l'émission télévisée intitulée, « Les après-midis de Martin et Sangloss », diffusée le samedi. Elle n'avait jamais eu encore l'occasion de la visionner, non seulement parce que le week-end, en montagne, était réservé aux activités familiales en plein air, mais aussi parce que le bon fonctionnement de l'écran y était, comme d'habitude, des plus capricieux. Néanmoins, on leur avait souvent parlé de Martin, dans ses anciennes écoles, et de sa philosophie du travail. « Le travail éloigne de nous les mots et les maux. Le travail nous libère. » Telle était la maxime affichée dans toutes les écoles. Div n'était donc pas complètement inculte. De plus, grâce aux avantages de la vie citadine, la jeune fille espérait rattraper assez vite son retard académique – particulièrement concernant la compréhension de certaines notions comme l'argumentation circulaire que seuls les

privilégiés des villes maniaient avec adresse. Plus elle en apprendrait sur son nouveau mode de vie et plus elle se sentirait à l'aise dans ce milieu étrange, car le gouffre qui la séparait des autres – notamment sur le plan des apprentissages – s'amoindrirait.

Le cours de Monsieur Dix Heures sembla n'avoir duré que quelques instants tant Div l'avait trouvé intéressant. Elle n'avait cessé de prendre des notes et le professeur, flatté, l'en avait félicité. La jeune fille, pantoise, avait rougi de plaisir. Enfin, un compliment ! Treize lui avait même décoché un clin d'œil complice. Les choses s'amélioreraient assurément, peut-être plus vite que prévu. Comme le disait Sangloss, il n'y a pas d'effet sans cause, tout s'enchaînait inéluctablement, tout était lié et arrangé pour le mieux : le monde dans lequel elle vivait était le meilleur des mondes possibles, aussi lui fallait-il s'en accommoder. Le bonheur n'était pas un choix, alors, mais une obligation. Ah qu'il était bon d'être optimiste ! Être homogène

voulait aussi dire être optimiste et, cela, elle venait de le découvrir grâce à Monsieur Dix Heures. Elle alla ensuite à la cantine pour manger, certes, seule à une table isolée, mais plus heureuse qu'elle ne l'avait été depuis son arrivée en ville. Elle avait hâte de pouvoir tantôt partager avec Treize ses nouvelles impressions et réflexions sur ce que signifiait le bien-être. Aussi ne vit-elle pas passer les deux premiers cours de l'après-midi. À peine remarqua-t-elle qu'elle avait fait des exercices de maths et de français que la cloche sonna le début de la récréation. Elle ramassa prestement ses affaires et courut attendre son camarade au lieu de rendez-vous qu'il lui avait fixé. Un grand sourire se dessina sur ses lèvres quand il la vit, ce qui, à la fois, la déconcerta et lui fit plaisir. Il semblait bien content de venir passer un moment avec elle. Pourvu que cela fût vrai ! Il était mignon dans son genre, avec ses yeux noisette qui pétillaient de malice et sa mine réjouie.

— Je te dois une fière chandelle, DRD !
dit Treize.

— Ah bon ?

— Oui, grâce à toi, je suis plus homogène que jamais auprès de mes amis. J'ai utilisé plein d'anecdotes tirées de séries, notamment *Les Dorsleys* et *La famille Vertdebois*, et j'ai juste eu à t'intégrer dans le décor. Cela a marché du tonnerre ! Là, ils croient tous que je reviens te voir pour en apprendre plus. C'est génial, moi qui suis pourtant le plus jeune, je commence à avoir la cote. Peut-être que Dix-huit le remarquera !

— Pourquoi ? Qu'est-ce que cela fait ? fit Div qui avait perdu sa bonne humeur.

— Ben, tous les garçons veulent sortir avec elle, observa-t-il. Tu ne t'en étais pas aperçue ?

— Non, je crois que j'étais trop centrée sur mes propres soucis et...

— Pourtant, coupa-t-il, c'est la fille la plus homogène de la classe. C'est normal de vouloir sortir avec elle. Tu dois absolument savoir ce genre de chose si tu veux faire partie du groupe.

— Et tes sentiments, dans tout ça ? Ils ne comptent pas ?

— Ben si, mais c'est la même chose. Tu ressens normalement des sentiments pour ce qui est homogène. On nous l'apprend déjà en maternelle.

— Et t'as vérifié que c'était vrai ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Tu ressens vraiment quelque chose pour Dix-huit ? Ou, c'est parce que les autres...

— Oh, tu te poses trop de questions ! Mets-toi en mode de pilotage automatique, de temps à autre, tu te sentiras mieux.

Une incompréhension totale se lut alors sur le visage de Div. C'était comme si on venait de lui parler dans une langue étrangère.

— Tu ne sais pas ce qu'est le mode de pilotage automatique ? demanda Treize, lui-même extrêmement surpris. Pas étonnant que tu aies l'air d'une extraterrestre. Pourtant, tu as un implant, comme nous, non ?

— Oui, bien sûr, s'énerva Div. On ne cesse de me poser cette question sans me dire en

quoi cela peut m'aider à m'assimiler davantage.

— Eh, bien, comment dire ? C'est un peu comme un fonctionnement interne. C'est difficile à expliquer parce que ce n'est pas très concret même si c'est très réel. On n'a pas besoin d'en parler, entre nous, tu vois. On l'utilise, point barre.

— Ok, comment fais-tu alors ?

— Ben, j'ai juste à penser qu'à tel moment, je me mets en mode de pilotage automatique et zou, je ne vis plus les événements de la même façon. Un peu comme si mon corps savait ce qu'il fallait que je fasse sans que je le décide. Tout est automatique. C'est très pratique et cela nous évite de la fatigue.

— Es-tu en mode de pilotage automatique en ce moment ?

— Ah non ! Pas possible, c'est trop nouveau pour moi, cette situation. Mais cela m'arrive très souvent de le faire quand je suis avec mes amis. Cela peut m'éviter de faire des bêtises, de dire ce qu'il ne faut pas...

— Comme de dire que Dix-huit est *belle* ?

— Euh, voilà justement un mot qu'il faut éviter de dire, dit Treize, l'air gêné.

— Ok, mais pourquoi ?

— Ben, tu vois, dit-il à voix basse, c'est la même chose avec « mince » ou « obèse ». Quand on est homogène, on ne veut blesser personne.

— Je ne comprends pas. Vous vous en donnez pourtant à cœur joie avec les Originaux ou pire, avec les Rebuts, non ?

— Oui, mais ce n'est pas pareil. Les Originaux, les Rebuts et ceux qui n'ont pas de nom, ajouta-t-il encore plus bas, il leur manque quelque chose pour être tout à fait humain alors que tous les Homogènes – même ceux qui sont gros et moches – sont humains.

— Donc, récapitula Div, on évite de dire à un Homogène obèse qu'il est trop gros même si perdre du poids ferait du bien à sa santé. C'est ça ?

— Euh oui, répondit Treize qui ne savait pas si le propos de sa camarade était du lard ou du cochon. Vous n'avez pas de personnes obèses près de la Frontière ?

— Obèses ? Non. On n'a pas autant à manger qu'ici. En tout cas, pas assez de choses sucrées et aucune de vos boissons. Et puis, on se dépense beaucoup physiquement avec tout ce qu'il y a à reconstruire.

— Pas assez de choses sucrées, c'est déprimant ! Je te préviens, c'est pas le genre d'info à répéter. Mes amis trouveraient ça rasoir.

— Oui, j'ai compris, soupira Div avec agacement, si je ne suis pas la risée de l'école, je n'intéresse personne. C'est moi qui cherche à devenir comme les autres, après tout. Alors, dis-moi, quels mots ou expressions puis-je employer pour faire un compliment à quelqu'un, par exemple ?

— Oh, ben, tu peux dire, « Il a l'air classique ». « Humble » ou « ordinaire », c'est pas mal non plus. Tout comme, « commun », « prosaïque », « modeste », « trivial » ou même « quelconque ». Il y a aussi le terme « plébéen » qui revient à la mode. Mais, le top du top, c'est « médiocre ».

— Ah bon, t'es sûr ? dit la jeune fille en fronçant les sourcils.

— Ah, ben oui. Tends donc bien l'oreille, tu l'entendras sans doute très vite dans la cour de récré. Au fait, tu sais qu'on voit une émission, en classe, tout à l'heure ? Tu verras, c'est cool. D'autant plus qu'on va parler des Rebuts aujourd'hui. Je ne serais pas étonné que l'on dise que les Rebuts ne sont pas médiocres. On parie ? Seuls les Homogènes ont la chance d'être médiocres.

— C'est quand même péjoratif, comme terme.

— Ah, non, plus maintenant.

— Ok, je veux bien te faire confiance, dit la jeune fille sur un ton hésitant.

— Bon, là, il faut que je te laisse. Tu sais, par rapport aux copains... On se retrouve en classe, hein ? Et, n'oublie pas, pense à te mettre en mode de pilotage automatique.

Se mettre en mode de pilotage automatique ? Oui, se dit-elle avec lassitude, elle pourrait toujours essayer, au moins, d'y penser. Peut-être que cela lui permettrait de ne pas voir se dérouler les moments les plus désagréables du quotidien.

La dernière heure de cours de la journée était réservée à l'analyse de certaines émissions télévisées dans lesquelles un membre du gouvernement, un philosophe attitré ou encore un professeur d'université répondait aux questions d'auditeurs anonymes, concernant un sujet de société donné. Anonymes, car il était important de laisser toute latitude aux éventuels détracteurs de dire ce qu'ils pensaient. Sans cela, l'invité vedette ne pouvait démontrer avec justesse le bien-fondé de sa position. Ce jour-là, c'était le Rectificateur qui était invité à parler de la place des handicapés dans la société, en général, et, au-delà de ça, du changement de vocable qui faisait de la personne handicapée un Rebut. La plupart des personnes actives prenaient une pause pour regarder ces émissions (avec le temps, il était même malvenu de ne pas le faire) et absolument tous les élèves des écoles urbaines, sous l'égide de leur professeur respectif, se devaient de les étudier. Le pouvoir en place, qui prisait les débats démocratiques sereinement menés,

encourageait une telle démarche, car elle donnait lieu à de fructueuses discussions, chargées d'émotions, qui mettaient en exergue toute la sagesse des décisions prises au niveau national. Div sentit que ses camarades se réjouissaient de prendre pleinement part au fonctionnement du système dans lequel ils évoluaient. Ils avaient, en effet, le sentiment que leur avis comptait. La jeune fille, quant à elle, ne savait qu'en penser. Le gouvernement n'avait pas, pour elle, la même proximité que pour ses camarades. Dans les montagnes, elle en avait, certes, entendu parler, mais c'était toujours des conversations autour de la table familiale, orchestrées par un père qui, de par son statut, était le mieux à même de rapporter ce qui était décidé en ville. Elle-même n'avait aucun moyen de vérifier l'information qu'elle recevait, aussi ne la discutait-elle même pas. Pourquoi s'embêter à avoir une opinion sur quelque chose qu'on ne connaissait pas ? Néanmoins, les choses étaient devenues différentes depuis et c'était, malgré elle, avec une certaine excitation que la jeune fille suivait ses camarades pour

aller assister à son premier débat. Elle avait tellement soif d'apprendre ! Elle allait, comme à sa nouvelle habitude, s'installer à la place que lui avait assignée Madame Huit Heures, mais, pour son plus grand plaisir, Madame Quinze Heures l'arrêta dans son mouvement et lui proposa de se rapprocher de l'écran, à la fois à des fins pédagogiques (la professeure avait dans l'idée qu'elle devait, au moins, essayer de voir si l'effet de groupe pouvait faire boule de neige en influençant positivement l'individu inadapté) et aussi pour améliorer son confort. Div se retrouva assise à côté de Treize, qui lui adressa son sourire en coin dont lui seul avait le secret, ce qui lui valut quelques hochements de tête approbateurs, mais aussi le regard assassin de Dix-Huit. L'émission commença par une discussion légère entre un présentateur jovial, assez charmant – ou, du moins, homogène à souhait – d'après les bouches bées autour de Div, et le Rectificateur, très droit et très sérieux dans son rôle, se permettant quelques bons mots, toutefois, sans jamais sourire. On annonça ensuite le sujet du

débat et on invita les téléspectateurs à donner leur opinion. Certaines personnes, sans doute des parents d'enfants handicapés, étaient très remontées contre le gouvernement. Des élèves se frottèrent alors les mains : quand le débat s'amorçait de cette manière, souffla Treize à Div, on pouvait être sûr qu'il y aurait de l'action et que cela créerait un « buzz » dont on parlerait pendant des semaines, voire des mois. La jeune fille s'étonna que l'on pût répéter inlassablement une information connue de tous, ce à quoi son camarade répondit qu'il valait mieux cela que d'être à court de conversation. Ne plus savoir quoi dire générerait un sentiment d'instabilité insupportable que l'on préférerait ne même pas considérer. On craignait d'autant plus l'ennui que le philosophe Martin en faisait la matrice de tous les vices. Or, un Homogène qui sert la société dans laquelle il vit ne peut être vicieux. Les deux termes étaient parfaitement antinomiques.

Le Rectificateur écouta calmement les récriminations dont il faisait l'objet. On lui reprocha

notamment d'obliger des familles à remplir des dossiers de demande d'allocations jusqu'à vingt-huit fois par an. On estima aussi que les personnes handicapées pouvaient quand même apprendre à être homogènes et qu'il était injuste, inhumain de ne pas leur donner une chance. On voulait savoir également où l'on emmenait la majorité d'entre eux. Certains parlaient de ségrégation, d'autres de discrimination et tous, dans leur colère, laissaient échapper un florilège de noms d'oiseaux qui firent tiquer l'homme politique sans pour autant le faire sortir de ses gonds. Il répondit, à chaque fois, succinctement et consciencieusement. S'il était nécessaire de remplir un dossier vingt-huit fois par an, il fallait le faire sans se poser de question, parce que l'administration le demandait. Trop raisonner, selon Martin, était mauvais pour l'esprit et pouvait mener au vice. Trop raisonner permettait, en effet, de justifier tous les vices. Les comploteurs, rappela le Rectificateur, étaient aussi des raisonneurs et des vicieux. La référence au complot eut l'effet attendu. Les élèves eurent un petit

sourire narquois en levant les yeux au ciel. Tous détestaient la critique exagérée des décisions gouvernementales. Seuls les Originaux étaient toujours prompts à leur trouver des intentions douteuses. Cela donnait lieu à des complots sans fin qui ne reposaient que sur la méfiance excessive d'un petit nombre. Heureusement, le Rectificateur était doué pour leur répondre avec aplomb et avec flegme.

— Vous n'êtes pas sans savoir, Monsieur, dit le Rectificateur à un père bouleversé, que le terme approprié maintenant est Rebut. On ne dit donc plus « handicapé ». De même, la MDH est devenue la MDR, la Maison des Rebut. Rappelez-vous en bien quand vous éprouverez le besoin de les contacter !

— Mais, vous vous rendez compte de la violence de ce terme ?

— Manifestement, vous n'avez pas lu sa nouvelle définition dans le Dictionnaire Homogène de Martin et Sangloss. Consultez-le et vous verrez que ce mot n'est en rien négatif. Je dirai même que plus rien n'est péjoratif ; nous avons gommé ce

trait. Nous préférons être factuels.

— Je ne suis pas d'accord, je...

— Votre réponse n'est ni homogène, ni sensée alors que mon point de vue est partagé par tous les Homogènes ! Rappelez-vous notre credo : « C'est le nombre de pratiquants qui détermine la qualité de la pratique. » Vous devriez le savoir, non ? En tout cas, c'est à vous de changer d'opinion. Je ne dirai rien de plus là-dessus. Que ces gens sont obtus ! ajouta le Rectificateur à l'attention du présentateur. Incapables d'employer la bonne terminologie, c'est incroyable ! Passez-moi quelqu'un d'autre.

— Bonjour Rectificateur, dit une voix de femme tremblotante. Je voudrais savoir où va le bus qui emmène les handi..., les Rebuts.

— Déjà, ce bus ne transporte pas tous les Rebuts. Ceux qui ont une chance de devenir des Homogènes dans un avenir proche restent avec leur famille.

— Oui, je sais et c'est pourquoi je ne comprends pas ce qui s'est passé. Mon fils faisait partie des Rebuts de la ville et du jour au lendemain,

sans me prévenir, il a été enlevé.

— C'est qu'on a estimé que finalement il ne pouvait devenir homogène. Vous devriez vous en faire une raison.

— Mais, je ne peux pas, je veux le revoir, répondit la femme qui était secouée de sanglots. Où l'a-t-on conduit ?

— Ah, ça. Toujours la même question ! Dans un endroit en sécurité où des soignants vont tenter de le réhabiliter à l'abri des regards indiscrets.

— Mais ces soignants, ne peut-on en trouver en ville ? Pourquoi emmener mon fils ailleurs ?

— Parce que, soupira le Rectificateur, on a estimé que c'était la meilleure solution.

— Fondée sur quoi ?

— Sur le sentiment, partagé par tous, que c'est la meilleure solution. Tenez-le-vous pour dit ! Mais, ils sont incroyables ces gens quand même, fit l'homme politique en aparté au présentateur. Est-ce que l'on cherche à savoir pourquoi la pluie tombe du haut vers le bas ? Non,

mais, je vous le demande ?

— C'est certain, Rectificateur, c'est certain. Nous vous remercions, Madame, pour votre intervention. On écoute maintenant quelqu'un d'autre.

Div n'écoutait plus. Elle était complètement hébétée ; elle ne s'attendait pas à cela. Comment des gens pouvaient-ils accepter de se faire humilier de la sorte ? Elle fit discrètement part de son étonnement à Treize qui lui expliqua que c'était par le biais des émissions télévisées que les gens pouvaient officiellement exposer leurs doléances. Tout autre moyen était illégitime. Voilà pourquoi les mécontents continuaient d'appeler. Qui plus est, parfois une plainte était considérée comme valable, car homogène. Un téléspectateur avait, par exemple, rapporté, un jour, que son voisin écoutait une ancienne musique non homogène, extrêmement dérangeante à ses oreilles. Ledit voisin reçut alors un premier avertissement lui intimant de se mettre à écouter des airs plus homogènes. Aussi, conclut Treize avec

chaleur, on pouvait toujours faire confiance au gouvernement pour aider les citoyens quand ils avaient dévié du bon chemin par inadvertance. Si, toutefois, certains étaient des provocateurs invétérés qu'il fallait remettre à leur place, d'autres peinaient simplement à prendre les bonnes décisions par eux-mêmes ou alors, parce qu'ils étaient dans l'incertitude, avaient besoin d'un complément d'information qui allait les rassurer. Dans l'incertitude ? C'était ça qu'il retenait ? La jeune fille était perplexe. Elle avait plutôt l'impression que les personnes qui appelaient étaient surtout en proie au plus profond désespoir. Les écouter lui avait été très pénible : elle était comme plongée dans un brouillard de tristesse dont elle avait du mal à émerger. Aussi ne réagit-elle pas quand, à l'issue de l'émission, la professeure proposa de démontrer en quoi les voix des détracteurs sélectionnés étaient dissonantes. Beaucoup de ses camarades réclamèrent la parole avec enthousiasme, mais Div garda la tête baissée. Treize, trouvant qu'elle avait l'air fatiguée et craignant qu'elle ne s'endormît, tenta

de l'enjoindre à se reprendre en lui donnant un coup de coude amical. Il lui souffla, en outre, qu'elle devait impérativement lever le doigt pour faire comme tout le monde. La jeune fille, réveillée en sursaut de sa transe, dévisagea le jeune garçon, les yeux écarquillés en secouant la tête. Elle n'avait absolument rien à dire, rien à commenter. Néanmoins, sa professeure interpréta mal sa réaction et crut que c'était par excès de timidité que sa nouvelle élève n'intervenait pas.

— Oui ? DRD, dit-elle, as-tu quelque chose à déclarer ? Mais avant de nous confier ton opinion, laisse-moi te féliciter pour ta première journée d'école. Tu as été très conciliante et je vais en faire part à la directrice afin qu'elle fasse changer ton nom. Si ma demande est entendue, demain, ton nouveau nom sera Vingt-Sept, comme initialement prévu, et tu pourras t'installer avec les filles.

Div remercia sa professeure sans le débordement de gratitude attendu. Cette dernière, magnanime, continua à accrocher son regard pour l'inviter à parler davantage. Certains élèves

l'imitèrent, mais d'autres suivirent l'exemple de Dix-Huit qui sourit sarcastiquement en secouant doucement la tête comme pour critiquer l'absence de manières des péquenots de la campagne. La jeune fille saisit la perche qu'on lui tendait avec ostentation et amenda sa première réaction.

— Merci, Madame Quinze Heures, répéta Div, c'est tout ce dont je rêvais !

— Mais, je t'en prie, DRD. Ta reconnaissance me touche beaucoup, répondit la professeure, très émue. Bon, maintenant, veux-tu bien nous dire ce que tu as pensé de l'émission ? As-tu pu réfléchir au sujet que je vous ai donné ?

Div craignait tellement de faire un faux pas qu'elle restait muette. Que pouvait-elle dire sans condamner ce qu'elle venait de voir ? Comment pouvait-elle faire l'apologie d'un système qui, manifestement, broyait ses détracteurs ? Dire que l'on disait des Rebutts qu'ils avaient perdu leur humanité !

— Voyons, sors un peu de ta coquille, DRD ! On peut sans doute reprendre à partir de ce que

Dix-Huit a dit. Dix-Huit, rappelle-nous ce que tu avais avancé. C'était très profond !

— Merci infiniment, Madame Quinze Heures. J'avais juste dit que les détracteurs avaient les voix hostiles des provocateurs et qu'il était donc dans leur nature de provoquer.

— Oui, tout à fait. Veux-tu rebondir là-dessus, DRD ?

Tous les regards fusèrent sur la jeune fille et Treize leva même discrètement le pouce pour lui manifester son soutien.

— L'opinion de Dix-Huit est homogène, dit la jeune fille d'une voix hésitante.

— Oui, pourquoi ?

— Parce que les provocateurs... provoquent ?

— Oui, c'est tout à fait ça, tu as compris ! Autre chose ?

— Leurs voix sont dissonantes, car leur propos est dissonant ?

— Oui, fit la professeure en battant des mains.

— Ils sont aussi stupides que des Rigins, intervint Dix-Huit, vexée que sa camarade lui volât la vedette.

— N'est stupide que la stupidité, commenta Div du tac au tac.

— Bravo, DRD ! Avec un tel esprit, tu iras loin !

Dix-Huit aurait voulu avoir le dernier mot, mais elle ne trouva plus rien à dire. Elle jeta un regard amer à Div que celle-ci ne remarqua même pas tant elle était déconcertée de goûter si facilement aux fruits de la victoire. Pourtant, elle avait beau sonder son cœur, elle ne tirait nulle satisfaction d'avoir enfin compris ce qu'on attendait d'elle – du moins, dans le cadre d'une discussion. C'était donc cela l'argumentation circulaire, ce sur quoi se fondait la pensée homogène et dont tout le monde faisait grand cas – même ceux qui n'avaient pas appris à l'utiliser. On admire si facilement ce qui nous paraît hors d'atteinte. Car, les enfants des campagnes et des montagnes ne connaissaient de l'argumentation circulaire que l'expression. Le débat, ce n'était

pas fait pour eux. Leur rôle, lui avait-on déjà expliqué, était, avant tout, de travailler pour éviter les trois grands maux de la société selon Martin : la fainéantise, l'ennui et le vice. Jusqu'à présent, elle l'avait plus ou moins bien accepté parce qu'elle avait cru en la supériorité intellectuelle des citadins. Mais, comme elle le découvrait, à son corps défendant, l'argumentation circulaire n'était qu'une parole vide de sens, un piètre rouage destiné à noyer le poisson et à remplacer le silence par du bruit. Les gens, au fond, parlaient pour ne rien dire. C'était, à la fois, le constat le plus triste qu'elle ait jamais eu à faire de sa vie et, en même temps, elle ne savait pas si cela avait la moindre importance. Qu'allait-elle faire des émotions qu'elle ressentait ? Elle l'ignorait encore. Probablement rien pour le moment. Était-elle prête à payer son assimilation à n'importe quel prix ? Elle avait besoin d'y réfléchir davantage. Aussi ne changea-t-elle pas le plan qu'elle s'était établi pour cette fin d'après-midi. Après l'école, elle irait chez le coiffeur puis acheter une tenue homogène chez « Martinille »,

la boutique à la mode où Ravanna achetait la plupart de ses vêtements. Pour l'heure, donc, elle s'adonnait encore à l'illusion de vouloir devenir homogène comme les autres.

Le lendemain, Div prit le temps de s'observer dans sa psyché avec soin. Elle avait finalement décidé qu'elle pouvait consentir à un compromis de circonstance sans pour autant abandonner complètement son style agreste. Elle avait quatre mèches blondes au sommet de son crâne et pas une de plus. Elle portait la jupe écossaise réinventée par Martinille avec un pull moulant mauve. Elle avait également acheté les bottines couleur léopard qui faisaient rage et que, selon la vendeuse, tout le monde possédait. Voilà toutes les concessions qu'elle était prête à faire. Elle avait presque honte de dépenser le salaire de son père pour s'offrir des frivolités qui, il n'y a pas si longtemps, la faisaient rêver. Son sac élimé avait depuis pris une signification insoupçonnée et elle était contente de ne pas s'en être débarrassée. De même, elle gardait

le pardessus râpé qu'elle affectionnait, car il fleurait encore bon l'herbe fraîchement coupée et chauffée par le soleil de montagne. Elle ne portait nul bijou et ne s'était fait faire aucun piercing. Son visage n'était toujours pas maquillé et ses cheveux n'étaient pas nattés. Malgré tous ces manquements à l'esthétique homogène, Div fit un clin d'œil à son reflet. Satisfaite de sa mise, elle s'engagea sur la route pour l'école d'un pas résolu, après avoir embrassé ses parents qui, eux, arboraient un sourire auréolé de l'espoir de voir leur fille bien s'acclimater à son nouveau milieu. Quand elle arriva à l'école, elle fut à nouveau la cible de tous les regards comme jamais elle ne l'aurait été si elle était venue habillée comme la veille (on peut s'habituer à un uniforme s'il reste toujours le même). Ni tout à fait homogène, ni vraiment originale, qui était donc cette étrange fille ? Encore une fois, elle suscita la stupéfaction la plus vive, mais, cette fois-ci, elle n'en fut nullement gênée. Elle osa dévisager fièrement les filles de sa classe, vêtues de la même jupe écossaise avec un pull chaussette jaune citron et des

ballerines noires et blanches. Elle ne se décomposa même pas quand ces dernières étouffèrent des rires derrière ses pas. Comment avaient-elles même pu la blesser la veille ? Mieux valait choisir de devenir atypique que d'adopter un succédané de personnalité qu'on lui aurait, en outre, imposé. Elle serait homogène quand cela lui chanterait et différente quand elle en aurait assez de jouer la carte de l'homogénéité. Ostensiblement, elle fit signe à Treize qui, à sa grande surprise, la rejoignit sans se faire prier. Ils se saluèrent et Div nota que le garçon était plus désinvolte, moins nerveux, comme s'il avait baissé sa garde depuis la veille.

— Je voudrais te demander quelque chose, dit Treize. Je sais qu'il n'est pas bon de trop se questionner, mais cela m'a tellement occupé l'esprit que je n'ai pas réussi à me connecter au groupe et, vois-tu, aujourd'hui, je ne suis pas tout à fait habillé comme les autres. J'ai eu droit à des regards inquisiteurs qui m'ont fait rougir de honte. Alors, je me suis dit que si je t'interrogeais, j'aurais les réponses à mes questions

et mon esprit serait plus tranquille. Du coup, mon mode de pilotage automatique n'en serait plus perturbé. C'est pas bête, non ?

— Au fond, tu es quelqu'un de curieux, n'est-ce pas ?

— Ah, ne le formule pas comme ça, s'il te plaît ! Ce n'est pas du tout un adjectif homogène. Dis plutôt que mon besoin de savoir me permettrait d'être plus homogène.

— OK, si tu veux, fit Div avec un grand sourire. Que veux-tu donc savoir ?

— As-tu déjà rencontré ceux qui n'ont pas de nom ?

— Non, jamais.

— Ils ne viennent jamais près des remparts ?

— Non. Les seuls qui viennent réclamer l'aumône sont les Originaux bannis qui vivent juste derrière nos fortifications.

— Mais, quelle est la différence entre ces Originaux et ceux qui n'ont pas de nom puisqu'ils vivent du même côté ?

— Les bannis espèrent toujours revenir, un jour, rejoindre les leurs, de notre côté. Les militaires surveillent qu'il n'y ait pas de débordement, parce que cela arrive de temps à autre. Ils veillent aussi à ce que les autres ne reviennent pas, un jour, en force.

— Tu penses qu'ils reviendront, un jour ? demanda le jeune garçon.

— Je ne sais pas.

— Tu crois qu'ils sont morts ?

— Peut-être. Ou alors, ils vivent très loin de nous, dans un autre type de société. Il y a des fois où je me dis que cela doit être chouette : construire sa maison où bon nous semble sans avoir à acheter le terrain au gouvernement, faire pousser ses propres légumes, étudier la nature, étudier tout ce qui compte et ne pas s'embêter avec la mode, avec ce que font nos voisins, avec la futilité.

— Sans les boulevards, les restaurants, les magasins et le cinéma ? Je ne pourrai pas survivre, moi. Je crois que je ne pourrai même pas survivre à la campagne. En tout cas, je te

conseille de garder ton opinion pour toi. Ce n'est pas homogène.

— Pas plus que tes questions.

— Je sais, dit Treize en rougissant. Je fais attention à qui je les pose.

— Tu me fais confiance, alors ?

— Oui, je crois bien, cela me surprend, mais oui.

— Et tu ne crains plus qu'on te voie avec moi ? demanda la jeune fille.

— Oh, ça va aller. Tu vas devenir homogène : tu es sur la bonne voie. D'ailleurs, c'est officiel, on peut t'appeler Vingt-Sept maintenant ! T'as vu l'affiche ?

— Pas encore.

— En plus, dit-il en la détaillant de la tête aux pieds, tu as fait des efforts. Bon, tu le gardes pour toi, mais je trouve que le blond intégral ne t'irait pas bien du tout alors quatre mèches, c'est tout à fait correct. Ta couleur naturelle fait ressortir tes yeux noirs. Si tu me permets de dire un mot défendu, je dirais que tu es très jolie ainsi.

— Ton avis ne sera sans doute pas partagé par Dix-Huit, fit la jeune fille d'un air mutin en se retournant discrètement vers les filles de sa classe, attroupées, serrées comme des sardines, dont les yeux lui lançaient des éclairs.

— Mais, tu ne le répèteras à personne.

— Non, bien sûr. Je n'irai pas le crier sur tous les toits, juste pour espérer gagner en popularité. De toute façon, j'ai bien compris qu'avec Dix-Huit et sa bande, quoique je fasse, quoique je dise, je ne ferai jamais partie de la clique.

— Oh, toutes ne sont pas forcément comme Dix-Huit, au fond. Certaines l'imitent du mieux qu'elles peuvent pour être homogènes. C'est ce qui les motive. Tu pourras faire comme elles. Je pense qu'avec...

— Non, Treize, je t'assure, coupa la jeune fille. En plus, je n'en ai plus envie, en fait.

— Mais, tu ne peux pas être seule, à part.

— Je ne suis pas seule, je suis avec toi.

— Tu ne comprends pas, fit le garçon, l'air gêné. Je ne peux pas être avec toi si tu ne deviens pas homogène.

— On peut faire semblant d'être homogènes, non ? Et puis, si ma compagnie te plaît, pourquoi nous priverions-nous d'être amis ? As-tu déjà réfléchi à ce que, toi, tu voulais ?

— Non, admit Treize. Martin dit que le bien commun doit l'emporter sur le nôtre. Si on désire tous le bien commun, alors on est heureux.

— Et, tu y crois ?

La cloche venait de sonner. Div ne laissa pas le temps à son camarade de répondre et se dirigea vers sa première salle de classe. En chemin, elle croisa Madame Quinze Heures qui, la veille, s'était montrée aimable à son égard.

— Bonjour Madame Quinze Heures.

Madame Quinze Heures s'arrêta devant Div en plissant le front, l'air perplexe. Mais elle se reprit vite et adressa un large sourire à son élève.

— Excuse-moi, Vingt-Sept. J'étais perdue dans mes pensées. Tu sais, quand on est en mode de pilotage automatique, on ne se rend pas toujours compte de ce qui se passe autour de nous.

Pour toi, je suis Madame Quinze Heures, mais évidemment, pour une autre classe, je suis aussi Madame Huit Heures.

— Ce n'est pas trop perturbant ? s'enquit Div qui n'avait pas réfléchi à ce problème.

— Oh non, répondit l'enseignante, benoîtement. Ce n'est qu'une gymnastique de l'esprit. Hâte-toi, Vingt-Sept, il n'est pas bon d'être en retard.

Div arriva à l'heure à son cours. Elle sourit à sa professeure, qui avait toujours l'air aussi revêche, et s'installa à sa nouvelle place, à côté de Vingt-Six. Cette dernière lui jeta un regard que Dix-Huit désapprouva en lui faisant une remontrance bien sentie. La jeune fille piqua un fard, mais ne répliqua pas. Div lui toucha la main brièvement, comme pour lui indiquer qu'elle n'avait pas fait quelque chose de grave. Personne n'avait vu ce geste, aussi, en retour, Vingt-Six osa alors frôler l'auriculaire de Div. Elle était stressée, non moins que d'autres élèves sans doute, mais leur meneuse ne s'en était pas aperçue. Sur le

visage de cette dernière se lisait l'impatiente satisfaction de quelqu'un qui connaissait une information ignorée de tous. Ne pouvant plus attendre, Dix-Huit souffla à ses camarades, assez fort pour que toutes l'entendissent, que son père allait présenter une pétition à l'école, ce matin, afin d'y chasser tous les Originaux avérés. Elle finit son allocution par un sourire sardonique réservé à Div. Cette dernière serra les poings, mais refusa de laisser la colère monter en elle. Si elle n'était pas suffisamment homogène pour les personnes comme Dix-Huit, elle n'était pas non plus originale. On ne pouvait la condamner sans preuve. Cependant, à quoi bon essayer de convaincre sa camarade ? Le modèle qu'elle se proposait de suivre était tout aussi subversif, quoique plus discret que celui des Originaux. Elle décida de se concentrer alors sur son cours, sans rien laisser transparaître de l'émotion qui l'avait parcourue momentanément. Elle savait, en effet, que tout cela n'était que des mots pour la blesser et qu'il ne serait pas facile de renvoyer la fille d'un officier de l'armée. À la

récréation, ce qu'avait annoncé Dix-Huit était dès lors officiel et tout le monde en parlait. Treize était très inquiet pour celle qui était devenue son amie, sans en avoir pris tout à fait conscience. Il fit remarquer à sa camarade qu'elle aurait d'autres efforts, plus importants, à faire. Celle-ci répondit de façon évasive. Elle n'aimait pas discourir de quelque chose pour lequel elle ne pouvait rien faire dans l'immédiat.

— Dis-moi, Treize, si tu pouvais te choisir un surnom, ce serait quoi ? dit la jeune fille qui voulait changer de sujet.

— On n'a pas le droit de parler de ça, fit le jeune garçon en rougissant.

— Pourquoi ? Personne ne nous écoute et aucun de nous deux n'ira dénoncer l'autre.

— Oui, je sais, mais...

— Allez, on ne court aucun risque. On peut se trouver des noms que l'on emploierait qu'entre nous. Moi, c'est Div pour Ludivine.

— Ok, dit Treize en vérifiant que personne ne les entendait. Alors, moi, ce serait Ced pour Cédric.

— Super. Tu vois, tu n'en es pas mort et tu restes homogène aux yeux de tous. Au fait, ça leur fait rien à tes copains que tu ne sois pas avec eux ?

— Je leur ai dit que tu commençais à devenir homogène et qu'on n'avait donc plus besoin de se moquer de toi. Depuis que tu t'appelles Vingt-Sept, ils n'ont pas de raison de ne pas me croire.

— Oui mais malgré tout, tu as passé plus de temps avec moi ce matin qu'avec eux. Ils ne te manquent pas ?

— Oh, tu sais, je suis quand même plus à l'aise avec toi.

— Ah, oui ?

— Ben, oui. Les conversations sont plus faciles, je n'ai pas à me surveiller et puis, on peut se poser des questions. Avec les copains, c'est pas pareil, on essaye de faire des commentaires sur l'actualité, comme lorsque l'on débat en classe. C'est fatigant ! Moi, j'ai toujours peur de bredouiller quelque chose qui ne soit pas homogène.

— Tu m'avais dit qu'on ne posait pas beaucoup de questions aux professeurs, mais j'ai plutôt l'impression qu'on ne pose pas beaucoup de questions, tout court.

— Si, on peut poser des questions, mais seulement quand les réponses sont évidentes ou facilement trouvables. Mais, si on ne connaît pas la réponse ou si celle-ci est polémique, alors on se dit que la question ne vaut pas la peine d'être posée. Et, là, je cite Martin. Tu ne veux pas passer pour un raisonneur alors tu ne dis rien, par sécurité.

— C'était pas du tout comme ça chez moi, s'exclama Div. On n'avait pas toujours les réponses, mais on n'hésitait pas à se poser des questions. Tant de savoir a été perdu depuis 2032 !

— Ouais, mais fais bien attention à qui tu dis ça. Certains te diraient que tout savoir n'est pas bon à prendre et qu'être trop intelligent empêche d'être heureux. Pourquoi crois-tu que les élèves homogènes doivent avoir un QI supérieur à quatre-vingts et surtout inférieur à quatre-

vingt-dix-neuf ? Ceux qui sont trop intelligents sont des Rebut, comme les handicapés.

— Attends un petit peu, même les handicapés peuvent réussir un test de QI. Pourquoi ne croise-t-on pas des élèves aveugles, sourds, en fauteuil ou encore autistes ici ?

— Parce qu'il y en avait à la Frontière ?

— Non, reconnut Div. On les emmenait très vite, mais je pensais que c'était parce qu'on manquait de soignants là-bas. Je pensais que tout était plus évolué en ville.

— C'est partout pareil donc, constata le jeune garçon. Les handicapés sont considérés comme des Rebut de naissance et on ne s'embête pas à leur faire passer un test de QI – sauf aux rares cas qui peuvent devenir homogènes et ceux-là sont instruits à domicile. Mais toi, tu en as passé un, comme nous, avant la sixième ?

— Non, jamais. On ne passe pas de test de QI près de la Frontière. Pas encore, en tout cas, mais cela doit venir.

— D'accord, je n'en avais aucune idée. J'ai un conseil alors à te donner : quand

tu en passeras un ici, essaye de ne pas trop le réussir.

— Tu penses que je suis trop intelligente ?

— Oh, oui ! Tu raisones. N'oublie pas ce que je t'ai dit sur les raisonneurs.

— Tu en es un aussi, alors ?

— Je le pense, admit-il après une hésitation, mais je me soigne en usant et abusant du mode de pilotage automatique. J'essaye, en tout cas, depuis des années. Déjà, j'ai été à bonne école avec mes parents qui, eux, sont très homogènes. Ce sont des professeurs, tu comprends. Ils se surveillent eux-mêmes.

— Il doit bien y avoir d'autres élèves, comme nous, non ? dit Div, une note d'espoir dans la voix.

— Oui, mais ils font attention à ce qu'on ne les remarque pas ou pas trop.

— Ce sont les gaffeurs, c'est ça ? Comme Vingt-Cinq et Vingt-Six, par exemple ?

— Oui, tu es très observatrice. Il y a aussi Cinq et Sept. Je le sais, car, dans mon groupe, ils sont presque aussi muets que moi.

— Pas Dix-Huit, par contre !

— Non, dit-il avec un petit sourire. Certainement pas Dix-Huit. C'est pour ça qu'on veut sortir avec elle, pour apprendre, pour être sûr de ne pas se tromper.

— Cela te stresserait davantage, pourtant !

— Sans doute, constata-t-il, mais ai-je le choix ?

— Si tu ne l'as pas, prends-le !

— Tu as bien changé depuis hier, remarqua Ced.

— C'est l'horrible émission que l'on a vue. C'était insupportable et...

Div n'eut le temps de terminer sa phrase que Dix-Huit arriva en trombe vers elle, suivie de près par son troupeau de filles.

— C'est à cause de toi ! hurla-t-elle.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda Div, décontenancée.

— La pétition de mon père, c'était pour toi et elle n'a pas marché. Je ne savais pas que ton père était un officier ; je croyais que c'était un simple soldat. Tout ça, c'est de ta faute.

Mon père s'est ridiculisé. Maintenant, ils vont vouloir que je repasse mon test de QI.

— Attends un peu, déjà ton père aurait pu s'abstenir de faire une telle pétition, dit Div, les poings serrés. Ensuite, quel est le lien avec ton test ?

— T'es bête ou quoi ? Tu ne sais même pas que si on accuse sans preuve, cela se retourne contre nous ? Le test, c'est ma punition alors que je n'aurais pas dû le refaire avant des années.

— Ok, et alors ? Il n'y a pas de quoi en faire un fromage.

Dix-Huit ne répondit pas et repartit aussi furibonde qu'elle était venue. Div regarda Ced sans comprendre.

— Elle a peur, dit Ced. Tu vois, à son dernier test, elle a obtenu le score de quatre-vingts. C'est tout juste.

Les jours qui suivirent furent un enfer pour Div. Dix-Huit ne cessait de lui chercher des poux dans la tête pour venger l'humiliation de son père, et la sienne. Heureusement, Ced

continua à lui tenir compagnie. Cinq, Sept, Vingt-Cinq et Vingt-Six, qui commençaient à trouver la réaction de Dix-Huit exagérée, sans pour autant le dire tout haut, souriaient à Div à la dérobée. Ces manifestations d'amitié maladroite firent chaud au cœur de la jeune fille qui se prit à rêver d'avoir, à nouveau, un groupe d'amis, comme à la montagne. Elle se disait qu'avec un peu de patience, un peu de courage, les choses allaient retrouver leur cours normal parce que Dix-Huit allait se lasser. Et, du courage, il lui en fallait, car le système empêchait les personnes de se faire ouvertement justice, même quand il s'agissait simplement de se défendre. La violence ne devant pas exister dans une société homogène, on ne la voyait tout simplement pas. Même les professeurs faisaient taire leurs sens pour ne surtout pas intervenir. Pourquoi faire des vagues si, au final, la situation s'arrangeait d'elle-même ? Aussi, Div évitait les coups comme elle le pouvait et elle ne les rendait pas. Quant à Dix-Huit, les émotions qui l'habitaient semblaient la consumer et transformaient jusqu'à son apparence. Elle

paraissait un peu négligée, ces derniers temps, et ses camarades commençaient à parler d'elle dans son dos. Elle en avait vaguement conscience, mais que pouvait-elle dire ? L'échéance du test approchait et cela la terrifiait. Pourtant, plutôt que de le reconnaître, elle préférait faire de Div son bouc émissaire. Un jour, elle alla jusqu'à lui mettre un couteau sous la gorge, juste pour lui faire peur, juste pour lui montrer qu'elle tenait encore les rênes du pouvoir dans son petit monde. À ce moment-là, Madame Quinze Heures, appelée à la rescousse par Ced et un petit groupe de dissidents, encore timides, intervint avec une fermeté qui la stupéfia elle-même. Dix-Huit finit par lâcher son couteau et s'écroula à terre en pleurs avant d'être emmenée dans le bureau de la directrice, qui était aussi sa grande tante. Div, secouée par l'émotion, fut prise en charge par Ced et leurs nouveaux amis : Cinq, Sept, Vingt-Cinq et Vingt-Six. La directrice était bien fâchée du tour qu'avait pris la situation. Son cœur penchait pour Dix-Huit avec qui elle se sentait des affinités, mais son sens de la justice devait la

pousser à prendre le parti de cette nouvelle élève qui n'était pas tout à fait devenue homogène, malgré ses quelques nouvelles tenues à la mode et ses simagrées. Que pouvait-elle faire pour sauver Dix-Huit ? Apaiser les parents de Vingt-Sept ? Les inciter à ne pas intervenir lors de la prochaine émission télévisée pour étayer leur plainte ? Sans doute que tout cela était possible, mais il lui fallait également trouver autre chose pour permettre à son élève préférée de retrouver son assise dans la classe. Car, elle voyait bien le groupe de filles se déliter et cela ne lui plaisait guère. Des petits groupes d'individus étaient toujours plus dangereux qu'un seul groupe mené par un mentor fidèle au système. Et, elle ne pouvait compter sur le groupe des garçons où nul meneur n'avait jamais vraiment émergé, pas à l'image de Dix-Huit, en tout cas. C'était le problème d'un mode de pensée homogène, à la longue. Même si le pays se voulait démocratique, le nombre de partis s'était réduit à peau de chagrin pour mettre en valeur un petit nombre de politiciens homogènes, se réclamant du nouveau

parti de l'homogénéité, qui, ensemble, avait créé la gouvernance circulaire et qui, le plus souvent, transmettait le pouvoir à leur progéniture, à défaut de trouver, au sein de la population, des femmes et des hommes capables d'assumer leurs tâches. La directrice connaissait leurs tourments. Elle-même ne saurait qui, parmi ses enseignants, pourrait la remplacer. Aussi, regardait-elle sa cour de récréation avec abattement, elle qui avait longtemps préconisé le mode de pilotage automatique comme solution à la déprime. Personne ne sortait du lot évidemment. Personne ne pourrait contrer cette nouvelle élève si l'envie lui prenait de diriger un groupe, voire toute la classe. Elle l'avait bien vue embarquer dans ses filets un garçon, pourtant bien ordinaire et bien intégré dans son groupe homogène. L'homogénéité risquait de céder le pas devant l'originalité si personne n'y prenait garde. Aussi était-il impératif d'aider Dix-Huit et vite.

Après l'explosion de violence qui l'avait traversée, Dix-Huit semblait complètement

éteinte. La directrice l'avait fait renvoyer chez sa mère, qui était aussi sa nièce, pour le reste de la journée, afin qu'elle se reposât et qu'elle ne se préoccupât surtout pas de ce qu'elle avait fait. Quant à Div, on préféra la garder à l'infirmerie pour notamment l'interroger et savoir quelle histoire elle rapporterait à ses parents. L'école essayait de dédramatiser la chose, autant auprès de la victime que de l'assaillante. Il ne fallait pas que l'on pût croire que le lycée Sangloss n'était plus une école homogène à cause d'un incident concernant deux élèves de la classe de première A. Après un ou deux jours de repos, Dix-Huit devrait aller mieux et on l'accueillerait avec bienveillance et compassion (tout le monde peut comprendre les effets du stress sur nos nerfs et ceux de la jeune fille avaient été indéniablement mis à rude épreuve depuis l'arrivée d'une semi-Originale qui avait décidé de lui faire de l'ombre). Toute l'affaire se tasserait, déjà, certainement dès le lendemain quand Ravanna annoncerait le titre de sa nouvelle chanson. La directrice ne voyait donc pas d'inconvénient à programmer un test de

QI au début de la semaine suivante. Il ne lui était pas permis de l'annuler, mais elle pouvait en retarder l'échéance de quelques jours en espérant que cela suffirait pour aider Dix-Huit à recouvrer ses esprits. Toute émotion mal gérée pouvant faire basculer un score un peu trop juste, il valait mieux assurer ses arrières – comme le disait, d'ailleurs, Burgglekut, un personnage cinématographique fétiche du passé, que les Homogènes affectionnaient particulièrement. Et, pour assurer les arrières de sa petite nièce, tous les moyens étaient bons. Aussi avait-elle décidé, en outre, de soumettre le même test à la nouvelle venue, qui ne l'avait pas encore passé. L'idée sous-jacente derrière ce projet de dernière minute était de placer les deux élèves, côte à côte, afin que la moins dotée intellectuellement pût vérifier, de temps à autre, les réponses de sa voisine. La directrice soupçonnait que Vingt-Sept était la plus intelligente des deux et, secrètement, elle espérait même qu'elle obtînt un score trop élevé. Cela lui permettrait de faire une pierre deux coups :

à savoir, garder Dix-Huit et se débarrasser de la semi-Originale. L'ordre des choses serait ainsi rétabli. Bien entendu, pour qu'un tel plan fonctionnât, il lui fallait une surveillante un peu distraite, pas très regardante – un rôle qu'elle pouvait aisément suppléer elle-même, épargnant ainsi une corvée à son équipe enseignante. Les choses étaient donc décidées et la nouvelle fut rapidement annoncée à Div, qui était encore à l'infirmerie. Cette dernière ne sut comment la prendre. Elle réalisait bien qu'une telle épreuve était obligatoire, mais elle pensait qu'elle avait droit à un peu plus de temps pour s'y préparer. L'idée qu'elle la passerait, de surcroît, le même jour que Dix-Huit n'était pas pour lui plaire. Sans doute, le ministère de l'Éducation devait trouver pratique de programmer un test pour deux personnes d'une même classe, au même moment. Si elle avait eu l'esprit d'un conspirateur, en revanche, elle aurait trouvé cette coïncidence étrange ; mais elle savait bien que rien n'était plus éloigné de la pensée homogène qu'un raisonnement tourmenté débouchant

sur une conclusion pessimiste. Dans une société homogène, on évitait de se complaire dans le pessimisme.

Le jour du test arriva. Les deux jeunes filles entrèrent calmement, sans se regarder, dans le bureau de la directrice. Elles étaient presque habillées de la même façon, mais, bien sûr, Vingt-Sept continuait de cultiver sa différence, sans arrogance ni raillerie. Elle prétendait toujours de faire de son mieux pour imiter ses camarades. La directrice la croyait hypocrite sans pour autant pouvoir le prouver. Elle se mordit la langue avant de proférer une parole quelque peu déplacée qui n'aurait pas été très homogène – un comble pour une personne dans sa position ! Elle donna, alors, simplement à ses élèves les directives nécessaires à la bonne conduite de l'examen. Celui-ci durerait exactement vingt-cinq minutes et serait corrigé de suite par la machine prévue à cet effet. Des soignants et des policiers se tenaient, en prévention, à l'extérieur de la salle, pour ne pas impressionner les candidates.

Il fallait bien, effectivement, pouvoir emmener, sans attendre, les éventuels Rebutés que ce test était susceptible de détecter, en centre de réhabilitation. On ne mélangeait jamais l'ivraie au bon grain ! Div, qui avait été prévenue de ce dispositif, prit une profonde respiration avant de retourner sa feuille. Ced lui avait montré son propre test de QI à l'issue duquel il avait décroché le score de quatre-vingt-quinze. Elle avait trouvé les questions assez faciles et les schémas très stimulants. Elle comprenait ce qu'était la difficulté pour elle : il s'agissait de choisir, avec discernement, ce qu'elle allait réussir et rater afin d'obtenir une note acceptable. Pour Dix-Huit, la gageure n'était pas la même, car tout était compliqué. Pourquoi l'avait-on, en plus, installée juste à côté de son ennemie ? C'était ahurissant ! Cherchait-on délibérément à la déstabiliser, elle qui pensait être appréciée par tous les enseignants ? La jeune fille avait l'impression de ne savoir rien sur rien et cela la désespérait. Au grand dam de la directrice, elle ne songea même pas à regarder les réponses sur la feuille de sa

voisine. Pourquoi faire ? On la punirait sans doute. Peut-être même était-ce un piège ? Dix-Huit avait conscience d'être envahie de pensées non homogènes – conséquence toute logique d'avoir été obligée de côtoyer, même quelques jours, une Originale dissimulée sous des dehors plus ou moins tolérables. Si elle ratait son épreuve, elle saurait bien à qui en imputer la faute. Elle était tellement nerveuse qu'elle en avait les mains moites. Quand elle termina son test, elle se rendit compte que sa feuille était parsemée de traces de doigt humides. Elle la retourna et attendit fébrilement. Sa camarade fit de même. Si Dix-Huit obtenait, au moins, un score de quatre-vingts points, songea la directrice, tout irait bien. Et, même si, par malchance, elle perdait un point, ce ne serait pas encore tout à fait une catastrophe, car elle pourrait être un Rebut autorisé à rester en ville, un Rebut qui aurait une chance, à force de rééducation, de redevenir homogène. Par contre, si son score était en dessous de soixante-dix-neuf, dans ce cas, personne, à l'école, ne pourrait rien faire pour elle. L'attente était

insoutenable. La feuille de Div passa en premier dans la machine. La jeune fille retint son souffle. Elle entendit un bruit sec et désagréable avant que le verdict ne tombât : un score de quatre-vingt-dix-sept points était inscrit en rouge sur la feuille qui ressortait de l'appareil. Div poussa un long soupir de soulagement et reçut les félicitations guindées de la directrice qui, toujours raide comme la justice, l'enjoignit à retourner en classe. Ce fut ensuite le tour de Dix-Huit d'attendre péniblement que la machine lui délivrât le fameux passeport lui permettant de poursuivre son éducation à l'école. La jeune fille ferma les yeux. Un silence accablant succéda au ronflement de la machine. La directrice ne savait quoi dire à son ancienne élève préférée qui venait de devenir un Rebut. Elle ne pouvait lui adresser des mots de réconfort sans que cela n'entachât sa propre réputation. Elle ne pouvait pas non plus la prendre dans les bras ; cela ne se faisait pas. Dans un système homogène, il fallait être suffisamment bon. Ni trop, car les effusions émotionnelles avaient un caractère baroque. Ni

pas assez, car le manque d'émotions n'était pas homogène non plus. En ne faisant rien, la directrice restait fidèle à cette éthique. Dix-Huit, quant à elle, était comme hypnotisée, les yeux écarquillés et la bouche bée, devant la sentence qu'elle tenait entre ses doigts tremblotants. Elle voyait un sept associé à un huit, mais le nombre en soi n'avait plus de sens. Ce qui avait un sens, en revanche, c'était que son monde s'écroulait et qu'elle n'était plus celle qu'elle avait cru être. Elle sentit, sans réagir, des mains l'emporter. Pourquoi s'agiter quand on n'existe plus ?

Div était stupéfaite de ne pas voir Dix-Huit arriver en classe. Elle n'avait pas eu elle-même à attendre longtemps son résultat. Que se passait-il donc ? Elle jeta un regard interrogateur à Ced qui se contenta de hausser les épaules. Les autres filles, par contre, n'étaient visiblement pas tranquilles. Tout cela n'était pas normal. Le cours se poursuivit et Dix-Huit n'était toujours pas là. Avant de quitter la salle pour aller en récréation, les élèves eurent la surprise de voir la directrice

surgir comme un diable de sa boîte pour leur annoncer que, désormais, la classe comptait une élève en moins et que, par conséquent, les noms de certaines jeunes filles allaient changer. Personne, à l'exception de Div, n'osa lui demander une explication sur ce qu'était devenue Dix-Huit. La directrice regarda alors son élève comme si elle avait été un insecte à écraser et elle lui répondit sèchement que la personne qu'elle venait de nommer ne faisait plus partie des Homogènes et qu'on ne devait donc plus jamais parler d'elle. Tout le monde fut sous le choc. C'était la première fois qu'une telle chose arrivait à une élève de l'école. Même Div, qui n'avait aucune raison d'apprécier Dix-Huit, en éprouva de la peine. La directrice, profitant du silence ambiant et du malaise que généraient en elle les débordements d'émotions exacerbées, quitta prestement la classe pour retourner à son bureau. Monsieur Neuf Heures, qui n'avait rien à ajouter au message de sa supérieure, poussa les élèves à prendre l'air dehors afin de pouvoir lui-même se servir un café bien mérité. Div, qui se nommait maintenant

Vingt-Six, alla s'asseoir, ou plutôt s'écrouler, sur le banc qui était au milieu de la cour. Elle fut bientôt rejointe par Ced, Cinq, Sept, ainsi que Vingt-Quatre et Vingt-Cinq (qui s'appelaient auparavant Vingt-Cinq et Vingt-Six).

— Vous vous rendez compte que l'on vient, littéralement, d'effacer une personne, sous nos yeux, comme si elle n'avait jamais existé, fit Div, atterrée.

Ses camarades, à qui on n'avait pas encore appris à réagir de façon homogène à pareille situation, se sentaient désemparés. Ced tenta, en vain, de trouver un commentaire approprié, mais rien, dans ses souvenirs, ne pouvait l'aider à traduire la confusion dans laquelle ils étaient tous plongés.

— Vous n'avez rien à dire ? s'énerva Div. M'avez-vous seulement entendue ?

— Oui, bien sûr, finit par répondre Ced. Mais que veux-tu qu'on te dise ?

— Toute cette situation n'est pas homogène, de toute façon, intervint Cinq. On n'aurait jamais dû la vivre.

C'est vrai, renchérit Vingt-Quatre. Normalement, l'écremage est fait plus discrètement, avant le passage au collège et pendant les vacances.

— Tout à fait, convint Vingt-Cinq. Ce n'est pas homogène de leur part d'avoir agi ainsi.

— Non, pas homogène du tout, releva Sept.

— Mais arrêtez avec vos commentaires à la con ! hurla Div. Vous allez me rendre chèvre !

L'éclat de la jeune fille fit sursauter tout le monde autour d'elle, même ceux qui ne faisaient pas partie de son groupe. Les élèves la regardèrent, comme sidérés.

— Vous ne voyez donc pas qu'ils se fichent de vous, qu'ils tordent les règles quand ça leur chante ? reprit Div. Vous ne voyez donc rien ?

— Ne te fâche pas, Div, dit Ced, décontenancé. Que voudrais-tu qu'on fasse et qu'on...

— Div ? répétèrent plusieurs voix.

— Oui, Div ! Je m'appelle Div et non pas Vingt-Six ou Vingt-Sept. Arrêtez de vous laisser dicter votre conduite, au moins lorsque l'on est entre nous. Trouvez-vous déjà de vrais noms !

Refusons d'être biffés d'un coup de crayon dès qu'un adulte le décide ! Allez, réfléchissez, qui êtes-vous donc ?

Les élèves autour de la jeune fille, craignant d'éventuelles représailles de la part des surveillants ou des professeurs, préférèrent s'éloigner sans dire un mot. Seul Ced resta à ses côtés.

— Pourquoi font-ils tous ça, Ced ? demanda tristement Div.

— Ils ont peur, mais ils t'ont entendue. Personne ne te dénoncera, j'en suis sûr.

Les jours, les semaines passèrent sans que qui que ce fût allât voir Div pour lui reprocher ses paroles litigieuses. La routine commençait, à nouveau, à s'installer et personne ne semblait songer à Dix-Huit. Les professeurs et même la directrice l'avaient apparemment oubliée. Seule Div refusait de se laisser contaminer par l'apathie environnante ; l'énervement qu'il'avait muen'avait cessé de croître en elle. Il lui fallait, maintenant, trouver un moyen de canaliser cette émotion avant qu'elle ne l'empoisonnât. Elle avait besoin

d'un exutoire et, dans ce dessein, elle avait échafaudé un plan. Mais, elle ne pouvait rien faire sans le concours de Ced.

— Ced, dit-elle un jour alors qu'ils sortaient du cinéma. Serais-tu prêt à m'aider à l'école ?

— Oh, je crois que tu n'as plus de soucis à te faire, à ce niveau-là, répondit son ami en souriant. Même si tu n'es pas complètement homogène, ce n'est plus grave du tout. Tu impressionnes tout le monde, tu sais. Tu l'as bien vu, non ?

Div secoua la tête, incrédule.

— Mais, t'as bien remarqué qu'on a changé nos places en classe et que les profs n'ont rien dit ?

— Ouais, tu parles d'un énorme changement ! Alors, ok, on nous *laisse* s'installer côte à côte et on *laisse* aussi les autres s'installer comme ils le veulent. Tu crois que ça va modifier le monde ?

— C'est déjà un début, dit Ced en rougissant. Ne demande pas tout de suite la lune.

En plus, tu oublies qu'ils ne t'ont même pas dénoncée. Tu te rends compte ?

— Peut-être, mais ils ne font rien d'autre. Ils sont passifs, ils ne me parlent pas plus que ça, ils ont oublié Dix-Huit...

— Ils sont tous bouleversés, je t'assure !

— Oui, dit la jeune fille en renâclant. Jusqu'à la sortie du nouveau tube de Bobèche. Tu connais le titre ? « L'homogénéité, c'est la liberté », tu y crois vraiment, toi ?

— Je ne sais pas, je n'y ai jamais réfléchi. Comment voudrais-tu qu'il en soit autrement ? Je ne connais rien d'autre que ce qu'on m'a appris. On nous a tant répété que la vraie liberté, c'est de ne pas avoir à faire de choix personnel. On y croit donc. On y a cru.

— C'est d'un pratique !

— Parce que, toi, peut-être tu as fait beaucoup de choix personnels avant de venir ici ? demanda le jeune garçon sur un ton crispé.

— Cela n'a rien à voir. Hors des villes, nos possibilités d'action sont très limitées.

— Elles ne sont pas plus étendues en ville. De plus, ici, on regarde presque tout le temps au-dessus de ton épaule. Si ce n'est pas un camarade de classe, c'est un parent, un professeur ou nous-mêmes. Te sentais-tu autant surveillée à la Frontière ?

— Non, reconnut Div.

— Alors, patience, dit Ced d'une voix radoucie. Tu nous as déjà apporté quelque chose de différent. Il faut que ça se décante, maintenant.

— Seulement, du temps, Dix-Huit n'en a peut-être plus beaucoup.

— Oui, c'est triste, soupira Ced. Mais, franchement, pourquoi y songes-tu encore ? Pourquoi penses-tu à elle ? As-tu oublié ce qu'elle t'a fait subir ?

— Non. Mais ce qu'il lui est arrivé est pire que tout. J'aurais voulu qu'elle présente ses excuses, pas qu'elle soit effacée de la réalité !

— Très bien, dit Ced après un instant. Que voudrais-tu faire ?

— Je voudrais déjà savoir s'il y a un moyen de vérifier la copie de Dix-Huit.

— Sans doute, mais pourquoi ?

— Une machine peut faire des erreurs.

— Si tu le dis, dit Ced sur un ton dubitatif.

— Voyons, on a plein de machines à la Frontière qui dysfonctionnent. Pourquoi pas ici ?

— Ok, c'est une possibilité. Que proposes-tu de faire alors ?

— Mettre la main sur la copie et la corriger nous-mêmes. J'ai cru comprendre qu'on ne l'avait pas remise entre les mains des parents de Dix-Huit.

— Non, effectivement. Les parents de Rebuts ne reçoivent rien. On les prévient oralement et c'est tout. Je le sais, car j'ai déjà assisté à l'enlèvement du fils d'un voisin, il y a longtemps. Cela m'avait marqué.

— Alors, où se trouve donc cette copie, d'après toi ?

— Je ne suis pas sûr, mais il est possible que la directrice en garde un exemplaire. Mes parents

sont professeurs dans une autre école et ils m'ont déjà dit que leur directeur gardait, dans ses archives, des documents sur tout ce qui se passe dans l'établissement et sur tout le monde.

— Il faut qu'on le vérifie. Il y a un lieu spécifique pour stocker des archives, à l'école ?

— Peut-être. Il faudrait le demander à un professeur un peu sympathique.

— Je sais à qui. On ira voir Madame Quinze Heures demain.

Div et Ced tombèrent sur Madame Quinze Heures alors qu'elle allait à la cantine. Encore une fois, cette dernière était prise au dépourvu et dut arrêter le cheminement parasité de sa pensée pendant quelques instants afin de se remémorer qui elle était pour ces élèves qui l'abordaient avec tant d'élan et qu'elle ne pouvait ignorer. Elle était flattée par l'attachement qu'elle semblait leur inspirer même si elle ne le comprenait pas. Après tout, un professeur en valait un autre dans une société homogène et les élèves eux-mêmes n'étaient que des numéros. Pourtant, Madame

Quinze Heures avait du mal à faire tout à fait fi de leur individualité (elle avait conscience que c'était un défaut sur lequel elle devait travailler pour être complètement homogène), car elle appréciait particulièrement ceux qui, par leur nature enjouée ou leur bagou, sortaient un peu du lot. Elle aimait à se dire qu'elle les aidait vraiment à s'oublier, à se corriger pour devenir, plus tard, des rouages parfaitement insérés, parfaitement huilés, en harmonie avec tous les engrenages de la société. Div et Ced lui rappelaient un peu la personne qu'elle avait été, plus jeune : cette sémillante lycéenne qui se posait, parfois, trop de questions et dont l'enthousiasme débordant n'était pas en adéquation avec la placidité du groupe. À force d'abnégation, de travail sur elle-même (et cela n'était pas fini), elle était fière d'avoir réussi à se conformer un tant soit peu à ce que l'on attendait d'elle : l'avatar du professeur classique, familier et quelconque. Aussi était-elle indulgente envers les élèves qui, comme elle, avaient du mal à rentrer dans le moule, car elle savait que le changement était possible.

Elle salua Div et Ced avec une bienveillance modérée (elle devait encore veiller à refréner la trop grande allégresse qui l'animait naturellement) en espérant que ces derniers apprissent, peu à peu, à calquer leur attitude sur la sienne.

— Bonjour Madame Quinze Heures, dit Ced. Nous aurions une question et nous ne savons pas si elle est bien homogène.

— Crois-tu, Treize, que la réponse est difficile à trouver ?

— Oh, non, pas du tout, je ne pense pas.

— Alors, pose-la. Tu n'as rien à craindre.

— Voilà, reprit Ced, Vingt-Six et moi aimerions savoir si l'école peut afficher les résultats au test de QI de tous les élèves sur le panneau de la cour ?

— Sans doute, mais pourquoi... ?

— Cela veut dire que l'école conserve nos résultats, tous les résultats ? intervint brusquement Div.

— Oui, bien sûr, tout est notifié sur ordinateur et nous gardons même les photocopies des résultats pendant une dizaine d'années, à ce qu'il

me semble. Mais pourquoi... ?

— Nous souhaiterions que l'école mette en valeur les élèves qui ont eu les résultats les plus homogènes, reprit Ced, entre quatre-vingt-sept et quatre-vingt-neuf, par exemple.

— Dans quel but ? demanda la professeure en fronçant légèrement les sourcils. Vous savez bien que l'on n'a pas pour habitude d'encourager des élèves à êtres populaires, sauf si cette popularité peut servir l'homogénéité du système.

— Vous avez bien deviné notre intention, Madame Quinze Heures, on ne peut rien vous cacher, fit Div sur un ton mielleux. Nous aimerions justement imiter l'exemple des élèves les plus homogènes et nous pensons que les résultats au test de QI nous permettraient de connaître les numéros de ces derniers. Nous nous doutons, bien sûr, que nous ne pourrons pas changer nos propres résultats, Treize et moi, mais l'attitude compte également dans une société homogène et si on nous présente de parfaits modèles à suivre dans l'école, nous apporterons une plus grande satisfaction à notre entourage. Vous croyez pas ?

— Ah, fit l'enseignante, c'est une bonne idée, je vous remercie. Je la soumettrai à la directrice sans tarder.

— Euh, attendez, s'il vous plaît. On peut aussi vous aider à afficher ces résultats si vous voulez.

— C'est très homogène de ta part, Vingt-Six. Je ferai part de votre proposition à la directrice.

— Il faudra aller les chercher où ces photocopies ? On a une salle des archives ici ?

— Oh non, fit Madame Quinze Heures avec un sourire. Notre école n'est pas assez grande. Tous les papiers se trouvent dans le bureau de la directrice. Elle vous préviendra si elle a besoin d'aide, ne vous inquiétez pas.

— Merci beaucoup, Madame Quinze Heures et bon appétit !

L'enseignante vit ses élèves s'éloigner avec un mélange de fierté et de jubilation contenue. Elle n'avait pas de doute sur le fait que son propre exemple faisait des émules. Après tout, en son temps, elle avait obtenu un score de

quatre-vingt-huit points et elle n'avait même pas eu conscience, à l'époque, que ce résultat était des plus homogènes possible. Ah, qu'il était bon d'en apprendre tous les jours (tant que la connaissance acquise était homogène) !

Suite à leur conversation avec Madame Quinze Heures, Ced et Div se dirigèrent aussi vers la cantine. Ils s'installèrent au milieu de leurs camarades de classe, à proximité des surveillants qui mangeaient toujours avec les élèves, et s'entretenaient ostensiblement de sujets bien homogènes. Le nouveau titre de Bobèche était notamment sur toutes les lèvres. Chacun y allait de son commentaire dithyrambique. Div était même tellement élogieuse que certains auraient pu en être suspicieux (heureusement, il n'était pas dans la nature d'un Homogène d'avoir l'esprit mal tourné et d'être conspirateur). Les quelques élèves qui avaient commencé à s'intéresser à elle discrètement, lui jetèrent un regard ébahi, ce à quoi elle répondit par un clin d'œil complice. Cinq, Sept, Vingt-Quatre et Vingt-Cinq lui sourirent

en retour comme pour continuer à lui manifester leur sympathie. Div aurait voulu qu'ils en fissent plus, mais Ced avait peut-être raison. Mieux valait ne pas forcer les choses. Après manger, la jeune fille et son compagnon se dirigèrent vers un coin de la cour, éloignés des bâtiments, où ils pouvaient discuter sans être entendus.

— Tu as une idée pour rentrer dans le bureau de Godzilla ?

— De qui ? demanda Ced.

— J'ai renommé la directrice ainsi, pouffa Div. Tu n'as jamais vu *Godzilla* ? C'est un des rares vieux films qu'il nous reste, d'après mon père.

— Non, je n'ai pas vu celui-là, mais j'en ai entendu parler. Ok, va pour Godzilla. Et, pour répondre à ta question, il faut trouver un moment où elle n'y est pas. C'est tout.

— Elle ne le ferme pas à clef ?

— Ben, non, ce ne serait pas homogène. Cela ne viendrait jamais à l'idée des élèves – à part nous – ou des professeurs d'y rentrer sans sa permission.

— Ok, dit la jeune fille qui eut l'air quand même sceptique. Dans ce cas, l'un de nous pourrait y chercher la copie de Dix-Huit pendant que l'autre essaye de la retenir.

— En faisant quoi ? Un croche-pied ?

— Mais non, voyons, fit Div en riant. En discutant avec elle. Et je pense que tu serais mieux placé que moi pour ça.

— Je veux bien, mais pourquoi ?

— Déjà parce qu'elle ne m'aime pas du tout et ensuite parce que tu trouveras plus facilement que moi des sujets de conversation.

— D'accord. Tu proposes qu'on tente quand ?

— Je ne veux pas attendre, cela nous rendrait trop nerveux. À la prochaine récré. Elle prend bien des pauses, non ?

— Oh oui, tu ne l'as pas remarqué ? Dès la récréation, à quatorze heures quarante-cinq pile, tous les adultes filent prendre leur café. C'est réglé comme du papier à musique. Ils nous reprochent d'ailleurs, parfois, de ne pas avoir de rituels aussi stricts qu'eux.

— Non, je ne fais pas attention à ces choses-là. Je ne suis pas assez homogène. Mais, c'est très bien de le savoir. On ira directement vers le bureau de Godzilla, en l'évitant en chemin, et tu resteras pas loin pour assurer mes arrières, comme le dit la loi de Burgglekut. Combien de temps prennent-ils pour la pause-café ?

— Exactement dix minutes, répondit Ced. Godzilla repart pour son bureau cinq minutes avant la reprise des cours.

— Il faut espérer trouver la copie de Dix-Huit avant. Sinon, tu la retiendras comme tu peux et tant pis si pour une fois, on arrive en cours en retard.

— On prend un gros risque, tu sais, dit Ced sur un ton inquiet.

— On prend déjà un risque à rester seuls, tous les deux, aussi longtemps, à la vue de tous.

— C'est pas faux. Il nous faut un groupe qui nous suive pour paraître moins suspicieux.

— Oui, dit la jeune fille. C'est aussi mon avis. Il nous faut rallier plus de monde à notre cause.

— Et c'est quoi notre cause exactement ?

— Trouver un autre chemin, fit Div en haussant les épaules. Jouer les Homogènes mais rester nous-mêmes.

— Cela va être difficile !

— Pas plus que de se forcer à être ce que l'on n'est pas. Cela reste un rôle.

— Oui, tu as sans doute raison, convint Ced. Tu serais prête à devenir une autre Dix-Huit pour ça ?

— Ah non, pas comme elle ! Je ne serais jamais un leader de l'homogénéité.

— En attendant, on a besoin d'un groupe et les filles te regardent avec insistance de plus en plus. Elles ont l'habitude d'avoir une meneuse.

— Et, tu me vois en meneuse ?

— Pourquoi pas ? Tu mettrais en place tes propres règles. On aurait enfin un groupe.

— Oui, mais un groupe différent. Il y aurait des filles et des garçons, déjà. Je ne comprends pas la séparation spécifique à notre classe, c'est stupide (oui, je sais que ce terme n'est pas

homogène). Et je veux que tout le monde sache à quel jeu on joue. Pas d'hypocrisie entre nous.

— Voyons, tu sais bien que l'hypocrisie n'est pas homogène. On ne peut donc nous reprocher de l'être.

— Je commence à vraiment t'influencer, on dirait, fit Div avec un sourire en coin.

— Oui et non. J'ai toujours été comme ça. Je me le cachais, c'est tout.

Comme convenu, Div se dirigea vers le bureau de la directrice. Elle emprunta le couloir, car Godzilla traversait la cour, quand il ne pleuvait pas, pour aller prendre son café à la cantine avec les autres professeurs. Ced était lui-même déjà à l'extérieur, un livre entre les mains. Il vit passer la directrice et la salua. Cette dernière sembla interloquée de voir l'élève isolé des autres ; elle jeta un œil sur le titre du livre, laissa échapper une interjection approbatrice et lui rendit son salut avec circonspection, avant de poursuivre son chemin. Quand Div arriva devant l'autre de cette dernière, comme l'avait

prévu Ced, la porte était ouverte. À l'intérieur, la jeune fille vit un bureau blanc, sobre sur lequel étaient posés un ordinateur et une montagne de papiers en désordre ; certains étaient même éparpillés sur le sol. « Homogène » ne rimait donc pas forcément avec « ordonné », constata-t-elle. Tout autour de la pièce se trouvaient des rangées, du sol au plafond, remplies de classeurs datés et de monceaux de feuillets insérés dans des dossiers en carton de couleur. Certains avaient une étiquette, d'autres non. Il y avait aussi, pour faire bonne mesure, quelques livres sur la pédagogie homogène et des objets décoratifs dont la fonction principale semblait d'empêcher les divers documents amoncelés de glisser à terre. Comment une personne pouvait-elle passer autant d'heures dans ce lieu sans songer à ranger tout ce fatras ? La jeune fille poussa un long soupir et regarda sa montre avant de commencer sa recherche. Elle n'avait que dix minutes. Onze ou douze si Ced arrivait à retarder Godzilla. Elle n'avait donc pas de temps à perdre. Les secondes s'égrenaient, la paperasse était feuilletée et

passablement rangée. Une certaine dose de chance était nécessaire à la réussite de toute l'entreprise, sans quoi il lui fallait revenir et courir une fois de plus un risque dont elle ne mesurait pas les conséquences. La jeune fille balaya des yeux toutes les rangées. Nulle part ne voyait-elle inscrit « Tests de QI » ou même « Examens » ; c'était désespérant. Soudain, alors qu'elle dirigeait à nouveau son attention sur les papiers du bureau, son regard fut interpellé par des noms et des numéros d'élèves figurant sur des chemises, qui, glissées sous des fascicules sur de nouveaux programmes, dépassaient quelque peu. Elle les tira, aussi adroitement que possible, et découvrit qu'il s'agissait d'une dizaine de dossiers d'élèves. Ces derniers contenaient toutes les informations et documents personnels relatifs aux dits élèves et, notamment, leur test de QI. Elle n'eut heureusement pas à chercher le dossier de Dix-Huit. Celui-ci se trouvait parmi ceux que la directrice avait mis de côté. Il était barré (peut-être prêt à être transféré ?) et un grand R rouge figurait sur la première page. Elle l'ouvrit, prit le

test et le parcourut. Au toucher, elle sentit quelque chose d'inhabituel. Il y avait, en effet, des petites auréoles émaillant la page ci et là, comme des petites gouttes d'eau séchées, qui, sans véritablement masquer les résultats inscrits, en rendaient la lecture un peu plus difficile. Div se demanda si cela pouvait constituer un obstacle pour la machine. Elle entreprit de vérifier, question après question, si le nombre de points attribués correspondait bien au résultat réel. Elle espérait, bien sûr, trouver des erreurs, ce qui réhabiliterait Dix-Huit dans son rôle d'élève. Ce faisant, elle s'était tellement concentrée sur sa tâche que les voix de Ced et de Gozilla qui lui parvenaient indistinctement aux oreilles avaient commencé à se confondre avec le brouhaha de la cour de récréation.

— Pardon de vous déranger, Directrice, mais j'ai besoin de vous parler, dit Ced.

— C'est toi que j'ai vu en train de lire, n'est-ce pas ? Quel est ton nom et quelle est ta classe ?

— Treize. Je suis en première A.

— Ah oui, la même classe que..., commença-t-elle avant de s'arrêter abruptement un instant. Qu'importe ! Que puis-je faire pour toi ? Si tu as une question, j'espère que tu as bien pris garde à ce qu'elle soit homogène.

— Oui, bien sûr, Directrice. Je voudrais juste que vous m'aidiez à clarifier mes pensées pour qu'elles deviennent plus homogènes.

— C'est un problème sérieux. Qu'est-ce qui les a donc perturbées ?

— Oh non, pas *perturbées*, Directrice. Pas à ce point.

— Ah, tu me rassures !

— Je voudrais juste des précisions sur ce qui a été dit lors de la dernière émission des après-midis de Martin et Sangloss.

— Rappelle-moi le sujet, veux-tu ?

— « L'esclavagisme, tentative précoce d'une société totalement homogène ».

— Ah, quel formidable sujet ! Il y en a des choses à dire. Je suis bien fâchée d'avoir manqué l'émission. Dis-moi, ont-ils bien dit que

notre société s'inspirait de cet ancien modèle ?

— Oui, oui.

— Savais-tu que c'était grâce à notre nouvelle compréhension de cette antique société que la notion de responsabilité est devenue collective et qu'ainsi l'individu n'a plus à se préoccuper des conséquences de ses actes ?

Ced opina du chef. On se devait toujours d'être d'accord avec tout ce que disait la directrice.

— Très bien. Alors, qu'est-ce que tu as mal saisi ? Tu n'as pas compris que c'était formidable d'être un esclave parce qu'ils étaient tous logés à la même enseigne ?

— Oh si, ça, je l'ai bien vu. Et, de même, je n'ai pas eu de mal à concevoir qu'ils étaient tous identiques dans leur rôle à servir une même société.

— Alors, quel est ton problème ? Est-ce que tu n'arrives pas à admettre qu'un planning bien chargé évite les tourments de la pensée ?

— Non, pas ça non plus. J'ai plutôt un problème avec la nécessité de la souffrance.

À un moment donné, le présentateur a dit que les esclaves étaient purifiés au creuset de l'épreuve. Cela veut dire quoi ?

— Ne te souviens-tu pas de tes cours de philosophie ? demanda la directrice en faisant une grimace désapprobatrice. Rappelle-toi que les malheurs particuliers font le bien général et que plus il y a de malheurs particuliers, plus tout est bien.

— Une Originale a appelé pendant l'émission pour dire que les esclaves étaient des victimes. Vous en pensez quoi ?

— Voyons, dit la directrice, il n'y a pas de victimes. Il n'y a que des gens qui sont nés du mauvais côté de l'Histoire. C'est une consolation ! Tu devrais le savoir, quand même !

— Oh oui, pardon, j'ai honte et c'est pour ça que j'avais besoin de vos lumières.

— Tu t'es posé trop de questions, je pense, et c'est *ça* le cœur de ton problème.

— Vous avez sans doute raison, Directrice. Je me soigne, croyez-moi, je me soigne.

— Je suis ravie de l'apprendre et je te fais confiance pour l'avenir. Souviens-toi bien qu'il n'est pas bon de se poser les mauvaises questions sur la Nature, sur tout et n'importe quoi, car notre connaissance est circonscrite. Les lois naturelles de l'esprit humain et de notre philosophie nous imposent d'ignorer l'effroyable diversité de la Nature et du Ciel. Et ce n'est pas de moi. Cela nous vient de bribes de textes rédigés par un Ancien du nom de Shakespeare. On ne sait plus ce qu'il a écrit d'autre, mais cela devait être très bien.

— Je vous remercie pour cette citation. Je la répèterai.

— Tu feras bien. Bon, ce n'est pas tout ça, mais je dois retourner à mes dossiers et toi, à ton prochain cours.

— Attendez, je n'ai pas fini !

Mais la directrice, qui estimait avoir accordé un moment suffisamment long à son élève, décida qu'il était temps, pour elle, de gagner son bureau. Hormis une dernière formule de politesse exprimée sur un ton complaisant,

elle n'ajouta donc pas une parole de plus. Ced, affolé, la suivit de près, sans savoir ce qu'il pouvait bien faire. Ils arrivèrent, tous deux, devant une porte curieusement entrouverte. Godzilla pensa avoir oublié de l'avoir claquée. Elle la poussa et eut le choc terrible de voir une élève – et pas n'importe quelle élève – attablée à son bureau, en train de griffonner sur la feuille d'un de ses dossiers. Elle s'apprêta à parler, à récriminer, à appeler à l'aide, mais aucun son ne sortit de sa bouche. Elle restait ainsi, sottement paralysée sur place, sans comprendre. Div qui, elle-même, avait eu un irrépressible sursaut d'effroi en découvrant la directrice face à elle retrouva son sang-froid plus rapidement.

— Directrice, regardez, je vous en prie ! s'écria la jeune fille. Dix-Huit n'est pas une Rebut. La machine a commis une erreur. Votre petite-nièce aurait dû recevoir un score de quatre-vingt-un points !

La directrice avait fait le nécessaire pour faire revenir Dix-Huit. Elle avait aussi fermé les

yeux sur le stratagème inventé par Vingt-Six et accepté, de bonne grâce, les explications alambiquées de cette dernière pour justifier sa présence dans son bureau. Se sentant généreuse dans la victoire, Godzilla pouvait bien faire une concession. D'autant plus que celle-ci lui apportait l'incalculable avantage de ne pas avoir à souffrir d'être redevable de son élève. C'était à cette dernière, au contraire, de lui être infiniment obligée de ne pas la renvoyer. Nul doute que Vingt-Six s'efforcerait de ne plus se faire remarquer, à l'issue de cette mésaventure ! Ainsi, la directrice s'enlevait une épine du pied. Son élève semi-originale rentrerait dans le rang de peur d'être dénoncée. Rien ne valait une épée de Damoclès au-dessus de la tête pour devenir raisonnable. Ah, décidément, la journée avait été meilleure qu'elle ne l'avait imaginée ! Elle pouvait se détendre en pensant aux changements positifs que le retour tant attendu de sa petite nièce apporterait. Il était prévu que Dix-huit rejoignît sa classe la semaine suivante. Une partie des filles avait alors, à nouveau, changé

de prénom. Vingt-Quatre était redevenue Vingt-Cinq, Vingt-Cinq, Vingt-Six et Vingt-Six, Vingt-sept. Cela ne leur posait pas de problème, ni à elles ni aux autres. En revanche, elles ne savaient pas encore comment se positionner en classe quand Dix-Huit reviendrait – et pas seulement sur le plan spatial. Des choses avaient changé, certes petites encore, mais en très peu de temps, à commencer dans la tête des élèves et des filles en particulier. Celles-ci n’avaient plus envie de suivre aveuglément une camarade qui pouvait, du jour au lendemain, devenir *persona non grata*. Elles s’étaient rendu compte, malgré elles, qu’il n’y avait pas, même dans un système parfaitement homogène, de référence absolue extérieure à soi. C’était déstabilisant et le mode de pilotage automatique ne semblait pas être en mesure de les aider à résoudre ce problème. Elles éprouvèrent alors le besoin d’échanger sur le sujet avec Div et Ced, bien que cela ne fût pas très homogène, et ce, même si elles avaient la sensation d’avancer en terrain miné. Bientôt, les garçons les rejoignirent et ils formèrent tous un groupe qui,

de loin, suggérait un tableau homogènement touchant. De quoi ravir les yeux – à défaut des oreilles – de la directrice et de l'équipe enseignante ! Pour la première fois de leur vie, les élèves parlèrent presque tous, de tout et de rien, à qui mieux mieux, sans se surveiller, sans regarder derrière leur épaule. Au fur et à mesure des échanges et des sujets abordés, ils s'aperçurent qu'il y avait des choses qu'ils n'aimaient pas dans le monde de la mode et de la chanson, par exemple, et qu'ils s'étaient évertués à les aimer pour être du même avis que les autres. Cette soudaine prise de conscience était libératrice. Tous convinrent qu'ils ne reviendraient plus en arrière, même après le retour de Dix-Huit. Ce fut un soulagement pour Div qui appréhendait de se retrouver dans la même pièce que son ancienne camarade de classe. Comment serait-elle lundi et comment vivrait-elle les changements en cours ? Serait-elle jalouse ? Sèmerait-elle la zizanie ? Même si Div ne regrettait pas un instant ce qu'elle avait fait pour elle, la perspective de la revoir n'était quand même pas des plus agréables.

Le lundi suivant, à huit heures du matin, une nouvelle élève fit son apparition en classe. Tout le monde la regarda, abasourdi. On s'attendait à voir Dix-Huit et c'était une Originale qui arrivait finalement. De qui se moquait-on ? Où était donc passé Dix-Huit ? La jeune fille présente était très pâle et d'une maigreur inquiétante. Elle portait un simple pantalon noir, moulant de surcroît, sans fioriture, ni broderie, ni marque quelconque et un chemisier bleu uni, sans fleurs, sans rayures, sans visage de star imprimé. Elle portait, en outre, des ballerines plates quand toutes les filles avaient des talons. Ses cheveux étaient d'un cuivré profond, coupés très court, et elle avait les yeux couleur ambre. Elle scruta la salle de classe d'un air interdit, posa ses affaires sur la table voisine de celle de Div et en profita pour lancer un sourire complice à cette dernière avant d'aller donner spontanément sa fiche à Madame Huit Heures. Div se demanda pourquoi une Originale avait spécifiquement interagi avec elle alors qu'il lui avait semblé ne pas trop se

démarquer des autres filles, ce jour-là. Certes, toutes, depuis quelques jours, apportaient une petite touche personnelle à leur tenue et à leur coiffure : ici et là, on pouvait voir une mèche qui dépassait, un col Mao au lieu d'un col Claudine, un vernis orangé plutôt qu'un rouge pétant. Mais cela restait relativement discret, surtout aux yeux d'une Originale qui venait manifestement d'arriver en ville. Dans l'ensemble, les filles se ressemblaient plus ou moins et cela sauvait les apparences. Alors, dans quel dessein la nouvelle venue avait-elle distingué Div ? Était-ce juste le fait du hasard ou connaissait-elle quelque chose de l'ancienne laissée-pour-compte de la classe ? Cette dernière continuait à la fixer du regard, intriguée qu'elle était de savoir quel serait son prochain mouvement, sans se rendre compte que son attitude (tout comme celle de ses camarades) frisait l'incongruité et la grossièreté. La rouquine revint à sa place sans attendre la permission de sa professeure pour le faire. Il faut dire que Madame Huit Heures, elle-même, la dévisageait, bouche-bée. Une nouvelle Originale dans

sa classe, c'en était sans doute trop pour elle (car elle considérait toujours Div comme une Originale) ! Personne n'osait parler ; l'ambiance était tendue. La fille aux yeux de loup le sentit et un sourire goguenard se dessina sur ses lèvres.

— Si ce sont mes cheveux que tu observes avec autant d'attention, souffla-t-elle à Div qui ne l'avait pas quittée du regard, sache que c'est ma couleur naturelle et je ne la changerai plus. Et, si ce sont mes iris, alors oui, j'ai lâché mes lentilles de contact. J'en ai eu marre de penser que toutes les filles se devaient d'avoir des mirettes d'un bleu azuréen !

— On se tait ! hurla soudainement l'enseignante qui avait retrouvé sa voix. Qui a osé parler ?

— C'est moi, Madame Huit Heures ! dit l'adolescente rousse avec une tonalité claire et forte.

— Ah non, Dix-Huit, pas toi ! fit l'enseignante, irritée. Tu as vraiment décidé de te faire remarquer alors que tu viens à peine de revenir ?

À la mention du nom de Dix-huit, tous les élèves de la classe tournèrent à nouveau leur tête vers la jeune fille malingre, cherchant dans cette nouvelle apparence, si singulière, si exotique, les vestiges de l'ancien personnage qu'ils avaient côtoyé.

— Oui, je suis revenue et personne ne m'a demandé d'où, dit-elle sur un ton accusateur. Eh bien, je vais vous le dire quand même. Je reviens de l'enfer ! Savez-vous ce que l'on fait aux Rebutés ? On les attache sur des lits vingt-trois heures sur vingt-quatre, on les enroule dans des couvertures gelées pendant des heures, on les enferme nus dans des cages en verre et on les observe comme des animaux. Vous croyez que cela s'arrête là ? Non, bien sûr. Je ne vous ai donné qu'un avant-goût des réjouissances. On teste toute sorte de drogues sur eux, on leur fait également manger de la nourriture infâme et on voit s'ils vont vite en tomber malades. Parfois, aussi on les viole. Je ne vous raconte pas les cris et les pleurs. Ils se confondaient avec les miens et je pensais que tout allait s'arrêter avec

ma mort. Au lieu de ça, ajouta-t-elle la voix serrée, en regardant Div dans les yeux, une élève de cette classe, une personne qui n'avait aucune raison valable de me souhaiter du bien, m'a sauvée. Je vous demande de bien vouloir l'applaudir.

Les élèves médusés, qui s'étaient tus pendant toute l'allocution passionnée de la frêle mais audacieuse revenante, se levèrent comme un seul homme et applaudirent Div à qui mieux mieux. La jeune fille rougit de plaisir : les choses bougeaient enfin ! L'enseignante, quant à elle, exigea un retour au calme qui ne vint pas ; le tapage cahotant des paires de mains battantes se poursuivit malgré ses cris. Elle dut attendre qu'il se dissipât de lui-même pour finalement formuler des banalités prévues par la pédagogie homogène – des lieux communs censés apaiser les effusions (rares, mais parfois réelles) de la jeunesse. On l'entendit faire du bruit avec sa bouche, mais on ne l'écouta pas. Quand elle voulut commencer son cours, elle était essoufflée et sa mine défaite.

— Je vous remercie pour votre soutien, dit Dix-Huit à ses camarades de classe. Nous devrions laisser maintenant la parole à Madame Huit Heures.

— Voyons, Dix-Huit, ce n'est pas à toi de me donner la permission de parler ! fit la professeure, complètement désarçonnée.

— Madame, je répondrai au nom de Steph dorénavant. Tâchez de vous en souvenir !

IMPRIMATUR

© Lacoursière Éditions, 2021.

*Achevé d'imprimer sur les presses de l'imprimerie
Lightning Source à Maurepas (France) et à Milton
Keynes (Royaume-Uni) au mois de septembre 2021
(le quatrième trimestre de l'an).*

**Gencod du distributeur (Hachette-Livre
Distribution) : 3010955600100**

Dépôt légal : Quatrième trimestre 2021

ISBN Lightning Source US-UK

(France excluse) : 978-2-925098-50-8

